

I. LÉVY



LES RÉCRÉATIONS ISRAÉLITES





LES

RÉCRÉATIONS

ISRAÉLITES

PAR

ISAAC LÉVY

Grand Rabbin du Consistoire israélite de Vesoul,
Membre de plusieurs Sociétés savantes.

PRIX : 1 fr. 25

PARIS

A LA LIBRAIRIE DU CULTE ISRAÉLITE

L. BLUM,

11, RUE DES ROSIERS, 11

—

1876



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Sermons, 1 volume in-8°.	5 »
Défense du Judaïsme, 1 volume in-8°.	4 »
Les Veillées du Vendredi, 2e édition, in-12.	1 25
Histoire Sainte, 4e édition, in-18.	1 »
Récits Bibliques, 2e édition, in-18.	1 25
Alsatiana, in-18.	1 »
Adieu à l'Alsace.	» 50

Paris. Imp. Blot et Fils aîné, rue Bleue, 7.

PRÉFACE

Le présent volume a été composé en 1867. Le manuscrit est resté depuis cette époque entre les mains de l'éditeur qui, par diverses circonstances, a été forcé d'en retarder la publication jusqu'à ce jour. Il paraît aujourd'hui tel qu'il a été composé. On n'y a rien ajouté, on n'en a rien retranché.

Ce que nous venons de dire explique à nos lecteurs pourquoi ils ne trouvent dans ce petit livre aucun des nombreux traits d'héroïsme et de patriotisme auxquels ont donné naissance les tristes événements de 1870.

Nous espérons que ce petit volume, pour la publication duquel l'éditeur fait de notables sacrifices, sera bien accueilli par les parents israélites qui aiment à mettre entre les mains de leurs enfants des ouvrages spécialement écrits pour eux, et qu'il contribuera à l'amusement et à l'instruction des jeunes lecteurs auxquels il est destiné.

ISAAC LÉVY.

Vesoul, mars 1876.

LES

RÉCRÉATIONS ISRAÉLITES

Fermeté du Prophète Jérémie.

Le prophète Jérémie vint un jour annoncer la parole de Dieu dans la cour du Temple. L'assemblée du peuple était nombreuse, et les plaintes du prophète contre la conduite d'Israël blessèrent beaucoup de personnes, précisément parce que ces plaintes étaient fondées et qu'elles se trouvaient être l'expression de la vérité. Des murmures s'élevèrent contre Jérémie, et quand il eut fini de parler, des hommes sortirent de la foule et se saisirent de lui en lui disant : « Tu mourras. »

En ce moment survinrent les princes de Judée. Le peuple demanda à grands cris la condamnation de Jérémie. « Cet homme, dirent-ils, en désignant le prophète, mérite la mort, car il a prédit un sort funeste à la ville. » Tout autre, en pareille circonstance, eût été peut-être saisi de terreur, et aurait

rétracté en tremblant ses paroles ; mais Jérémie ne se laissa pas effrayer par les menaces de mort qu'on proférait contre lui. « C'est l'Eternel, dit-il, qui m'a envoyé pour prophétiser contre cette ville. Et maintenant, ajouta-t-il, écoutez la voix de l'Éternel votre Dieu, et améliorez votre conduite, si vous voulez éviter le châtiment. Pour moi, je suis entre vos mains, faites de moi ce qu'il vous plaira ; sachez cependant que si vous me mettez à mort, vous souillerez vos mains de sang innocent, car, en vérité, c'est Dieu qui m'a envoyé vers vous. »

Ces paroles si simples, empreintes de tant de fermeté et de courage, firent impression sur le cœur des princes. Cet homme, dirent-ils, ne mérite pas la mort.

Alors, le tumulte s'apaisa, et Jérémie put sortir du Temple.

Admirez, mes enfants, la noble conduite de Jérémie. Son intrépidité devant les menaces du peuple, son refus de rétracter ses paroles, de trahir la mission qui lui était confiée, doivent lui assurer à jamais une place dans notre mémoire.

Un beau trait de charité.

L'ancien grand rabbin de Nancy, Baruch Gouguenheim, se leva un matin et voulut se rendre au

Temple; il demanda sa redingote; on la chercha de tous côtés, mais on ne la trouva pas. Après de longues et inutiles recherches, le vénérable rabbin se rappela tout-à-coup, que la veille, un pauvre était venu lui exposer sa détresse. Il était à peine vêtu, quoiqu'il fît froid, et le rabbin lui avait donné, non-seulement tout ce qu'il avait d'argent en poche, mais aussi la redingote qu'il portait.

Les Réchabites (1).

Au temps où Jérémie prophétisait, se trouvait à Jérusalem une tribu qui d'ordinaire vivait à l'état nomade, mais qui s'était réfugiée dans la capitale de la Judée, depuis que l'armée du roi de Babylone infestait le pays. Le prophète, qui connaissait quelques particularités des mœurs de cette tribu, la manda au Temple, et, plaçant devant les hommes qui la composaient, des cruches de vin et des coupes, il leur dit : « Buvez. »

Mais ceux-ci répondirent : « Nous ne boirons pas de ce vin, car Jonadab, fils de Rechab, nous a dé-

(1) La famille des Réchabites descendait de Jonadab, fils de Réchab, qui est mentionné au Livre II des Rois, ch. X, versets 16 et 23. Il résulte d'un verset du Livre des Chroniques, que ce Réchab descendait de Jethro beau-père de Moïse.

fendu de boire jamais de vin. Il nous a dit aussi : Ne bâtissez pas de maison, ne semez pas, ne plantez pas de vigne, mais demeurez toute votre vie dans des tentes. Et nous nous sommes conformés en toutes choses à la volonté de notre aïeul ; aucun de nous n'a jamais bu de vin ; nous n'avons ni maisons, ni champs, ni vignes ; et ce n'est que par crainte des troupes babyloniennes que nous nous sommes retirés dans cette ville et que nous ne demeurons plus sous nos tentes. »

Quand il eut entendu ces paroles, le prophète se tourna vers ceux qui l'entouraient et leur dit : « Hommes de Juda et habitants de Jérusalem, apprenez donc des fils de Réchab à obéir et à être dociles aux ordres qu'on vous donne ; cessez d'agir contrairement à la volonté de votre père qui est au Ciel, et imitez les Réchabites qui ont suivi à la lettre les recommandations que leur a faites leur aïeul. »

Et vous aussi, mes chers enfants, pensez quelquefois aux Réchabites, et que leur exemple vous porte à vous soumettre en tout aux désirs de vos parents.

David et son fils.

Le jeune Salomon était assis devant la porte du palais où demeurait son père le roi David ; sur ses

genoux était un panier rempli de figues; il mordait avec avidité dans ces beaux fruits, car il les aimait beaucoup. En ce moment survint le petit Nun; c'était un pauvre orphelin; il n'avait plus ni père ni mère; personne ne prenait soin de lui, et il ne vivait que de ce que lui donnaient les habitants aisés de Jérusalem. Il vint tendre la main au prince. « Je n'ai rien, lui répondit celui-ci, après avoir cherché vainement dans les poches de sa robe flottante; reviens demain, mon ami, et tu ne t'en iras pas d'ici sans avoir reçu des marques de ma libéralité. » Le petit Nun fut attristé par cette réponse, mais il n'insista pas et il s'en alla les yeux humides.

Cependant David avait assisté, quoique invisible, à cet entretien; il avait tout entendu de la plateforme où il se trouvait. Il s'adressa donc à Salomon et lui dit : « Que viens-je d'entendre? Quoi! tu repousses le malheureux qui t'implore! — Je n'ai rien, répondit Salomon. — Je n'ai rien! Je n'ai rien! Est-ce ainsi que parle un fils d'Israël, s'écria David, partage au plus vite tes figues avec le pauvre orphelin qui a fait appel à ta pitié. »

Tout rouge de honte, Salomon courut après le petit Nun et le pria d'accepter la moitié de ses fruits. Il lui fit une place à côté de lui sur son siége, et les deux enfants assis l'un auprès de l'autre,

mordirent à belles dents dans les figues. Nun, surtout, semblait manger avec délices. Il n'avait sans doute rien pris depuis longtemps, et maintenant il pouvait apaiser sa faim et calmer sa soif dévorante. « Oh! je te rends grâce, prince généreux, dit-il, quand il fut rassasié, je te rends grâce; » et il baisa avec transport la main de Salomon. « Dieu d'Israël, continua Nun, en élevant ses regards vers le ciel, Dieu d'Israël, bénis cette main bienfaisante qui s'est tendue vers moi et qui m'a délivré des tourments de la faim. »

Le prince ne répondit pas, mais il éprouvait sans doute une de ces délicieuses émotions que ressentait David, quand, la lyre en main, il chantait les louanges du Très-Haut. Il versa dans la robe du petit Nun le restant de ses figues et, se jetant à son cou, il le tint embrassé pendant quelques instants.

Il se souvenait sans doute de ce que nous venons de raconter quand, plus tard, il écrivit cette belle sentence :

« Ne dis pas à ton prochain : reviens demain, quand tu as aujourd'hui de quoi le satisfaire (1). »

(1) Prov. ch. 3, 28.

Amour et crainte de Dieu.

Un roi avait deux ministres. L'un le craignait, l'autre ressentait pour lui une affection vive et sincère. Un jour le roi entreprit un voyage long et lointain. Pendant son absence, le ministre qui l'aimait, non-seulement remplit avec zèle les devoirs de sa charge, mais il veillait aussi sur les serviteurs qui devaient tenir en ordre la demeure royale et les domaines de la couronne, et eut soin que les intérêts de son maître ne souffrissent pas. Mais l'autre remplissait tout au plus ses fonctions, et il ne songea nullement à faire quoi que ce soit qui pût plaire au roi.

Celui-ci, cependant, revint au bout de quelque temps. Il vit ce qu'avait fait pour lui le serviteur qui l'aimait, et il le combla de ses faveurs; mais l'autre fut accueilli avec froideur, et bientôt il tomba dans une disgrâce complète.

Nous aussi, mes enfants, nous sommes à l'égard de Dieu comme l'un ou l'autre des serviteurs dont parle l'apologue que vous venez de lire. Il y en a parmi nous qui aiment Dieu d'un amour sincère et véritable; ceux-là ne se contentent pas de ne pas enfreindre les défenses de la religion, mais ils s'efforcent en tout temps de plaire à Dieu, et par

amour pour lui, ils accomplissent des actes de charité et d'humanité. Les autres n'ont qu'un but, c'est d'échapper à la punition dont sont menacés ceux qui violent les commandements de Dieu. Ils ne font que ce qui est strictement nécessaire pour atteindre ce but; mais ils sont incapables de ce dévouement et de ces sacrifices que le véritable amour de Dieu inspire quelquefois. Et un jour, quand nous paraîtrons devant le Seigneur et qu'il examinera nos actes, il saura plus de gré à ceux qui auront fait le bien pour lui plaire, qu'à ceux qui n'auront fait qu'éviter le mal par peur du châtiment.

Un trait de tolérance.

Le fait que nous allons vous raconter, jeunes lecteurs, s'est passé en 1864, pendant la campagne des Austro-Prussiens contre les Danois, dans le Schleswig-Holstein. Il a été rapporté dans les termes suivants par le journal allemand *Religioese Reform*, de Francfort.

On nous écrit de Rendsbourg ce qui suit :

« Un beau trait de tolérance s'est manifesté ici le 13 février. Entre onze heures et minuit arrivèrent de Trêves quatre sœurs de la Miséricorde, pour soigner les soldats blessés.

A une heure aussi avancée, elles ne voulaient pas se rendre à l'hôpital, elles n'osèrent pas non plus s'adresser à une famille à laquelle on les avait recommandées. Bien que le train par lequel elles venaient d'arriver fût au complet, elles n'en virent descendre aucune dame à laquelle elles eussent pu se joindre pour se rendre en ville. Il n'y avait pas de voiture non plus, et elles se trouvèrent ainsi dans une grande inquiétude, ne sachant que faire et où chercher un gîte pour la nuit.

« Un homme d'apparence ordinaire s'offrit alors avec beaucoup de bienveillance pour leur procurer un asile. Sur le verglas et au milieu d'un orage comme on n'en voit que dans ces contrées, il les conduisit au premier hôtel qui se trouvait sur sa route, mais on ne les accueillit pas, car la ville était remplie de soldats. Il les conduisit ensuite dans d'autres auberges moins grandes, mais là non plus il n'y avait pas de place pour elles. Dans les rues on voyait courir les voyageurs et on les entendait dire : Nous voilà réduits à dormir dans des granges.

« Cependant l'homme généreux qui servait de guide aux sœurs, leur avait offert, pour le cas où elles ne trouveraient pas un gîte plus convenable, sa propre chambre. Il fit remarquer qu'il n'y avait pas de sopha, mais qu'elles pourraient passer la

nuit sur des chaises. Pour lui, il se rendrait chez son frère, et il leur serait loisible de fermer la porte à l'intérieur.

« A moins de se résoudre à passer la nuit à la belle étoile, les sœurs durent accepter l'invitation qui venait de leur être faite, et elles acceptèrent, en effet, car la conduite de leur guide leur inspirait de la confiance, Toutefois quand il ouvrit la porte de la maison, qu'il les mena par un étroit escalier dans une petite chambre où régnait la plus profonde obscurité; quand il les laissa seules là pour aller chercher de la lumière, elles eurent un moment d'angoisse. Mais la pensée qu'elles étaient venues dans cette ville pour obéir à une volonté supérieure, pour y accomplir une œuvre de charité, calma leurs craintes. Elles savaient que Dieu n'abandonne pas les siens, et en vérité elles n'eurent pas à se repentir de s'être confiées à l'homme qui les avait menées en ce lieu. Il revint avec de la lumière et les quitta aussitôt après.

« Le lendemain, de bonne heure, il frappa à la porte pour leur donner du charbon allumé, afin qu'elles pussent se procurer du feu. Mais comme le feu avait de la peine à prendre, il les invita à venir avec lui chez sa sœur. Là, elles trouvèrent une chambre bien chauffée et un bon déjeuner qu'elles acceptèrent avec d'autant plus d'em-

pressement qu'elles n'avaient rien goûté la veille.

L'homme qui avait accompli à l'égard des quatre sœurs ce bel acte de charité, était un israélite. »

Autre trait de tolérance.

Un dame élégamment vêtue se rendait un jour dans une maison de Marseille, lorsque les pleurs et les sanglots d'une jeune fille de dix à onze ans, auxquels se mêlaient les larmes de sa mère, appelèrent son attention et lui inspirèrent la pensée de connaître la cause de cette douleur. Elle apprit que la jeune fille était portée sur la liste des élèves devant faire leur première communion le mois prochain, mais que le complet dénûment dans lequel se trouvait sa famille, forçait la mère à renvoyer à l'année suivante l'accomplissement de cet acte solennel.

La jeune dame fut émue par la douleur de l'enfant et par celle non moins vive qu'éprouvait la mère et elle dit : « Venez me voir demain, je pourrai sans doute vous aider à sortir de l'embarras dans lequel vous vous trouvez. »

Quand le lendemain la pauvre femme arriva avec son enfant, la dame lui remit un magnifique costume de première communion, une jolie robe de fantaisie pour le lendemain de la cérémonie et

un don en argent. L'argent avait été donné par le frère de la jeune dame, mais les deux robes, elle les fournissait elle-même, et l'une d'elles, la blanche, avait été taillée dans celle que la jeune dame avait portée le jour de ses noces. «Je ne puis, avait-elle dit à sa tailleuse, en faire un meilleur usage.»

La gracieuse personne qui a accompli l'acte de charité que nous venons de rapporter, n'appartenait pas au culte que professait sa jeune protégée; elle était israélite.

Le Cadeau.

Un docteur de la loi reçut un jour d'un ami intime un bijou d'une grande valeur. Après avoir remercié le messager qui apportait ce magnifique présent, il lui remit pour son maître un petit carré de parchemin soigneusement enveloppé. C'était une *Mesousa* (1).

Quelques instants à peine s'écoulèrent et l'ami vint en courant chez le rabbin. «Je te remercie, s'écria-t-il d'un ton ironique, du joli cadeau que tu m'as fait. Quoi! tu n'as pas eu honte de m'envoyer

(1) Carré de parchemin sur lequel sont trancrits deux chapitres du Pentateuque, et que les Israélites appliquent aux portes de leurs maisons.

en échange d'une pierre précieuse un petit bout de parchemin qui n'a pas la moindre valeur!—Ami, répondit le docteur d'une voix douce, ne dédaigne pas ce que je t'ai envoyé, car son prix dépasse toutes tes richesses. L'or et l'argent que tu possèdes ne peuvent te servir qu'ici-bas. Mais les paroles tracées sur cette petite feuille t'enseignent le chemin de la vie éternelle. »

Persévérance dans le travail.

Il y a une vingtaine d'années, arriva à Paris un jeune israélite polonais, nommé Moïse Mayer. Les vexations, dont souffraient les Juifs de Pologne, les lois injustes et oppressives qui pesaient sur eux, les limites assignées au développement industriel, furent la cause de l'émigration de notre jeune coreligionnaire. Il s'expatria en se disant que dans un pays libre et en travaillant honnêtement, il ne mourrait pas de faim, et que, peut-être, il arriverait à se créer une position honorable.

Il quitta donc son lieu natal, et, marchant de ville en ville, de pays en pays, il arriva à Paris où il rencontra des compatriotes et des coreligionnaires. Mayer déclara tout d'abord qu'il ne voulait être à la charge de personne, qu'il n'accepterait aucune aumône; il demanda seulement à emprun-

ter *quarante francs*, pour commencer à travailler. Il obtint facilement cette petite somme; la moitié lui fut fournie par ses compatriotes; l'autre moitié, il la reçut de Mme de Rothschild par l'entremise de M. Albert Gohu. C'est ainsi que le jeune Polonais commença sa nouvelle vie à Paris.

Avec ces *quarante francs*, il acheta au Temple deux vieux habits; il en confectionna des casquettes, les vendit et réalisa un léger bénéfice. En peu de temps, il tripla sa fabrication, établit un petit atelier, employa quelques ouvrières, et, au bout de deux années, son personnel se composait de cinquante à soixante travailleurs. Alors parurent les premières machines à coudre. Mayer vit de suite le parti qu'il pourrait en tirer, car en employant une de ces machines pour la confection de ses casquettes, lui qui ignorait l'*a*, *b*, *c*, de la mécanique, il comprit cependant que ces machines, appelées à jouer un grand rôle dans l'industrie, manquaient de précision. Il s'associe avec un ouvrier mécanicien, démonte une machine, la remonte et cherche à la perfectionner. Il crée un petit atelier pour en fabriquer lui-même de nouvelles, perd à cette entreprise son temps et les économies qu'il avait faites, contracte même des dettes, mais continue ses recherches avec la conviction d'arriver à son but par la persévérance et

le travail. Mayer ne se trompa point; il parvint à fabriquer des machines à coudre réunissant toutes les qualités désirables. Les machines *Mayer* furent reconnues comme les meilleures. A l'exposition universelle de 1859, il obtint la première médaille et sept autres lui furent décernées dans différentes expositions de France ; l'Institut polytechnique lui donna un diplôme d'honneur et l'Académie des Arts et Métiers une première médaille d'or. Aujourd'hui Mayer est reconnu par tout le monde comme ayant contribué plus que qui ce soit au perfectionnement des machines à coudre.

Un illustre mécanicien de New-York, M. Howe, devenu cent fois millionnaire, s'est adressé à son rival, à Mayer, et lui a donné le privilége spécial de vendre ses machines en France. Aussi le héros de ce véridique récit a-t-il établi des dépôts de machines à coudre dans toutes les grandes villes de France ; sa clientèle et sa réputation augmentent de jour en jour.

Il nous reste à ajouter que la prospérité n'a pas rendu fier notre coreligionnaire. Dans tous les prospectus et circulaires de M. Mayer, c'est M. Howe qui figure en première ligne; à peine y aperçoit-on le nom de Mayer.

Malgré cette modestie excessive, Mayer n'a pas échappé aux traits de l'envie. Il y a partout et par-

ticulièrement à Paris de certains spéculateurs qui achètent à d'autres des inventions brevetées et qui, à force de réclame, font croire et finissent par croire eux-mêmes qu'ils sont privilégiés dans leur industrie. Un de ces fameux concessionnaires d'inventions, attaqua Mayer devant les tribunaux pour contrefaçon, et l'excellente réputation, le nom de Mayer et sa fortune, acquise par un travail des plus ardus, furent sérieusement menacés. En première instance, un jugement fut rendu contre lui; mais en appel il gagna son procès; les torts qui lui avaient été faits furent réparés, et pleine et entière justice lui fut rendue. Aujourd'hui, son magasin, décoré des médailles qu'il a obtenues, est un des plus beaux de Paris. On y lit en grosses lettres le nom de Mayer à côté de celui de Howe, si universellement connu.

Mérite de la Modestie.

Hillel et Schamaï comptaient parmi les plus savants docteurs d'Israël. Également renommés par leur science et leur piété, ils avaient tous les deux de nombreux disciples. De vives et longues discussions au sujet de questions religieuses eurent lieu entre les deux écoles. Celle de Hillel vit ses décisions acceptées par tout Israël, et elle dut cet avan-

tage, remarque le Talmud, à la modestie de ceux qui la composaient.

Le Serviteur courageux.

Dans un de ces accès de jalousie et de sombre fureur dans lesquels il tombait si souvent, Hérode, roi de Judée, accusa ses deux fils de tramer contre lui des projets de révolte et fit instruire leur procès. La cruauté de ce roi, qui était devenu le bourreau de sa propre famille, sa haine bien connue pour ses fils, firent craindre pour la vie des jeunes princes, et dans tout Jérusalem on plaignait leur sort. Mais on n'osait montrer ouvertement la compassion qu'on ressentait pour eux; il y avait du danger à manifester de la sympathie à leur égard.

Alors un officier d'Hérode nommé Tyron, dont le fils avait beaucoup d'attachement pour un des princes, donna un grand exemple d'indépendance et de courage. Il fut assez hardi pour ne pas taire ce qu'il pensait et ce que pensaieut les autres et il ne cacha point ses sentiments d'affection pour les fils du roi.

Il alla plus loin encore. Il demanda une audience à Hérode, et dans l'entretien qu'il eut avec lui, il plaida chaleureusement la cause des jeunes princes. « Toutes les accusations lancées contre

vos fils, dit-il au roi, sont des calomnies inventées par des gens intéressés à leur perte. Ouvrez les yeux, sire, ajouta-t-il, voyez ce qui se passe, et ne sacrifiez pas à la jalousie de quelques-uns de vos proches, des fils qui vous aiment et qui mériteraient aussi d'être aimés. Les nobles qualités qui les distinguent leur ont assuré l'amitié du peuple, et celui-ci ne saurait approuver, j'oserai même le dire, il n'approuve pas votre conduite à leur égard. Ne vous apercevez-vous pas, ô roi, qu'il condamne par son silence, votre haine pour vos enfants? Ne vous apercevez-vous pas que vos gens de guerre, et particulièrement leurs chefs, ont compassion du malheur de nos jeunes princes, et n'avez-vous pas à craindre que cette pitié pour les victimes ne se tourne en colère contre ceux qui les font souffrir? » Tyron avait parlé avec franchise, mais cette franchise lui coûta cher. Il fut accusé d'être de connivence avec les princes dans leurs projets contre le roi : Hérode, que les paroles de Tyron avaient déjà mal disposé, crut facilement à l'accusation portée contre lui, et, après l'avoir livré d'abord aux plus affreuses tortures, il l'envoya à la mort.

La Franchise récompensée.

Dans une petite ville non loin de Tibériade, vivait un homme extrêmement riche. Tarphon était son nom. Il n'avait qu'une fille unique, qui devait hériter de tous ses biens, et qui était aussi distinguée par les qualités de l'esprit et du cœur, que par sa rare beauté. De nombreux prétendants aspiraient à la main de la jeune fille. C'étaient de grands commerçants, des riches propriétaires; mais le père les avait tous refusés. Il désirait un gendre instruit, un gendre s'adonnant à l'étude et surtout à l'étude de la religion. Les vœux de la jeune fille s'accordaient avec ceux du père.

Dans la même ville demeuraient deux jeunes gens pauvres mais studieux. Ils allaient plusieurs fois par semaine à Tibériade pour y entendre les leçons des savants maîtres qui interprétaient la loi, et ils écrivaient chez eux pour le mieux retenir, ce qu'ils avaient entendu de la bouche des docteurs. Le temps qui n'était pas consacré aux études, chacun d'eux l'employait à cultiver le champ que lui avait laissé son père et qui le faisait vivre.

Les deux jeunes gens entendirent aussi parler de la résolution qu'avait manifestée le riche Tarphon

de ne donner sa fille qu'à un homme cultivant la science religieuse, et ils se présentèrent à lui.

« Voilà enfin des prétendants comme nous les désirons, dit le père à sa fille, mais il faut choisir entre les deux ; il faut surtout choisir le plus vertueux. La science n'est rien sans la vertu : il ne suffit pas de connaître les préceptes de la religion, il faut encore les mettre en pratique. Laisse-moi éprouver ces deux jeunes gens. »

Le lendemain, Tarphon, après s'être concerté avec un ami, fit courir le bruit qu'il avait, avec cet ami, une contestation relative à une affaire très-importante. Le différend devait être soumis à des arbitres, et de leur jugement disait-on, dépendait en grande partie la fortune de Tarphon.

Les deux jeunes gens furent choisis comme arbitres. L'un, croyant se rendre Tarphon favorable, lui donna gain de cause, quoiqu'il eût manifestement tort. Mais l'autre ne consulta que sa conscience, et sa décision fut favorable à l'adversaire de Tarphon.

Dès qu'il eut parlé, Tarphon lui serra la main, et lui dit : « Tout ce qui vient de se passer n'était qu'une feinte, mais j'ai constaté par là ta vertu. Tu as préféré le devoir à l'espérance d'acquérir des richesses ; tu es donc digne de posséder mes biens. » Il l'emmena aussitôt chez lui, et le pré-

senta à sa fille qui l'agréa. Quelques jours après, le mariage du jeune étudiant fut célébré avec grande pompe, en présence de tous les docteurs de la loi, qui étaient venus de Tibériade pour le féliciter de sa vertu et de son bonheur.

Comment on se fait un ami d'un ennemi.

Samuel Halévy Ibn-Nagréla, connu sous le nom de Samuel Hanaguid, après avoir été forcé de fuir Cordoue, sa ville natale, qui était désolée par la guerre civile et livrée à toutes les fureurs d'une soldatesque effrénée, s'établit à Malaga, où il ouvrit un magasin. A côté de son magasin se trouvait un palais qu'habitait souvent le vizir du roi de Grenade. Ce dignitaire avait une esclave favorite qui demeurait constamment à Malaga, où elle avait le gouvernement de la maison du vizir, et d'où elle écrivait souvent à son maître quand il était absent de la ville. Comme elle n'était pas très-habile dans l'art d'écrire, elle eut recours à son voisin le marchand. Le vizir, en recevant les lettres qu'écrivait Samuel, y reconnut aussitôt une main exercée ; le style décelait un homme instruit, et à son retour, il voulut connaître celui

qui avait servi de secrétaire à son esclave. Samuel lui fut présenté et il devint le même jour le secrétaire particulier du vizir.

Par la manière dont il s'acquittait de ses fonctions, par les conseils pleins de sagesse qu'il donnait à son maître, Samuel gagna la confiance du vizir, et celui-ci n'entreprit plus rien sans consulter son jeune secrétaire.

Bientôt le vizir mourut; mais avant sa mort il recommanda Samuel au roi de Grenade, et Samuel devint ministre du roi. Il fut chargé de tout ce qui concernait l'organisation militaire du royaume et les relations extérieures.

Cette haute position qu'il ne devait qu'à ses talents, lui attira des envieux et des ennemis, mais il sut les désarmer par sa douceur et sa modestie, et souvent ceux qui le haïssaient le plus, devinrent ses amis les plus fidèles.

Le trait suivant prouvera ce que nous venons de dire.

Parmi ceux que l'élévation de Samuel chagrinait le plus, se trouvait un parfumeur musulman dont le magasin était situé non loin du palais royal. Chaque fois que le roi passait accompagné de son ministre, le marchand se mettait sur le seuil de sa boutique et vomissait des injures contre Samuel : *ce chien de Juif*, comme il l'appelait, *qui avait en-*

sorcelé le roi et avait, par ses sortilèges, acquis une influence dont gémissaient tous les vrais croyants. »

Samuel laissait dire et ne répondait pas. Mais le roi, irrité de l'insolence du marchand, dit un jour à son ministre : « Je veux que l'audace de ce fanatique soit châtiée d'une façon exemplaire. Que dès demain on lui arrache la langue dont il se sert pour dire du mal de ceux que j'aime. C'est toi, Samuel, ajouta le roi, que je charge du soin de faire exécuter mes ordres. »

Mais le vizir juif pensa qu'il y aurait des moyens plus doux et plus humains de faire taire le haineux parfumeur. Il se présenta dans son magasin, lui acheta des marchandises en grande quantité, et lui fit des commandes très-importantes. Dès ce moment, le parfumeur cessa de vociférer contre le ministre. De nouvelles commandes le rendirent plus traitable encore, et il commença à louer hautement celui qu'il avait insulté naguère avec tant de violence. Le roi passa et l'entendit faire l'éloge de Samuel. « Qu'est-ce ceci, dit-il à son ministre, je croyais que tu avais fait arracher au parfumeur sa méchante langue. — J'ai mieux fait, sire, répondit Samuel, je lui en ai donné une bonne. » Le roi comprit, et il reconnut qu'il y a quelque chose de plus doux et de plus sage que de se venger de ses ennemis : c'est de s'en faire des amis.

Rabbi Jose ben Kisma

OU L'AMOUR DES ÉTUDES RELIGIEUSES

Le pieux docteur dont le nom se trouve en tête de ce récit, voulant montrer à ses disciples que l'étude de nos devoirs est préférable à toutes les richesses, leur raconta le fait suivant qui lui était arrivé à lui-même.

Un jour, dit-il, j'étais en voyage et je fis la rencontre d'un homme qui m'adressa un salut des plus gracieux. Je répondis à cette marque d'amabilité, et aussitôt la conversation s'engagea entre l'étranger et moi. « Rabbi, me demanda-t-il, d'où êtes-vous? — J'habite, lui répondis-je, une grande ville où résident de nombreux docteurs de la loi. — Rabbi, reprit l'étranger, venez demeurer dans la ville où je suis né et où je réside, et je vous comblerai de richesses. Je vous donnerai des milliers de pièces d'or et d'argent, des pierres précieuses et des diamants. — Non, répliquai-je, je ne puis accéder à votre désir, et si vous me donniez tout l'argent et tout l'or et toutes les pierres précieuses de l'univers, je ne voudrais demeurer que dans une ville où l'on étudie la religion, car au moment où l'homme quitte cette terre, il n'est accompagné

ni par son argent, ni par son or, ni par ses pierres précieuses et ses diamants, mais par le mérite qu'il se sera aquis en étudiant ses devoirs et par les bonnes œuvres qu'il aura accomplies.

Le Repentir.

Pendant les terribles persécutions que nos pères eurent à essuyer de la part des croisés, deux Israélites de Mayence acceptèrent le baptême pour échapper à la mort. Mais quand ils virent que tous leurs frères et sœurs, au nombre de treize cents, s'étaient laissé égorger en confessant le nom du Dieu unique, le remords s'empara d'eux, et ils résolurent de mourir à leur tour.

Trois jours après le massacre des Juifs de Mayence, les deux apostats se rendirent au Temple. Ils étaient accompagnés par deux jeunes filles, dont l'un de ces malheureux était le père et qui avaient, elles aussi, abjuré leur foi. C'était la veille de *schebouoth*, assez tard dans la nuit. Si quelqu'un avait passé à cette heure près du bâtiment désert, il aurait entendu sangloter amèrement; et les paroles suivantes auraient frappé son oreille : « Pardonne-nous, ô notre père, car nous avons péché; nous avons lâchement renié notre foi, mais main-

tenant nous t'offrons notre vie en expiation de notre faute. »

Les quatre convertis réunis à la synagogue prièrent et pleurèrent longtemps. Enfin, ils sortirent et s'arrêtèrent dans le vestibule. Là, celui qui était le père des deux jeunes filles s'arma d'un poignard et le plongea dans le sein de ses enfants, puis, il mit le feu à la synagogue.

Alors les deux hommes rentrèrent de nouveau dans le temple, se revêtirent de leurs voiles, et commencèrent à chanter les cantiques du *schebouoth*. Leurs chants se mêlèrent pendant quelque temps aux pétillements des flammes et aux craquements des murs qui s'écroulaient; puis ils s'éteignirent et tout redevint silencieux.

Le lendemain on retrouva parmi les ruines de la synagogue de Mayence, des débris de corps et des ossements carbonisés. C'étaient les restes des Israélites baptisés qui étaient revenus à la religion de leurs ancêtres et qui avaient voulu partager avec leurs frères de la communauté la palme des martyrs.

La Torah et Moïse.

Satan (1), l'ennemi du bien, apprit que Dieu venait de donner à la terre une loi qui devait y

(1) Personnification du mal.

renverser son empire, car elle contenait toute la sagesse du ciel. A cette fâcheuse nouvelle, il monta aussitôt sur la terre et lui dit : « Terre ! où as-tu caché la loi que Dieu t'a donnée ? » La Terre répondit : « Le Seigneur connaît seul les voies de sa sagesse ; moi, je ne les connais pas. » Il s'adressa à la mer, à l'abîme, et la mer et l'abîme lui dirent : « Elle n'est point en moi. » Il interrogea l'empire de la mort, et les morts lui répondirent : « Il nous est arrivé de bien loin un bruit confus qui nous parle d'elle. » Après avoir traversé le monde entier et visité tous les peuples enchaînés à son service, il arriva enfin au désert de l'Arabie ; là il vit un homme au visage étincelant ; c'était Moïse ! Empruntant aussitôt la forme d'un ange de la lumière, il s'approcha de lui, le flatta d'un air hypocrite, et le pria de l'accepter pour disciple. « Tu es vraiment l'homme de Dieu, lui dit-il, car la sagesse du seigneur est en toi ; tu as caché dans ta loi tous les secrets de la création ! — Tais-toi, s'écria Moïse, en contraignant par la force de son regard l'esprit du mal à reprendre la forme satanique, tais-toi ! Cette loi n'est pas la mienne, elle est celle de Dieu ; en lui seul sont la sagesse et la raison, le conseil et la force ! La crainte du Seigneur, voilà la sagesse de l'homme ; éviter le mal, voilà sa raison ! »

Honteux et vaincu, Satan s'enfuit, et les anges du Seigneur s'approchèrent pour servir le plus grand, le plus noble des hommes. Le prince de la loi se fit son ange gardien, et du haut des nuages, Dieu lui-même leur dit : « Veillez sur la loi de Moïse, mon serviteur, je viens de lui en donner la propriété, car il s'est humilié et m'a rendu l'hommage qui m'est dû (1).

Le Roi et le Bûcheron.

Ne condamne pas ton prochain avant de t'être trouvé dans les mêmes circonstances que lui.
(*Pirké Aboth*, ch. II, § 4)

Un jour, un roi qui était à la chasse se perdit. Comme il cherchait le chemin, il entendit parler et, s'étant approché de l'endroit d'où sortait la voix, il vit un homme et une femme qui travaillaient à couper du bois. La femme disait : « Il faut avouer que notre mère était bien gourmande d'avoir mangé de la pomme. Si elle avait obéi à Dieu, nous n'aurions pas la peine de travailler tous les

(1) Nous prions nos jeunes lecteurs de ne pas oublier que ce qu'ils viennent de lire est une légende, une gracieuse fiction poétique, dans laquelle apparaît le beau caractère de Moïse.

jours. » L'homme lui répondit : « Si Ève était une gourmande, Adam était bien sot de faire ce qu'elle lui disait. Si j'avais été à sa place, et que vous m'eussiez voulu faire manger de ces pommes, je vous aurais donné un bon soufflet. Je n'aurais pas seulement voulu vous écouter. »

Le roi s'approcha et leur dit : « Vous avez donc bien de la peine, mes pauvres gens. — Oui, monsieur, répondirent-ils, car ils ne savaient pas que c'était le roi ; nous travaillons comme des chevaux depuis le matin jusqu'au soir, et encore nous avons bien de la peine à vivre. — Venez avec moi, leur dit le roi, je vous nourrirai sans que vous ayez besoin de travailler. »

Dans ce moment, les officiers qui cherchaient le roi, arrivèrent, et les pauvres gens furent bien étonnés et bien joyeux. Quand ils furent dans le palais, le roi leur fit donner de beaux habits, un carrosse, des laquais, et tous les jours ils avaient douze plats pour leur dîner. Au bout d'un mois, on leur servit vingt-quatre plats ; mais dans le milieu de la table on en mit un qui était fermé. D'abord la femme qui était curieuse, voulut ouvrir ce plat, mais un officier qui était présent, lui dit que le roi leur défendait d'y toucher, et qu'il ne voulait pas qu'ils vissent ce qui était dedans.

Quand les domestiques furent sortis, le mari

s'aperçut que sa femme ne mangeait pas et qu'elle était triste; il lui demanda ce qu'elle avait, et elle lui répondit qu'elle ne se souciait pas de manger de toutes les bonnes choses qui étaient sur la table, mais qu'elle avait envie de ce qui était dans le plat couvert. « Vous êtes folle, lui dit son mari, ne vous a-t-on pas dit que le roi le défendait? — Le roi est injuste, dit la femme; s'il ne voulait pas que nous vissions ce qui est dans le plat, il ne fallait pas le faire venir sur la table. » En même temps, elle se mit à pleurer, et dit qu'elle se tuerait si son mari ne voulait pas ouvrir le plat.

Quand son mari la vit pleurer, il fut bien fâché, et comme il l'aimait beaucoup, il lui dit qu'il ferait tout ce qu'elle voudrait pour qu'elle ne le chagrinât pas. En même temps, il ouvrit le plat, et il en sortit une petite souris qui se sauva dans la chambre. Ils coururent après elle pour la rattraper, mais elle se cacha dans un petit trou, et aussitôt le roi entra, et demanda où était la souris. « Sire, dit le mari, ma femme m'a tourmentée pour voir ce qui était dans le plat; je l'ai ouvert malgré moi, et la souris s'est sauvée. — Ah! ah! dit le roi, vous disiez que si vous eussiez été à la place d'Adam, vous eussiez donné un soufflet à Ève pour lui apprendre à être curieuse et gour-

mande ; il fallait vous souvenir de vos promesses. Et vous, méchante femme, vous aviez toutes sortes de bonnes choses comme Ève, et cela n'était pas assez ; vous vouliez manger du plat que je vous avais défendu. Allez, malheureux, retournez travailler dans le bois, et ne vous en prenez plus à Adam et à sa femme, du mal que vous aurez, puisque vous avez fait une sottise pareille à celle dont vous les accusez. »

Fais ce que tu peux.

Un roi avait dans son jardin une fosse dont la profondeur était telle qu'on n'en pouvait apercevoir le fond. Un jour, il fit venir de nombreux travailleurs et leur ordonna de combler la fosse. Quelques-uns d'entre eux s'approchèrent ; mais quand ils virent ce trou béant, dont la profondeur était immense, ils reculèrent effrayés. « Il ne nous sera jamais possible, s'écrièrent-ils, de faire ce que l'on nous commande ; » et ils renoncèrent à l'entreprise. Mais d'autres mieux avisés, se dirent : « Nous sommes payés à la journée, peu importent la longueur et la difficulté du travail. Faisons notre devoir, le reste regarde celui qui s'est adressé à nous. »

Que ce récit, mes enfants, vous serve de leçon. Ne dites pas : « Nos obligations sont nombreuses, nous ne pourrons jamais les remplir toutes ; » mais accomplissez la tâche que chaque jour vous apporte, et Dieu vous tiendra compte de chaque effort que vous ferez pour obéir à sa volonté.

Le danger des mauvaises compagnies.

Deux hommes quittèrent ensemble leur ville natale, une ville de la Palestine, pour aller chercher des marchandises en Égypte. Ils se joignirent à une caravane qui se dirigeait précisément vers la ville où ils avaient affaire. Tous ceux qui composaient la caravane étaient des Israélites pieux. Soir et matin on faisait la prière en commun ; le samedi on s'arrêtait dans quelque caravansérail, et on célébrait, comme il convient, le saint jour du Sabbat. Un de nos deux amis était d'une grande piété et il se félicitait beaucoup de pouvoir faire route avec des gens dont les sentiments répondaient aux siens. Mais il n'en était pas de même de son compagnon ; celui-ci aimait la dissipation et les plaisirs, et il ne pouvait satisfaire ses goûts au milieu de ceux avec lesquels il se trouvait. Il se joignit donc à une caravane nouvelle qui vint à

passer, et qui, étant composée de jeunes gens, lui offrait plus de chance de pouvoir contenter le désir qu'il avait de vivre joyeusement.

Dans la nouvelle caravane, on menait, en effet, joyeuse vie, mais c'était aux dépens d'autrui. Les gens sans aveux qui s'y trouvaient, détroussaient les voyageurs qui s'aventuraient seuls sur la route, ou qui ne marchaient que par petits groupes. Notre homme qui n'avait jamais failli aux règles de la loyauté et de l'honneur, regretta de s'être associé à des voleurs, et sa première pensée fut de quitter la caravane. Mais son malheureux penchant pour le plaisir l'emporta sur la voix de la raison, et il resta. « Après tout, dit-il, je ne serais répréhensible que si je participais aux méfaits dont mes compagnons se rendent coupables. Mais il n'y a pas grand mal à faire route avec eux. Je m'en séparerai quand je serai arrivé à ma destination. » Il continua donc à cheminer avec eux. Cependant plusieurs voyageurs auxquels on avait enlevé ce qu'ils possédaient, portèrent plainte à la première ville où ils arrivèrent, et des mesures furent prises pour arrêter les voleurs. Des forces considérables furent envoyées contre eux, et pas un seul ne put s'échapper. Leur procès ne fut pas long. C'est en vain que notre homme protesta de son innocence, on ne voulut point l'écouter. « Vous avez été

trouvé au milieu d'une bande de larrons, lui dit-on, et vous ne seriez pas resté avec eux, si vous n'aviez pas voulu prendre part à leurs rapines. »

L'ami du plaisir reconnut, trop tard, le danger qu'on court à fréquenter de mauvaises compagnies, et il expia au gibet son imprudence.

Reconnaissance et Ingratitude.

Deux pauvres voyageurs vinrent frapper un soir à la porte d'une maison, et demandèrent l'hospitalité. Le maître du logis leur fit un accueil très-aimable. Il les fit asseoir à sa table, où on leur servit un repas substantiel. On leur donna aussi une bonne chambre et d'excellents lits, où ils purent se reposer des fatigues de la journée. Le lendemain, ils prirent congé de leur hôte. Quand ils furent sortis, l'un d'eux dit : « L'homme qui nous a hébergés hier est véritablement bon. Quelle gracieuse hospitalité il nous a offerte! Quelles délicates attentions il a eues pour nous! » Mais l'autre répondit : « En vérité, vous êtes bien prodigue de louanges. Après tout, il n'y a rien d'extraordinaire dans ce que notre hôte a fait pour nous. Il nous a donné une chambre qui ne lui servait pas ; il n'y a pas si grand mérite à cela. Il nous a

fait manger à sa table; mais son repas du soir était préparé avant notre arrivée, et il n'a pas eu à ajouter à son menu. Je ne comprends pas que vous accordiez de si grands éloges à une action si simple. »

Nous ressemblons tous, mes enfants, à l'un ou l'autre de ces deux hommes. Nous sommes journellement comblés des faveurs de Dieu. Il y en a parmi nous qui reconnaissent ces bienfaits, et qui éprouvent pour leur divin bienfaiteur une gratitude sincère et profonde. Mais d'autres nient qu'ils doivent leur bonheur à la bonté de Dieu. Ne soyez pas de ceux-là, mes jeunes amis, mais dites comme David : « C'est de toi, ô Seigneur, que nous tenons tout, et si nous donnons aux pauvres pour te plaire, ce n'est pas de ce qui nous appartient que nous donnons, mais bien plutôt de ce qui est à toi, car c'est de toi que nous vient tout ce que nous possédons. »

Donnez à Dieu.

Vous savez sans doute, chers enfants, que quand nos pères étaient encore dans leur pays, ils étaient tenus de donner la dixième partie du produit de

leurs champs aux lévites qui faisaient le service du temple. Mais ce que vous ne savez peut-être pas c'est qu'il y avait des hommes égoïstes et avares qui avaient recours à certains expédients au moyen desquels ils s'affranchissaient du tribut. Un de ceux-ci fut rencontré un jour par un docteur de la loi avec lequel il était lié. De nombreux serviteurs l'accompagnaient portant des corbeilles de fruits. Ce jour-là encore, il avait pris les dispositions nécessaires pour ne pas acquitter la dîme.

Le rabbin l'arrêta et lui dit : « Que vous différez de vos ancêtres, ô mon ami ! Ils étaient heureux de remplir leurs devoirs, vous n'êtes heureux que quand vous pouvez vous dispenser d'accomplir les vôtres. »

Le coupable n'osa répondre; il chemina en silence à côté du rabbin. Celui-ci, cependant, se mit à considérer de magnifiques fruits qu'un jeune enfant marchant devant lui portait dans une corbeille. « Voilà de beaux fruits, dit-il, vous devriez bien me les offrir.— De grand cœur, répondit celui à qui ils appartenaient.» Le rabbin prit alors un ton sévère et il dit : « Vous me donnez de vos fruits à moi qui ne suis qu'un homme, et vous en refusez à votre père qui est au Ciel. »

Quand vous serez devenus grands, mes chers petits lecteurs, souvenez-vous quelquefois de ces

lignes, et ne refusez pas de donner pour le culte ou pour des œuvres charitables un peu de cet argent qu'on dépense si facilement pour le plaisir ou pour le luxe.

Le Fils repentant.

Un roi avait un fils qu'il aimait beaucoup. Il lui donna de savants maîtres chargés de l'instruire. Lui-même, il se plaisait à s'entretenir journellement avec lui et à lui faire entendre des conseils pleins de sagesse. Mais le prince ne voulut point profiter des leçons de ses maîtres, ni des conseils de son père. Il était dissipé et indocile.

Le roi lui adressait souvent de sévères réprimandes, mais elles ne servaient à rien ; il lui disait souvent : « En agissant comme tu le fais, tu perdras mon affection. » Mais le jeune prince n'en continuait pas moins à marcher dans la mauvaise voie où il était entré.

Voyant que ses avis et ses réprimandes étaient inutiles, le roi résolut de chasser son fils. Il l'envoya dans un château éloigné où il fut placé sous la direction d'un maître très-sévère.

Quand il fut loin de son père, privé des douces caresses qu'il recevait, le jeune prince ressentit une profonde douleur. « O mon père, mon père !

s'écria-t-il, pourquoi t'ai-je désobéi, pourquoi n'ai-je pas suivi tes conseils, je serais encore près de toi, tu me donnerais encore des témoignages de ta tendresse. Mais maintenant, je suis pour jamais exilé de ta présence ; tu m'as rejeté pour toujours! » Et l'enfant pleurait et gémissait. Puis, réfléchissant sur ce qui avait causé son malheur, il dit : « J'ai mérité mon triste sort ; je suis coupable, j'aurais pu conserver l'amitié de mon père, je ne l'ai pas voulu. » Et il pleura plus fort, et il sanglota amèrement, mais bientôt une voix divine se fit entendre à l'enfant et elle lui dit : « Tu peux reconquérir l'affection de ton père ; fais-lui connaître l'état de ton âme, dis-lui que tu souffres d'être éloigné de lui, dis-lui que tu ne demandes qu'à retourner aux lieux où il se trouve, promets-lui que tu te rendras désormais digne de son amour, et il te pardonnera. »

Le prince obéit à cette inspiration venue d'en haut ; il écrivit une lettre touchante à son père, et celui-ci, ému par le repentir que manifestait son fils, le rappela auprès de lui.

Et nous aussi, enfants, nous avons un père qui est Dieu, et ce père aussi nous rappelle à lui quand nous nous repentons des fautes que nous avons commises. C'est pourquoi ne désespérez pas quand vous vous êtes laissé égarer une fois et ne dites pas

que Dieu vous a rejetés pour jamais, nous pouvons persévérer dans le mal. Dieu est un père plein de tendresse et de miséricorde; il est abondant en grâces et il aime à pardonner aux pécheurs qui reviennent vers lui. Il est comme le roi dont vous a parlé l'apologue que vous venez de lire.

Le Roi et les Coupables.

Un roi avait des serviteurs qu'il aimait beaucoup. Ceux-ci, cependant, répondirent à son affection par la plus noire ingratitude. Ils pillèrent un jour le trésor royal, s'emparèrent de toutes les richesses de leur maître et s'enfuirent.

Le principal ministre du royaume fut bientôt sur les traces des fugitifs. Il découvrit leur retraite au roi, le pria d'envoyer des troupes pour les faire arrêter et l'engagea humblement à leur infliger un châtiment sévère. « Le peuple apprendra ainsi, dit-il, qu'on ne viole pas impunément la justice et que les grands de la cour sont soumis aux lois comme les plus obscurs citoyens. »

Le roi ne pouvait se refuser à ce que lui demandait son ministre car sa demande était juste et équitable. Il ordonna donc qu'on envoyât des troupes dans la ville où s'étaient réfugiés les serviteurs

infidèles. Mais il fit mander devant lui l'officier qu'on avait mis à la tête de ces troupes et lui remit pour les coupables un message qui contenait les paroles suivantes :

« Je sais que vous avez failli et la justice exige que je vous châtie. Mais mon cœur parle en votre faveur, et je vous aime trop pour vous infliger le supplice que vous méritez. J'essaierai donc de vous sauver. Laissez-vous emmener sans résistance, mais quand vous traverserez la rivière qui sépare la ville où vous vous trouvez de la capitale qui est ma résidence, jetez à l'eau sans être aperçus, les pierres précieuses et les diamants que vous m'avez dérobés. Le corps du délit ayant disparu, les juges que je vous donnerai ne pourront que vous acquitter et ainsi j'aurai concilié ce que je dois à mon peuple et ce que je dois à l'amitié. »

Ce conseil si sage et si généreux plut aux coupables et ils en profitèrent, à l'exception d'un seul toutefois, chez lequel la cupidité l'emporta sur la crainte du châtiment. Ils passèrent devant les juges chargés d'instruire leur procès, et comme on ne trouva rien sur eux, ils purent facilement se disculper et furent absous. Mais celui qui n'avait pas voulu se séparer des richesses dont il s'était injustement emparé fut convaincu de vol et condamné à mort.

Les juges le recommandèrent à la clémence du roi. Mais celui-ci refusa la grâce qu'on lui demandait. « J'aurais volontiers, dit-il, pardonné au malheureux le vol de mes trésors ; mais ce que je ne lui pardonne pas c'est d'avoir persévéré dans sa faute, d'avoir refusé les moyens que je lui offrais de se sauver.

L'apologue est facile à comprendre, chers lecteurs. Le roi, c'est Dieu et nous, nous sommes les coupables, Dieu nous aime, il ne désire pas notre condamnation, mais il veut que nous revenions vers lui. Il nous avertit par la voix de notre conscience quand nous faisons mal et nous engage par elle à retourner vers lui. Si nous restons sourds pendant toute notre vie à ces salutaires avertissements, si nous quittons cette terre sans nous être réconciliés avec Dieu ; alors il imposera silence à sa pitié et il laissera agir sa justice.

Les Vices et le Châtiment.

FABLE.

Les vices se mirent une fois à parcourir la terre. La ruine et la désolation marchaient sur leurs pas. Dans tous les lieux qu'ils traversaient l'herbe se desséchait ; les arbres des forêts se dépouillaient

de leur vert feuillage ; les champs devenaient incultes ; les routes se remplissaient de serpents et de vipères, et dans l'air voltigeaient les sombres hiboux. Ils coururent, coururent longtemps sans regarder en arrière. Un jour, cependant, ils se retournèrent et ils virent que quelqu'un les suivait d'un pas lent et tranquille.

« Qui es-tu, toi, lui demandèrent-ils. — Je suis le Châtiment, leur répondit celui qui marchait derrière eux. — Cesse de nous poursuivre, tu ne pourras pas nous atteindre. » Mais le Châtiment répondit : « J'arriverai peut-être un peu tard, toutefois je ne manquerai pas d'arriver. »

Aucun crime ne reste impuni ! C'est là la morale que vous tirerez de cet apologue, mes chers petits lecteurs.

La Charité.

Rabbi Jochanan et Rabbi Josué passèrent un jour devant les ruines du Temple. Rabbi Jochanan jeta un regard désolé sur la place où fut autrefois le sanctuaire de l'Eternel et ses yeux se remplirent de larmes. Bientôt il ne put plus contenir sa douleur et elle éclata en sanglots. « Pourquoi pleures-tu, mon fils, » lui demanda son vieux compagnon. « Puis-je rester calme, répondit R. Jochanan, quand Sion

est veuve de sa gloire, quand Israël n'a plus de lieu de culte où il peut aller chercher pour ses péchés le pardon de l'Éternel.— Sèche tes pleurs, dit R. Josué, nous avons un autre moyen de nous faire pardonner nos péchés : c'est la *charité*. Car c'est la charité que je désire, a dit l'Éternel, par la bouche du prophète Osée, et non les sacrifices. »

Les deux Moineaux.

APOLOGUE.

Dans une année de sécheresse et de disette, la faim tourmentait cruellement deux pauvres moineaux. Leurs souffrances arrivèrent à un tel point, qu'ils furent en danger de périr d'inanition. « Rassemble une dernière fois tes forces, cher frère, dit le plus faible d'entre eux ; quitte notre nid et essaie de découvrir un peu de nourriture. Je voudrais bien te suivre, mais je ne peux plus voler. Va donc et si tu trouves de la nourriture apporte-m'en aussi quelques bribes, mais reviens vite, mon bon frère ; si tu tardes, tu ne me trouveras plus en vie. — Je reviendrai le plus vite que je pourrai, » répondit l'autre, et il partit.

Le sort le favorisa, et il vit bientôt un cerisier

couvert de fruits mûrs. « Nous sommes sauvés, mon ami et moi, » s'écria-t-il, d'un ton joyeux. Il vola donc vers l'arbre et goûta les cerises ; il les trouva délicieuses et en mangea jusqu'à ce qu'il fût complètement rassasié. Une heure se passa ainsi ; le soleil était près de se coucher et le moineau que la faim ne tourmentait plus se souvint de son ami. Il prit quelques cerises et résolut de se diriger vers le nid où son malheureux compagnon l'attendait. Mais sa bonne résolution s'évanouit aussi vite qu'elle lui était venue. « Je suis trop fatigué, dit-il, pour repartir. Je resterai encore quelques instants. Il y a d'ailleurs ici beaucoup de cerises que je n'ai pas goûtées. » Il continua donc à voltiger d'une branche à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin, surpris par l'obscurité, il s'endormît.

Il ne se réveilla que le lendemain, et, honteux d'avoir pu oublier son ami, il partit en toute hâte le rejoindre et lui apporter la nourriture qui devait le sauver ; mais... il arriva trop tard ; son pauvre compagnon avait cessé d'exister.

Les Martyrs de Blois.

Dans l'année 1171, les juifs de Blois furent accusés d'avoir tué un enfant chrétien pour se servir de son sang aux cérémonies de la fête de Pâque.

Malgré leurs énergiques dénégatious, on ne crut pas à leur innocence et on les mit aux fers.

Les malheureux prisonniers eurent un moment d'espoir. Le comte Théobald leur avait fait demander ce qu'ils seraient disposés à donner pour leur rançon, et ils avaient offert une forte somme. Ils s'attendaient donc à être délivrés. Mais un moine fanatique sut circonvenir le comte et lui persuader qu'il ferait une œuvre agréable à Dieu en livrant à la mort tous ceux des juifs emprisonnés qui ne voudraient pas accepter le baptême.

Théobald consentit à ce que lui demandait le moine. Le lendemain tous les juifs de Blois (ils étaient au nombre de quarante-huit hommes, 31 hommes et 17 femmes), furent conduits hors de la ville sur une grande place. Ils pouvaient apercevoir de loin les instruments de supplice qui étaient dressés sur la place où s'élevait aussi un immense bûcher. Le moine s'avança à leur rencontre ; il fit un signe aux hallebardiers et le triste cortége s'arrêta. « Juifs, dit le moine, vous avez commis un grand crime, mais peut-être Dieu a-t-il permis qu'il en fût ainsi afin que vous renonciez à votre funeste aveuglement et que vous embrassiez la religion de Celui que vos pères ont crucifié. Vous voyez ces instruments de torture ; dans un instant ils déchireront votre chair et briseront vos os. Mais vous

pouvez vous épargner ces affreuses douleurs; dites un mot, le mot que nous attendons et vous serez reconduits en triomphe dans la ville, et vous reretournerez paisiblement dans vos demeures.

Un silence dédaigneux fut la seule réponse qu'obtint le moine. «Vous bravez la souffrance, s'écria-t-il avec colère. Mais braverez-vous aussi une mort lente et cruelle, braverez-vous les flammes du bûcher? Encore une fois, réfléchissez, insensés, à la résolution que vous allez prendre. »

« — Notre résolution est prise, dit le chef de la communauté; nous saurons souffrir et mourir pour Dieu. »

Le moine se retira et les bourreaux s'emparèrent de leurs victimes. On entendit les craquements des os, des plaintes et des gémissements, mais pas un seul de ces héros de la foi ne renia ses croyances. Quand on eut ainsi torturé et martyrisé les malheureux juifs, on les jeta tout sanglants sur le bûcher. Et le peuple ivre de carnage battit des mains et poussa de joyeuses acclamations. Ces cris firent renaître une nouvelle énergie dans l'âme des victimes. Elles se levèrent toutes et entonnèrent en chœur les cantiques de la synagogue. Le chœur d'abord puissant, faiblit peu à peu..... enfin, on n'entendit plus rien... Les juifs de Blois avaient tous sanctifié le nom de l'Éternel.

Abba Yudan.

Trois éminents docteurs de la loi, R. Eliézer, R. Josué et R. Akiba se rendaient tous les ans dans les villes et les villages avoisinant Antioche afin d'y quêter pour les pauvres de l'endroit qu'ils habitaient. Ils étaient bien reçus partout, mais ils avaient particulièrement à se louer d'un riche agriculteur qui demeurait dans un petit village non loin d'Antioche; il se nommait Abba Yudan. Celui-ci accueillait toujours les quêteurs avec une grande affabilité et ils sortaient de chez lui emportant de riches offrandes.

Cependant le malheur vint fondre sur la maison d'Abba Yudan; il perdit peu à peu ses richesses et il ne lui resta plus que tout juste assez pour vivre.

Il était occupé un jour à cultiver l'unique champ qu'il possédait encore, quand de loin il vit les trois rabbins. Aussitôt il jeta à terre l'instrument de travail qu'il tenait à la main, et courut vers sa maison. « Qu'est-il donc arrivé, » s'écria la femme qui fut épouvantée de le voir venir l'air tout effaré et les yeux mouillés de larmes. « Ah ! malheureux que je suis, s'écria Abba Yudan, en sanglotant, voilà les trois docteurs de la loi, qui arrivent pour faire leur collecte, et moi, et je n'ai rien à

leur donner. La femme était plus généreuse encore que son mari et elle dit : « Mais, n'avons-nous pas notre champ ? Qui t'empêche d'en vendre la moitié et de donner l'argent que produira la vente aux pauvres pour lesquels on vient implorer notre générosité. »

Les quêteurs arrivèrent et Abba Yudan les pria de revenir vers le soir. Dès qu'ils eurent quitté la maison, il sortit à son tour et alla vendre la moitié de son champ. Le soir venu, il put donner aux docteurs de la loi une offrande moins abondante qu'autrefois, mais encore assez considérable. Ceux-ci, qui avaient appris le changement qui s'était opéré dans la situation d'Abba Yudan, furent touchés jusqu'au fond de l'âme de la bonté de cœur dont celui qu'ils étaient venu visiter, leur donnait un si grand témoignage en cet instant, et c'est avec des larmes dans la voix qu'ils le bénirent lui et sa femme, et qu'ils leur dirent : « Puisse Dieu vous rendre tout ce que vous avez perdu. »

Quelques jours après, Abba Yudan étant occupé à bêcher son champ, frappa sur un corps qui rendit un son métallique. Il se baissa et regarda : c'était un trésor.

L'année suivante les quêteurs revinrent encore ; mais ils n'osèrent pas se rendre chez Abba Yudan. Cependant celui-ci apprit leur arrivée, et il courut

à leur recherche. Dès qu'il les vit il s'écria: « Venez chers maîtres, votre bénédiction m'a porté bonheur et je suis encore une fois à même de soulager efficacement les indigents que vous avez pris sous votre protection. J'ai de vastes domaines, de nombreux troupeaux et beaucoup de serviteurs. Tu as bien mérité ton bonheur, répondirent les rabbins, car tu es bon et généreux. D'autres donnent de leur superflu, mais toi tu t'es imposé des privations pour secourir ceux qui souffrent. Quoique ton don fût moindre l'année dernière que ceux qui nous ont été offerts par d'autres de tes concitoyens c'est ton nom que nous avons fait figurer en tête de notre liste. Tu méritais certainement le premier rang, car se dépouiller soi-même pour donner aux autres, c'est un acte magnanime et héroïque dont tout le monde n'est pas capable.

La Mère prévoyante.

Une pauvre villageoise de l'Alsace, Léa Lévy, espérant sauver son fils de la conscription, acheta une tirelire, et pendant vingt ans, sou par sou, franc par franc, mit de côté une somme dont elle ignorait la valeur. Son fils, à sa majorité,

amena un numéro qui le condamnait au service militaire. Alors la mère, brisant la tire-lire avec angoisse versa et compta l'argent qui y était contenu. Elle compta longtemps. Quand elle croyait son trésor épuisé, il en sortait comme par miracle de nouvelles pièces de cuivre ou d'argent; elle possédait presque une fortune.

Les deux Chemins.

Un voyageur après avoir longtemps marché, arriva un jour à un endroit où deux chemins s'offrirent à lui. L'un était rude et escarpé; on n'y pouvait avancer qu'avec peine et on se déchirait aux ronces et aux épines qui le bordaient car il était très-étroit. L'autre était large et bien uni. De beaux arbres plantés des deux côtés répandaient une fraîcheur agréable et des jardins nombreux qui s'étendaient tout le long de la route s'exhalaient de suaves parfums. Notre voyageur n'hésita pas longtemps; il allait s'engager dans la route qui lui paraissait si agréable quand un homme parut et lui dit: « Jeune étranger, ne te laisse pas séduire par les apparences; elles sont trompeuses. Ce chemin si beau que tu allais prendre quand je me suis

présenté à toi, conduit à d'affreux précipices ; l'autre, au contraire, qui t'effraie par ses aspérités ne sera rude que pendant quelque temps; quand tu y auras marché un peu, tu arriveras à de riantes plaines. »

L'homme dont parle cet apologue c'est Moïse. Lui aussi, il dit à Israël : « Il y a deux chemins devant toi ; l'un est rude et escarpé, mais il conduit à la vie et au bonheur. L'autre, est facile et beau ; mais il mène au malheur et à la mort. »

Les Enfants.

Deux enfants jouèrent un jour avec leurs camarades, au pied du Pin (1), et, pour montrer leur savoir faire, ils résolurent de gravir cette montagne si élevée. Ils mirent aussitôt leur projet à exécution et montèrent bravement. Mais ils avaient à peine fait dix pas qu'ils s'écrièrent d'une voix joyeuse : « nous sommes arrivés ; nous voici sur la montagne. »

Vous ressemblez souvent, jeunes lecteurs, aux deux enfants dont je viens de vous parler. Vous avez un but à atteindre et dès que vous avez fait quelques pas dans sa direction, vous croyez l'avoir

(1) La montagne la plus élevée de la terre dans l'île de Tenérif.

atteint. Vous commencez l'étude d'une science et quand vous en connaissez à peine quelques éléments, vous vous croyez déjà passés maîtres dans cette science.

Ce qu'il vous faut, enfants, c'est un peu moins de présomption et un peu plus de persévérance.

Le Pêcheur et le Docteur de la Loi.

Un docteur de la loi prêcha, un samedi, dans une petite ville sur la nécessité de suivre les règles que prescrivent la religion et la morale, et de mener une vie pure et vertueuse. Dans l'après-midi, plusieurs membres de la communauté étaient réunis et on s'entretint du sermon qu'on avait entendu le matin. Tout le monde s'accorda à reconnaître que le prédicateur avait fait entendre de sages et utiles exhortations qui méritaient d'être suivies. Un seul, fut d'un avis contraire; c'était un jeune homme, il parla avec mépris de toutes les obligations religieuses et morales et déclara qu'il continuera, comme avant, de s'affranchir de tout devoir.

Le docteur de la loi arriva sur ces entrefaites, il entendit les paroles impies qui venaient d'être prononcées, et il dit: «O mon fils comment te justi-

fieras-tu un jour, quand tu paraîtras devant Dieu, et que répondras-tu à ton père qui est au Ciel, quand il te demandera compte de tes actes? » — « Ce que je répondrai! Mais j'ai une réponse toute prête. Je dirai que Dieu aurait pu me donner assez d'intelligence pour comprendre sa loi, pour être convaincu de l'importance de ses commandements. Puisqu'il ne m'a pas accordé la pénétration nécessaire pour reconnaître l'excellence de ses prescriptions, c'est sa faute et non la mienne, si je ne fais pas sa volonté. »

« Quelle est ta profession, demanda le rabbin. — Je suis pêcheur répondit le jeune homme. — Et tu as assez d'intelligence, continua le rabbin, pour préparer tes filets et les jeter à la mer, pour choisir le temps qui convient le mieux à la pêche? — Oui certes, répondit encore le jeune homme, mais vous avouerez qu'il ne faut pas pour tout cela une intelligence hors ligne. — Et crois-tu donc, reprit le docteur de la loi, qu'il faille une intelligence hors ligne pour connaître la volonté de Dieu? Crois-tu que les savants seuls soient à même d'accomplir les commandements du Seigneur? Tout homme peut, avec un peu de bonne volonté, et en faisant usage de la raison que Dieu lui a donnée, arriver à connaître ses devoirs. La loi que je t'ai donnée, dit Moïse à Israël, n'est pas trop au-dessus de toi,

ni trop éloignée. Elle n'est point dans les cieux de sorte que tu puisses dire : Qui est-ce qui montera pour nous aux cieux, et nous l'apportera pour nous la faire entendre, afin que nous l'accomplissions. Elle n'est point au-delà de la mer, de sorte que tu puisses dire : Qui est-ce qui traversera la mer pour nous et nous l'apportera afin de nous la faire entendre et afin que nous l'accomplissions. Mais cette loi est près de toi ; elle est dans ta bouche et dans ton cœur, et tu peux l'accomplir.

L'Apostat.

C'était en l'année 1389 ; au mois de septembre. Le soleil était brûlant ce jour. Mais malgré la chaleur un jeune homme, presque un enfant, marchait d'un pas précipité sur la route qui menait à la ville de Constance. Bientôt il arriva dans la ville et son premier soin fut de demander où demeurait le bourgmestre. « Que me veux-tu, mon enfant ? demanda celui-ci au moment où il ouvrit la porte au jeune homme. — Je veux que vous me fassiez mourir. — Que je te fasse mourir ! Mais quel crime as-tu donc commis pour mériter la mort ? Tu parais avoir à peine quinze ans, ce n'est pas à ton âge qu'on commet ces grands méfaits qu'un trépas

infamant peut seul expier. Ton air de candeur et d'innocence rend d'ailleurs impossible la supposition que tu sois criminel. — Je mérite la mort, car je suis un juif relaps. Quand, il y a quelques jours, on laissa à mes coreligionnaires le choix entre l'exil et l'abjuration, j'ai cédé à de perfides suggestions : j'ai accepté le baptême. Je n'avais plus ni père ni mère; personne n'était là pour me faire sentir que je commettais une lâcheté en reniant la foi de mes ancêtres; personne n'était auprès de moi pour me fortifier dans mes convictions, pour m'engager à leur sacrifier tout. Mais je ne fus pas plutôt chrétien que le remords s'empara de mon âme. Depuis l'heure funeste où j'ai renoncé à ma religion, je n'ai plus eu un instant de tranquillité. Je vois sans cesse devant moi mon père et ma mère, qui sont morts en pieux Israélites et qui semblent me faire signe de venir à eux; j'entends leur voix plaintive qui m'appelle et qui me reproche de m'être séparé de mes frères, d'être passé dans les rangs de ceux qui les persécutent. J'ai horreur de ma conduite, et je veux mourir pour expier ma faute. — Mais tu peux la réparer, s'écrie le bourgmestre que ce récit avait touché, tu peux quitter la Suisse et te réunir dans un autre pays à tes anciens coreligionnaires. — Non, je n'oserai jamais, reprit le jeune homme, rentrer dans la synagogue

après l'avoir désertée si honteusement; je n'oserai plus me présenter à aucun de mes frères en religion. On ne pourra jamais me pardonner, car je le sens moi-même, je suis indigne de pardon. La mort seule me réconciliera avec Dieu que j'ai offensé, avec mes parents dont j'ai déshonoré le nom. »

Le bourgmestre admira la grandeur d'âme du pauvre enfant. «Il faut que je le sauve malgré lui,» dit-il en sortant. Il revint au bout de quelques instants suivi de deux hommes armés. « Emmenez ce garçon-là, dit-il d'un ton rude. Ma journée n'est pas perdue, dit le bourgmestre, en se frottant les mains, après que le jeune homme fut sorti; le malheureux enfant sera sauvé. J'ai choisi deux hommes qui exécuteront ponctuellemeut mes ordres, d'autant plus qu'ils ne savent pas que ce jeune homme est juif. Ils le conduiront hors du territoire Suisse, en Italie. Là il trouvera des coreligionnaires qui l'accueilleront certainement avec bonté et qui sauront bien le réconcilier avec la vie. » Cependant les espérances du digne magistrat ne devaient pas se réaliser. Le jeune homme causa avec ceux qui étaient chargés de le conduire hors du pays et il leur fit connaître son origine. Ceux-ci pensèrent que leur maître n'avait pas cru avoir affaire à un juif qui s'était laissé baptiser et qui maintenant

voulait revenir à son ancienne croyance. «Il n'aurait certainement pas manqué de faire condamner cet infidèle, se dirent-ils l'un à l'autre; nous agirions sagement si nous le ramenions dans la ville. »

Ils rebroussèrent donc chemin. « Qu'amenez-vous là, leur demandèrent quelques bourgeois réunis a l'entrée de la ville.— Un juif qui était baptisé et qui est redevenu juif. Il a encore eu de plus l'audace de tromper le bourgmestre qui nous avait chargés de le conduire tranquillement hors du territoire. — Eh bien, son procès ne sera pas long, dirent les bourgeois ; nous le verrons probablement rôtir demain. »

Les bourgeois suivirent le jeune homme et répandirent tout le long du chemin la nouvelle que le prisonnier était juif. Tous ceux qui apprirent cette nouvelle se joignirent au cortége qui devint ainsi très-nombreux. On arriva bientôt à l'Hôtel de ville. Le conseil y était assemblé et le bourgmestre présidait. Les cris qu'ils entendirent les attirèrent sur le balcon et le bourgmestre vit avec une douloureuse surprise son protégé qu'il croyait avoir sauvé, entouré d'une foule hostile qui l'accablait d'injures. «Gardes ! entrez avec votre prisonnier, s'écria-t-il. Justice sera faite.» Cette promesse calma l'irritation du peuple qui croissait toujours et qui allait se

traduire en voies de fait contre le pauvre enfant israélite. Celui-ci parut devant le Conseil. Sur l'invitation du bourgmestre, il répéta le récit qu'il avait fait le matin. Quelques membres du conseil et le bourgmestre furent d'avis qu'on l'épargnât et qu'on lui permît de quitter la Suisse. Mais d'autres dirent que les lois canoniques devaient être respectées. « D'ailleurs, ajoutaient-ils, le peuple demande la mort du jeune homme; il faut nous conformer à la volonté du peuple, si nous ne voulons pas que l'émeute qui gronde déjà au dehors éclate et nous fasse payer cher notre générosité. »

Ces paroles firent impression sur l'esprit des conseillers de la ville, et le jeune israélite fut condamné à être brûlé vif.

La sentence fut lue au peuple qui fit entendre de frénétiques applaudissements.

Le lendemain, le malheureux enfant fut extrait de sa prison et conduit sur la place. Ni sa jeunesse, ni sa beauté ne trouva grâce devant la fanatique population qui s'était entassée sur la place pour voir brûler le juif. Il put entendre sur son passage d'atroces plaisanteries, de sanglantes injures. Mais lui, il écouta tout avec impassibilité; il monta d'un pas ferme sur le bûcher, et pendant que les flammes mordaient ses chairs, il leva les yeux vers le ciel et pria. Ceux qui avaient été le plus près du

bûcher racontèrent, le lendemain, qu'il avait fait entendre ces paroles : « Mon père chéri, ma bonne mère, je vais vous rejoindre ! Mon Dieu, pardonne-moi d'avoir trahi ma foi ; je me repens de ma faute, agrée ma vie en expiation d'un instant d'égarement. » (1)

Mar Ulkba.

Dans le voisinage d'un docteur de la loi, nommé Mar Ulkba, vivait un pauvre homme. Il descendait d'une très-honorable famille et il avait longtemps vécu du produit de son travail. Mais la maladie de sa femme, épuisa toutes ses ressources. Pour comble de malheur il devint malade lui-même et quand il fut rétabli, il ne put plus travailler autant que par le passé. Il menait donc une existence misérable ; malgré cela, il ne voulut pas recourir à la charité publique. Mar Ulkba avait deviné la triste situation de son voisin, et respectant la noble fierté que le pauvre vieillard avait conservée au milieu de son infortune, il chercha à le secourir sans que celui-ci pût savoir d'où lui provenaient

(1) Le fond de ce récit est historique. Voy. *Ephémérides israélites*, par Ab. Cahen et Ben Chananya, 1869.

les secours qu'il recevait. Il passait devant la demeure du pauvre honteux, tous les jours quand il se rendait à la synagogue, et chaque jour, il glissait sous la porte une pièce de monnaie sans que personne pût le voir.

Le pauvre tout heureux de ce secours inespéré désira cependant savoir quel était son bienfaiteur inconnu et il résolut un jour de le guetter. Ce jour-là Mar Ulkba était resté plus longtemps que de coutume à la synagogue, et sa femme inquiète de ne pas le voir revenir, alla à sa rencontre. Pour rentrer chez eux, ils durent repasser devant la petite maison du pauvre, et arrivés là, ils s'avancèrent doucement sur la pointe des pieds et déposèrent chacun une pièce de monnaie à l'endroit où le pieux Rabbin avait coutume de mettre son offrande journalière.

Mais le vieillard qui était en observation se hâta d'ouvrir et s'élança hors de la maison.

Dès que les époux charitables avaient entendu la porte rouler sur ses gonds, ils s'étaient enfuis. Leur protégé courut à leur poursuite, mais il ne put les atteindre car se sachant suivis, ils précipitèrent leur course. Enfin au détour d'une rue, ils disparurent. Un four banal dans lequel on avait cuit il n'y a pas longtemps était devant eux, et quoiqu'il fût encore passablement chaud, ils s'y

réfugièrent, pour ne pas recevoir des témoignages de reconnaissance d'un pauvre qui, ils le pensaient du moins, devait se sentir humilié de la pénible position dans laquelle il se trouvait.

Il est beau de faire le bien, mais il est plus beau encore de le faire discrètement et sans rechercher les louanges de ceux que nous sécourons.

Hyrcan ou l'amour filial.

Simon Machabée, après avoir pendant huit ans commandé les israélites fut tué en trahison dans un festin par Ptolémée, son gendre, qui en même temps, retint prisonnier sa veuve et deux de ses fils, et envoya pour tuer Jean, surnommé Hyrcan, qui était le troisième. Mais celui-ci en eut avis et il. s'enfuit à Jérusalem, se fiant en l'affection que le peuple avait pour son père, à qui il était redevable de tant de bienfaits et à la haine que l'on portait à Ptolémée. Il savait qu'il avait raison, car lorsque Ptolémée voulut entrer à Jérusalem, le peuple, qui avait déjà reçu Hyrcan, le repoussa.

Ptolémée n'ayant pas réussi dans son dessein se retira en la forteresse de Dagon, qui est au-dessus de Jéricho, et Hyrcan, après avoir été établi grand sacrificateur et offert des sacrifices à Dieu, le pour-

suivit avec une armée et l'assiégea. Mais étant plus fort que lui en tout le reste, il se laissa vaincre par la tendresse et par l'amour qu'il avait pour sa mère et pour ses frères ; car Ptolémée les ayant amenés sur la muraille et fait battre de verges à la vue de tout le monde avec menaces de les précipiter de haut en bas, s'il ne levait le siége, il en fut si extrêmement touché, que le désir d'épargner tant de tourments à des personnes qui lui étaient si chères, ralentissait son courage. Sa mère, au contraire, l'exhortait du haut de la muraille à ne pas se laisser aller à cette faiblesse, mais à suivre le mouvement de sa juste colère pour les venger de ce détestable ennemi et lui faire souffrir la punition de son horrible cruauté. Quant à elle, disait-elle, elle mourrait avec joie au milieu des tourments, pourvu qu'un si méchant homme reçût un châtiment proportionné à ses crimes. »

Ces paroles animaient Hyrcan à faire de nouveaux efforts pour emporter le château ; mais lorsqu'il voyait que l'on déchirait sa mère de coups, son ardeur se calmait et sa colère était contrainte de céder à l'extrême affection qu'il ressentait pour celle qui lui avait donné le jour.

Aussi le siége traîna en longueur, et la septième année, qui est une année de repos pour les Juifs, étant venue, elle déroba Ptolémée à la justice de

Hyrcan. Ce traître, ainsi délivré de crainte, tua la mère et les deux frères d'Hyrcan, et s'enfuit à l'étranger.

On regrette que l'amour filial d'Hyrcan n'ait pas mieux été récompensé et qu'il n'ait pas été donné à un fils si tendre de sauver une mère et des frères qu'il aimait tant. Mais vous n'en admirerez pas moins, chers enfants, les bons sentiments d'Hyrcan. Son pouvoir n'était pas assuré tant que Ptolémée était maître d'une forteresse dans le pays d'Israël; pourtant il ne voulut pas obtenir la possession paisible du royaume au prix des tourments infligés à sa mère.

Efforcez-vous aussi, mes petits amis, d'éviter tout chagrin à ceux qui vous ont donné l'existence et auxquels vous devez tout, et privez-vous plutôt d'un plaisir que vous désirez que de leur faire de la peine.

Rabbi Juda le saint,

OU DOUCEUR ENVERS LES ANIMAUX.

Rabbi Juda, surnommé le Saint, traversant un jour la rue, trouva sur son chemin un veau qu'on conduisait à la boucherie.

Le pauvre animal faisait entendre des cris plaintifs en se débattant contre celui qui le menait. Enfin il parvint à s'échapper et alla se réfugier sous le manteau du docteur de la loi. Mais celui-ci le repoussa durement en disant : « Va-t'en, va-t'en, tu as été créé pour nous servir de nourriture. » Aussitôt une voix divine retentit aux oreilles de R. Juda : « Tu n'as pas eu pitié d'une de mes créatures, tu ne mérites pas de pitié non plus. »

Et à partir de ce jour R. Juda devint malade.

Au bout de quelques temps, sa servante, balayant une chambre, trouva dans un coin les petits d'une belette. Elle voulut les jeter dehors. Mais le pieux rabbi, dit : « Oh ! les pauvres petits êtres! laissez-les. »

Alors une voix divine retentit pour la seconde fois aux oreilles de R. Juda : « Tu as eu pitié de mes créatures, dit-elle, tu mérites aussi de la pitié. »

Dès ce moment R. Juda alla mieux et bientôt il fut complétement guéri de sa maladie.

Cette voix divine que R. Juda entendit, qui le blâma quand il se montra dur envers un pauvre animal, qui l'approuva quand il témoigna d'autres sentiments, cette voix, vous pouvez l'entendre aussi quelquefois, mes jeunes amis ; c'est la voix de la conscience. Elle vous adressera des reproches quand vous serez durs et méchants envers

les animaux; elle vous accordera des éloges quand vous les traiterez avec douceur et bonté.

La jeune fille de Wurzbourg

C'était le 24 février 1147. On se préparait à Wurzbourg à prendre part à la croisade prêchée par les ordres du pape Eugène III. De tous les endroits environnant la ville affluaient ceux qui voulaient partir comme soldats de la guerre sainte.

Il y avait des israélites à Wurzbourg. Le fanatisme et le désir de s'emparer des biens qu'ils possédaient ameutèrent contre eux la foule ignorante et cruelle qui remplissait la ville.

Le quartier juif fut bientôt assiégé. La populace avide et farouche pénétra dans les maisons, et les malheureux israélites furent égorgés et leurs richesses devinrent la proie des pillards.

Une jeune fille fut entraînée à l'église. On la fit agenouiller de force devant l'autel et on lui dit : « Abjure tes erreurs, renonce à ta religion et tu auras la vie sauve. — Je suis née israélite, et je resterai israélite, répondit-elle avec fermeté. — Tu seras chrétienne, vociféra la foule, ou tu mourras. — Je mourrai, répondit avec douceur la malheureuse

enfant, mais je ne renierai pas la croyance de mes pères. »

Alors on se précipita sur elle, on la frappa de coups de poing et de pierres. La douleur arracha à l'enfant des cris et des plaintes, mais elle ne faiblit pas dans sa foi, et on n'obtint pas d'elle l'abjuration qu'on attendait. Elle tomba enfin inanimée et sanglante sur les dalles de l'église; alors seulement la fureur de ces barbares fut assouvie et ils partirent.

Cependant le cœur d'une femme avait été ému de pitié à la vue de cette scène horrible, et quand les assassins eurent quitté l'église, elle étancha le sang qui coulait des blessures de la courageuse enfant et essaya de la ranimer. La nuit favorisait son œuvre d'humanité. L'église était déserte et au dehors tout était calme. Elle emporta dans sa demeure la blessée, qui avait rouvert les yeux, et lui prodigua tous les soins qu'exigeait sa situation.

Le lendemain, plusieurs israélites que des amis avaient cachés chez eux, reparurent; l'évêque leur accorda sa protection et leur permit de se réfugier au château.

La jeune fille fut rendue par sa bienfaitrice à ses coreligionnaires qui l'entourèrent de toute la sollicitude que réclamait sa position et qu'elle méritait si bien.

La charitable femme qui l'avait sauvée fut richement récompensée, mais elle trouva une récompense plus grande encore dans l'affection que la jeune fille ne cessa de lui témoigner tout le temps qu'elle vécut.

Admirez, mes chers enfants, le sincère attachement à la religion de ses pères, dont a fait preuve la jeune fille dont je viens de vous raconter l'histoire, attachement qui ne s'est pas démenti dans le danger et même devant une mort cruelle. Mais admirez aussi l'humanité de sa bienfaitrice. Au milieu de cette sombre époque d'intolérance et de fanatisme, on aime à voir briller un éclair de charité; on aime à rencontrer quelques personnes qui reconnaissent déjà cette vérité aujourd'hui plus répandue, que tous les hommes sont frères, quelle que soit la manière dont ils adorent Dieu, notre père à tous.

L'épreuve, ou le Médecin généreux

Le médecin Abba était très-renommé pour sa science, mais il était non moins célèbre par ses vertus, et surtout par sa douceur et sa charité.

Devant son cabinet se trouvait une boîte fermée, et par une étroite ouverture pratiquée dans le

couvercle, ceux qui étaient venus consulter l'illustre médecin, jetaient dans la boîte telle pièce de monnaie qu'il leur plaisait. Le pauvre pouvait donner son obole, sans rougir devant le riche qui rémunérait par des pièces d'argent ou d'or les services d'Abba.

Deux docteurs de la loi qui habitaient une ville voisine de celle où Abba exerçait son utile profession, résolurent, pour soutenir un pari qui s'était engagé entre eux et quelques-uns de leurs concitoyens, de mettre à l'épreuve les sentiments de douceur d'Abba. Ils se rendirent chez lui et s'annoncèrent comme des docteurs de la loi venus pour quêter en faveur d'une œuvre de bienfaisance. Ils furent reçus très-gracieusement; Abba leur offrit un excellent repas et, le soir venu, on leur donna une très-belle chambre avec de magnifiques tapis sur lesquels ils devaient coucher.

Le matin, les deux étrangers se levèrent de bonne heure et, sans prendre congé de leur hôte, ils partirent emportant les tapis sur lesquels ils avaient passé la nuit. Ils attendirent Abba à quelque distance de sa demeure, dans un endroit où ils savaient qu'il devait passer, et, quand ils l'aperçurent, ils s'avancèrent à sa rencontre :

« Illustre médecin, dirent-ils, voudriez-vous nous acheter de beaux tapis; » et ils déployèrent ceux

qu'ils avaient enlevés le matin et qu'ils portaient roulés en paquet.

Le médecin considéra quelque temps les tapis, puis fit une offre. « Nous ne pouvons pas les céder à ce prix, dirent les étrangers. — Mais, reprit Abba, je vous offre le prix même auquel je les ai achetés. »

— Ils sont, en effet, à vous, dirent les docteurs de la loi. Nous avons voulu gagner un pari et nous avons réussi, car votre douceur bien connue ne s'est pas démentie dans une circonstance où d'autres se seraient facilement laissés emporter par la colère. Mais dites-nous, ajoutèrent-ils, qu'avez-vous pensé de nous, en reconnaissant dans nos mains les tapis qui étaient votre propriété? J'ai pensé, répondit Abba, que vous aviez besoin d'une forte somme pour le rachat des captifs et que n'osant pas me la demander, vous avez eu recours à un expédient pour vous la procurer. Mais, puisque vous avez mes tapis, ajouta-t-il, gardez-les jusqu'à ce que vous trouviez à les vendre, et consacrez-en le produit au soulagement des malheureux. »

Présence d'esprit d'une jeune fille.

Dans les circonstances les plus difficiles, efforcez-

vous d'être calmes. Le trait suivant vous montrera combien la présence d'esprit est nécessaire.

Dans un petit village situé aux environs de Debreczin en Hongrie, vivait un israélite tenant un magasin. La veille du grand jour de pardon, avant d'aller prendre part aux exercices de piété, il recommanda strictement à son domestique et à sa fille, âgée de dix-sept ans, de ne recevoir personne dans la maison, sous quelque prétexte que ce fût. Sur leur promesse de se conformer à cette instruction, il partit. Une heure après, la jeune fille entendit frapper à la vitre de l'arrière-boutique où elle s'était retirée. C'était un paysan qui venait, disait-il, afin d'acheter des fournitures pour l'enterrement de sa femme, qui devait avoir lieu le jour suivant, de grand matin. Fidèle à sa promesse, la jeune fille refusa de l'admettre. L'homme n'insista pas et s'en alla heurter à la porte du magasin qui, cette fois s'ouvrit devant lui.

A peine dans l'intérieur, il s'élança sur l'imprudent serviteur, et d'un coup de hache l'abattit à ses pieds. Le meurtre accompli, il pénétra dans l'arrière-boutique, après en avoir fait sauter la porte, somma la jeune israélite de lui remettre les clés de la caisse, et lui enjoignit de se préparer à la mort, ne pouvant la laisser vivre de crainte qu'elle le dénonçât aux autorités. Elle l'implora, mais ses

supplications ne furent pas écoutées. Voyant que sa dernière heure était arrivée : « S'il faut que je meure, dit-elle enfin, que ce soit du moins de mes propres mains, j'ai là un poison qui me tuera plus rapidement que vous ne le feriez. » Le brigand touché par tant de courage, accéda à la demande.

Suivie de près, la jeune fille se rendit dans le magasin, où elle prit sur une planche un flacon qu'elle déboucha et porta à ses lèvres ; mais, rapide comme la pensée, sa main change de direction et lance le contenu de la fiole à la figure du meurtrier, qui se roula aussitôt à ses pieds en proie à d'atroces souffrances. La jeune fille était sauvée. La bouteille contenait du vitriol, et la liqueur corrosive avait aveuglé le voleur qui fut remis entre les mains de la justice.

Rab Huna.

Rab Huna était très-riche, mais des pertes successives amoindrirent sa fortune et il fut réduit à un état voisin de la médiocrité. Il eut à subir encore d'autres contrariétés,

Un jour ses amis vinrent le visiter, et l'entretien roula naturellement sur la situation de R. Huna. Dans le cours de la conversation, un des docteurs

de la loi en vint à demander si les souffrances de l'homme doivent toujours être considérées comme un châtiment de ses fautes, et sauf R. Huna, tous ceux qui étaient présents déclarèrent sans hésiter que telle était leur opinion.

Cette déclaration déplut à R. Huna ; elle lui sembla une insulte à son caractère. « Quel grand crime ai-je donc commis, s'écria-t-il, non sans quelque aigreur. Faites-moi connaître mes défauts, ajouta-t-il, et j'essaierai de me corriger. »

« Autant que nous sachions, dirent ceux-ci, tu es un homme de bien, nous avons cependant entendu parler d'une injustice que tu commets tous les ans. Il paraît qu'à la vendange tu refuses à ton serviteur la part que la loi lui accorde. »

« Je ne lui donne pas sa part, s'écrie le docteur en éclatant de rire, mais ne pensez-vous donc pas qu'il me vole beaucoup plus qu'il ne lui revient. — Peu importe, dirent les docteurs de la loi, tu n'as pas le droit de voler ton serviteur, parce que tu crois qu'il te vole. Le proverbe dit : Celui qui dérobe au voleur, a lui-même le goût du vol. »

Henriette Sommer.

C'était au plus fort de l'hiver. Josué Sommer était malade depuis quelques semaines et incapable,

par conséquent, de rien gagner. Ses faibles économies étaient dépensées, ainsi qu'une petite somme qu'un ami complaisant lui avait prêtée. Et cependant, il fallait du pain aux enfants, et la provision de bois allait être épuisée. Le pharmacien demandait aussi à être payé! « Henriette, dit Josué à sa femme, il faut tâcher de trouver quelqu'un qui veuille bien aller à Sessenheim. Un paysan auquel j'ai vendu des marchandises il y a quelques semaines, me doit quelques francs; peut-être nous les donnera-t-il. — J'irai moi-même, répondit Henriette; il payera plutôt si je viens moi-même. »

Elle partit, mais son voyage n'eût pas le résultat désiré. Le paysan n'avait pas d'argent; il promit seulement qu'il ne tarderait pas à s'acquitter.

Il faisait nuit quand Henriette Sommer revint à Schirhoffen. Non loin du village, son pied heurta contre un corps qui rendit un son métallique. Elle se baissa et tâtonnant dans l'obscurité, elle parvint à ramasser une petite bourse. Elle en vérifia le contenu, dès qu'elle fut rentrée chez elle; il y avait quinze francs. — Si cet argent était à nous, dit-elle, il nous servirait bien; mais il ne faut pas songer à le garder, ce serait un vol. — Tu as raison, dit Josué, dès demain tu prendras les informations nécessaires et tu tâcheras de découvrir le propriétaire de la bourse. »

Le lendemain, de bonne heure, Henriette Sommer annonça dans tout le village qu'elle avait trouvé une bourse la veille. Bientôt un pauvre habitant de la commune vint la réclamer. La petite somme qu'elle contenait était toute sa fortune ; sa joie fut bien vive ! et il remercia avec effusion la brave femme.

Le même jour, le laboureur de Sessenheim auquel sa fille qui était domestique à Strasbourg, avait envoyé un peu d'argent, vint payer à Sommer ce qu'il lui devait. Bientôt sa maladie entra dans sa période de décroissance ; au bout d'une semaine il put vaquer encore une fois à ses affaires, et comme il était très-laborieux, la misère fut encore une fois chassée du logis.

La femme dont il est parlé dans ce récit, n'a fait que son devoir, mais il est beau de remplir son devoir quand on est placé en présence de certaines tentations. Henriette Sommer était pauvre, son mari était malade, et ses ressources épuisées. La somme qu'elle avait trouvée, était quoique minime, très-importante pour elle, et elle devait être tentée de se l'approprier ; mais elle n'écouta que la voix de la religion, et c'est ainsi que vous devrez agir aussi, chers petits lecteurs, quand vous ferez une trouvaille ; vous devrez, vous aussi, rendre l'objet que vous avez trouvé à son légitime propriétaire.

Rabbi José.

QU'IL FAUT ÊTRE JUSTE ENVERS SES SERVITEURS

La femme de Rabbi José était d'humeur difficile; elle se montrait très-exigeante à l'égard de ses servantes et les reprimandait sévèrement souvent même quand elles ne le méritaient pas. Son mari rentra une fois au moment même où elle exhalait sa colère contre une jeune servante et l'accusait d'une faute qu'elle n'avait pas commise. « Chasse-moi cette fille-là, s'écria-t-elle en s'adressant à son mari, qu'elle sorte d'ici à l'instant. — Quel crime a-t-elle donc commis? demanda Rabbi José. »

Aussitôt la méchante femme formula avec force injures et cris une accusation contre la pauvre jeune fille qui fondait en larmes. Il était facile de vérifier si l'accusation était vraie ou si elle était dictée seulement par la colère. R. José s'assura par l'examen des faits que la jeune servante était innocente, et il ne craignit pas de dire à sa femme qu'elle était dans son tort.

L'exaspération de celle-ci fut au comble. « Comment, s'écria-t-elle avec fureur, tu as plus de confiance dans les paroles de ta servante que dans

celles de ta femme, et tu n'a pas honte de m'abaisser devant elle, en me déclarant que j'ai tort. — J'imite Job, dit R. José avec calme : jamais je n'ai lésé le droit de mon serviteur ou de ma servante, dit cet homme pieux, car autrement que ferais-je, au moment où Dieu se lèverait (pour me juger) et s'il m'en demandait compte, que lui répondrais-je? »

La fausse honte.

Une jeune servante balayait en pleurant le vestibule de la maison et le seuil de la porte. Une dame l'aperçoit de la maison voisine ; aussitôt elle descend, s'approche et la questionne avec intérêt. Elle apprend que cette jeune fille, née dans l'aisance et habituée à être servie, a perdu ses parents ruinés par une banqueroute et a dû se placer comme servante pour gagner sa vie.

« Ce n'est pas le travail qui me peine, disait-elle en pleurant ; j'aime le travail, mais c'est la honte. Il faut que je balaie devant la maison, dans la rue et tout le monde me voit ! »

La dame prend avec douceur le balai des mains de la jeune fille et se met à balayer à sa place. Stupéfaite, cette dernière la regarde et veut enfin l'empêcher.

« Laissez, mon enfant, lui dit la dame en continuant de balayer dans la rue. Il n'y a point de honte à faire une œuvre utile, surtout quand la volonté de Dieu nous y appelle. De plus grands que vous et que moi ont vaqué à d'humbles travaux. »

Cette jeune dame avait raison ; la fausse honte est un des sentiments que nous devrions combattre avec le plus d'énergie. Combien de familles ont été ruinées par la fausse honte ! Atteintes par un revers inattendu, elles ne voulurent pas l'avouer, continuaient à mener grand train, à afficher un luxe extérieur, jusqu'au jour où la misère venait arracher ce voile dont elles s'entouraient. Acceptons avec simplicité la position où Dieu nous place, rappelons-nous que la dignité de l'âme est la véritable noblesse. Il y a des pauvres qui savent se faire respecter de tous sans cacher leur pauvreté. L'important, d'ailleurs, n'est-ce pas d'avoir l'approbation de Dieu? Celui qui la possède n'a plus rien à envier au monde. Celui qui ne la possède pas et qui sollicite celle des hommes, est comparé par le prophète à un homme qui s'appuierait sur un roseau ; le roseau lui perce la main.

Un Dîner différé.

Hillel, « l'ancien, » un des célèbres docteurs de la loi, invita un jour un de ses amis pour le lendemain. « Demain, dit-il à sa femme, nous aurons un convive ; fais préparer, pour l'heure de midi, un repas digne de celui qui doit le partager. »

Le lendemain, Hillel sortit et, à midi, il revint avec son invité. La table était parfaitement mise. Des nappes, d'une blancheur éclatante, la couvraient et on y avait posé des vases d'argent ciselé. Tout semblait préparé pour recevoir dignement celui que le maître de la maison avait amené.

Les deux amis s'assirent, et, en attendant qu'on les servît, ils s'entretinrent de questions religieuses. La conversation dura longtemps, mais on ne vint pas les interrompre et on n'apporta aucun mets.

Hillel était surpris de la longue attente à laquelle on le soumettait, mais il ne laissa pas paraître sa surprise. « Si ma femme ne vient pas, se dit-il, c'est qu'elle doit avoir d'excellentes raisons pour cela, attendons encore. »

La savante conversation qui s'était établie entre les deux illustres rabbins continua encore ; et les

heures succédèrent aux heures, sans que le dîner fût servi.

Enfin, la femme de Hillel arriva ; elle salua, d'un air confus, l'ami de son mari et s'assit à table. Peu d'instants après on apporta le premier mets.

« Ma chère amie, demanda Hillel avec douceur, avais-tu oublié que nous devions avoir un convive aujourd'hui ? Pourquoi a-t-on tardé si longtemps à nous servir ? »

Et la femme répondit : « Un instant avant votre arrivée un pauvre menuisier vint ici et me dit en pleurant : je me marie aujourd'hui, mais je n'ai rien pour célébrer mes noces. Je lui ai donc donné tout ce qui était préparé pour vous, et j'ai fait encore d'autres mets qu'on va nous apporter. Ai-je mal agi ? »

Le visage de Hillel rayonnait de joie pendant que sa femme racontait ce qui lui était arrivé, et quand elle eut fini de parler, il s'écria : « Tu as agi comme une femme intelligente et pieuse. »

Le baron Larrey

OU LE MÉDECIN DÉVOUÉ.

Le baron Larrey, chirurgien en chef des armées sous le premier empire, pendant la restauration et

sous le gouvernement de Louis-Philippe, a donné, pendant sa longue et honorable carrière, de nombreuses preuves de générosité et de dévouement. Nous allons rapporter deux de ses actions qui méritent d'être connues.

C'était pendant l'expédition d'Égypte. Un terrible engagement venait d'avoir lieu entre les Anglais et les Français. Deux mille de ces derniers étaient blessés et réclamaient les secours de Larrey. La journée entière se passa à faire des amputations sur le terrain, tout retard devant amener une mort presque certaine. Parmi les amputés se trouvait le général Silly, dont la jambe droite venait d'être broyée par un boulet. Larrey, lui-même, opérait le général, lorsque la cavalerie anglaise arriva à la charge. Le chirurgien en chef eût pu se soustraire au danger, mais il voulait remplir son devoir jusqu'au bout. Il chargea le blessé sur ses épaules et l'emporta rapidement vers notre armée dont la retraite était commencée. Une série de fossés dont le terrain était coupé et qu'il traversa avec son précieux fardeau le sauva. La cavalerie ne put suivre ce chemin entrecoupé et il eut le bonheur de rejoindre, avant les ennemis, l'arrière-garde

française. Bientôt il arriva avec son blessé à Alexandrie, et là il lui prodigua ses soins et le guérit.

Larrey prit part aussi à la désastreuse campagne de Russie, et c'est dans la terrible retraite qui suivit cette campagne que sa charité et son amour de l'humanité le signalèrent au respect de ses contemporains et à l'attention de la postérité.

Cinquante mille hommes, des femmes et même des enfants, les uns, enveloppés de fourrures informes et maculées, les autres, à peine couverts de lambeaux, atteignirent les bords de la Bérésina. Cette foule en délire sillonnée par les boulets russes, se précipitait vers les ponts jetés à la hâte sur la rivière à demi-glacée. Larrey avait traversé la Bérésina avec les débris de la garde impériale, il était sauvé; mais, parvenu sur la rive droite, le chirurgien en chef s'aperçoit avec douleur que les caisses d'instruments de chirurgie, indispensables aux blessés, et sans lesquels ils ne peuvent être secourus, sont restées à l'autre bord; il y veut retourner. Vainement ses amis cherchent à le retenir : Larrey s'échappe de leurs bras et se précipite sur le pont. Comment parvint-il à le franchir? Lui-même ne le put jamais dire. Le retour était

devenu impossible. Le pont brisé, pour la seconde fois, arrêtait la foule de plus en plus surexcitée et qui renversait tout sur son passage. Les braves pontonniers parvinrent cependant à rétablir le pont ; Larrey tentait vainement de s'en approcher ; plusieurs fois repoussé, il allait certainement payer de sa vie son noble dévouement : des soldats le reconnaissent au moment où ses forces l'abandonnaient ; ils l'enlèvent dans leurs bras, et se frayant un passage à travers la foule, le déposèrent sur la rive qui conduisait à la patrie.

Rabbi Pinechas

OU L'HONNÊTETÉ RÉCOMPENSÉE

Rabbi Pinechas ben Jaïr avait offert l'hospitalité pour quelque temps dans sa maison à deux étrangers qui lui avaient été recommandés par un ami. Ceux-ci lui demandèrent un jour la permission de déposer dans son grenier deux mesures d'orge.

Cependant les deux étrangers furent subitement rappelés dans leur pays par des affaires importantes, et, dans la précipitation qu'ils mirent à leur départ, ils oublièrent les deux mesures d'orge.

R. Pinechas était embarrassé; il ne savait ce qu'il devait faire de l'orge qui était chez lui; il craignait de la voir se détériorer s'il la conservait; d'un autre côté, il n'osait pas la vendre sans le consentement de ceux auxquels elle appartenait. Il résolut donc de la semer dans un de ses champs.

Il mit aussitôt son projet à exécution et, comme l'année était favorable, il récolta une très-grande quantité d'orge. L'absence des propriétaires de l'orge se prolongeant, il loua divers champs et les ensemença avec le produit de la première récolte; il continua ainsi pendant sept ans.

Au bout de ce temps, ceux à qui il avait offert l'hospitalité autrefois revinrent, et ils lui demandèrent s'il se souvenait encore qu'ils avaient déposé chez lui deux mesures d'orge. «Si vous les avez encore, nous allons les emporter, dirent-ils. — Il vous serait difficile d'emporter à vous deux votre orge. Tenez, voyez plutôt. Et il les conduisit dans de vastes greniers qui étaient remplis d'orge. Tout cela est à vous, dit-il. »

Les deux étrangers se confondirent en remercîments et ils allèrent conter par toute la ville la haute probité de Rabbi Pinechas Ben Jaïr.

Le Fruit gâté.

Une mère donna un jour à son fils une pomme gâtée, avec ordre de la mettre dans un panier où se trouvaient d'autres pommes.

« Que m'ordonnes-tu, ma mère, s'écria l'enfant, mais ce fruit gâtera aussi tous ceux avec lesquels il sera en contact. » Mais la mère persistant dans ses ordres, l'enfant dut obéir. Quelques jours après il vint, tout triomphant, apporter à sa mère le panier qui renfermait les fruits; ils étaient tous plus ou moins tachés. » Vois-tu, lui dit-il, tout d'abord qu'il la vit, mes prédictions se sont réalisées.— Je savais bien, répondit la mère, qu'elles se réaliseraient. J'ai seulement voulu te donner une leçon; j'ai voulu t'apprendre à être judicieux et réservé dans le choix de tes amis. Un seul enfant vicieux peut corrompre tous ceux qui le fréquentent. Évite donc les mauvaises liaisons si tu veux toujours mériter l'estime des hommes et l'affection de ta mère. »

La Colère.

Rab, un des plus illustres docteurs d'Israël, eut un jour une vive discussion avec un boucher.

Celui-ci accabla d'injures le pieux rabbin qui ne répliqua pas et s'en alla. « Cet homme m'a gravement offensé, dit le docteur de la loi; cependant je suis prêt à lui pardonner, s'il me témoigne le moindre repentir de la manière dont il a agi à mon égard. »

Le désir de se réconcilier avec celui qui l'avait offensé devint même si vif chez l'excellent rabbin qu'il parcourut souvent les rues que le boucher traversait d'ordinaire. Il espérait, qu'en le voyant, celui qu'il cherchait viendrait à lui et solliciterait un pardon qu'il était tout disposé à lui accorder.

Mais le boucher passait journellement devant lui le regardant d'un air courroucé et farouche. Enfin, la veille de Kipour arriva. «Je ne puis pourtant pas me présenter devant Dieu, dit Rab, et lui demander le pardon de mes fautes, tant qu'il y aura quelqu'un ici-bas avec lequel je ne serai pas réconcilié. Puisque celui qui m'a insulté ne veut pas venir à moi, je veux aller vers lui et lui offrir mon pardon qu'il n'ose peut-être pas solliciter. »

Il se dirigea aussitôt vers la maison du boucher. Un ami qu'il rencontra en chemin et auquel il communiqua son dessein, chercha en vain à le dissuader de cette démarche. Rab persévéra dans son projet de désarmer son ennemi par sa dou-

cœur. Il arriva jusqu'à la demeure de Tarphon, c'est ainsi que s'appelait le boucher. « Tarphon, Tarphon, s'écria-t-il de loin, Tarphon, je viens pour me réconcilier avec toi. — Va-t-en, va-t-en, répondit Tarphon d'une voix furieuse, je ne veux rien avoir de commun avec toi. — Mon fils, dit encore le pieux rabbin avec douceur, ne repousse pas la main que je t'offre ; songe à Dieu qui confirmera demain le jugement qu'il a prononcé sur nous et qui ne se réconciliera avec nous que si nous-mêmes nous nous sommes réconciliés avec nos prochains. » Mais le boucher s'échauffant de plus en plus, s'écria encore : « Va-t-en d'ici, si tu ne veux pas éprouver les effets de ma juste indignation ; je te hais et te haïrai jusqu'à la mort. »

Et, tout en criant, il continua à découper sa viande. Mais le couperet s'échappa de sa main, lui tomba sur le pied et lui fit une entaille profonde. Bientôt la blessure s'envenima et le boucher mourut victime de ce funeste défaut qu'on nomme la colère, et qu'il faudra avoir soin d'éviter, chers petits lecteurs.

La Résurrection.

Vers l'an 133 de l'ère actuelle, la condition des esclaves, en Sicile, était devenue intolérable. C'é-

tait à Enna surtout, où demeurait le riche Damophile, que les malheureux esclaves eurent à souffrir d'atroces douleurs.

Ce maître, méchant et cruel, avait fait marquer au front tous ses serviteurs au moyen d'un fer rouge; le soir, il les entassait dans d'étroites prisons; à l'aube du jour, il les poussait aux travaux sans leur avoir donné une nourriture suffisante. Mégallès, sa femme, n'était pas moins dure pour ses servantes. Pour les moindres fautes, elle leur iufligeait de terribles châtiments, et quoique la tâche journalière qu'elle leur imposait fût au-dessus de leurs forces, elle exigeait qu'elle fût ponctuellement remplie.

Les malheureux esclaves ne trouvaient de soutien que dans la fille de leur maître. Cette enfant était aussi bonne, aussi humaine que ses parents étaient méchants et barbares. Par ses ardentes supplications, elle porta quelquefois sa mère à l'indulgence; par la tendre compassion qu'elle témoignait à ceux qu'elle n'avait pu sauver du châtiment, elle leur rendait leurs tourments plus légers; par sa générosité, elle soulageait bien des fois leur misère.

Cependant les esclaves, las de souffrir, se soulevèrent. La révolte éclata dans les domaines de Damophile. Celui-ci se trouvait justement ce jour

avec sa femme et sa fille, dans une maison de plaisance hors de la ville, et il ne tarda pas à tomber entre les mains des révoltés. Eunus, leur chef, voulut faire subir un jugement régulier à Damophile. Des accusateurs et des témoins devaient être entendus, et la foule devait prononcer l'arrêt. Mais la fureur de deux esclaves qui, tout récemment, avaient eu à souffrir des rigueurs de leur maître, mit fin à ce semblant de procès. Ils se précipitèrent sur Damophile et l'étendirent mort sous leurs coups.

Mégallès eut un sort plus terrible encore. Elle tomba entre les mains de ses servantes, qui lui infligèrent tous les genres de tortures et qui, après après avoir assouvi enfin leur rage et leur soif de vengeance, traînèrent sur une hauteur son corps sanglant et de là le lancèrent dans la mer.

Dans ce déchaînement de toutes les passions, la fille de Damophile non-seulement fut épargnée, mais on lui donna les témoignages les plus éclatants de reconnaissance, d'amour et de respect. Le souvenir de sa touchante pitié pour les malheureux était dans tous les cœurs, son éloge était dans toutes les bouches. La moindre offense qu'un des révoltés se fût permise envers elle aurait été punie d'une façon exemplaire. On résolut de l'éloigner des lieux où avait coulé le sang de ses parents et

qui allaient devenir le théâtre d'une guerre acharnée. On la conduisit à Catane sous une escorte sûre et on la remit à des parents qu'elle avait dans cette ville, sans qu'elle eût eu à souffrir la moindre insulte.

Le bien trouve sa récompense, comme le mal son châtiment.

Un bienfait n'est jamais perdu.

Le récit suivant prouvera encore que le bien est souvent déjà rémunéré ici-bas.

Dans une des salles de l'école de Westminster, à Londres, se trouvait un rideau qui était destiné à séparer la classe la plus élevée de la classe inférieure. Il arriva un jour, par malheur, qu'un étudiant déchira ce rideau. La sévérité du maître était si bien connue, que le jeune coupable, d'un naturel doux et timide, désespérait d'obtenir le pardon et tremblait comme la feuille dans la crainte du châtiment qui lui serait infligé.

Alors un ami qu'il avait à ses côtés lui dit : Ne t'alarme pas si fort, je me déclarerai moi-même l'auteur de la faute. En effet, il lui tint parole,

Cependant les deux amis se perdirent de vue au sortir de l'école. Ils devinrent hommes, et quand la

guerre civile éclata, ils embrassèrent chacun un parti différent, l'un suivit celui du parlement, l'autre celui du roi.

L'étudiant qui avait déchiré le rideau était entré dans la magistrature; l'autre avait embrassé la carrière des armes. Le premier eut un si heureux succès qu'il devint bientôt juge d'un des tribunaux les plus élevés de l'Angleterre; le second s'engagea dans la fatale expédition de Groves.

Il est inutile de raconter quelle fut la suite de cette entreprise. Tout le monde sait que le parti du roi y fut mis en déroute. Tous les chefs entre lesquels se trouvait le généreux écolier furent emprisonnés à Exeter. Il arriva que son ami fut désigné pour présider les assises où devaient être jugés les rebelles. Leur procès fut bientôt instruit et leur sentence prononcée. Mais pendant les débats, un nom avait frappé le président. C'était celui de son ami, qu'il n'avait pas vu depuis bien des années. « N'avez-vous pas étudié à l'école de Westminster? demanda-t-il à l'accusé. — Oui, répondit celui-ci. »

Le juge ne témoigna rien des sentiments qu'il éprouvait; mais il se promit bien de sauver celui qui autrefois avait si généreusement supporté un châtiment que lui-même avait mérité. Il partit le soir même pour Londres, se jeta aux pieds de

Cromwell et parla avec une si touchante éloquence que le Protecteur ému lui accorda la grâce de son ami, qui fut ainsi préservé du triste sort qu'eurent à subir ses infortunés complices.

Le Parjure.

Un brave artisan de Jérusalem avait confié à un riche négociant, nommé Bar Talmion, le fruit de ses économies de plusieurs années de travail. La somme montait à 100 dinars (1). Au bout de quelque temps, trouvant à marier sa fille, il vint réclamer les cent pièces d'argent, car elles devaient servir de dot à son enfant.

Mais, Bar Talmion prétendit qu'il n'avait plus rien entre les mains, qu'il avait tout rendu depuis longtemps. Le pauvre artisan crie et menace; puis changeant de ton, il supplie Bar Talmion de rendre hommage à la vérité, de ne pas le frustrer du peu qu'il possède, de ne pas faire rompre le mariage de sa fille. Mais, ni ses cris, ni ses supplications n'émeuvent le fourbe; il persiste dans ses dénégations.

Il ne resta à l'ouvrier qu'à recourir à la justice;

(1) Espèce de pièce d'argent.

il use de ce moyen; mais, devant le tribunal, Bar Talmion déclara encore une fois que, à la vérité, il avait reçu 100 dinars de celui qui les lui réclamait, mais qu'il les avait rendus depuis bien longtemps. Les juges, ne pouvant se former une opinion dans ce débat, parce que ni l'ouvrier, ni Bar Talmion ne prouvaient ce qu'ils avançaient, déférèrent un serment à ce dernier.

Au jour indiqué, Bar Talmion se rendit au Temple, portant dans sa main un gros bâton de jonc dont il avait creusé la partie intérieure, et dans laquelle il avait introduit la somme appartenant à l'artisan. Au moment où il devait lever la main et prendre Dieu à témoin de la vérité de ses affirmations, il dit d'un ton doucereux à son adversaire : « Voudriez-vous être assez bon pour tenir cette canne un instant. » Et dès que l'autre eut pris la canne, il prononça d'une voix ferme les paroles suivantes : « Je jure devant Dieu que j'ai remis à l'homme que voilà tout ce que j'avais en dépôt de lui. »

Furieux de tant de fourberie et de tant d'audace, celui qui se voyait si indignement trompé, tempête et frappe, à coups répétés, le sol, de la canne qu'il tient à la main.

Tout à coup la canne vole en éclats, et l'argent qui y était renfermé roule avec bruit sur les dalles.

du Temple. L'artisan s'élance pour le ramasser, et l'autre s'esquive, confus et honteux d'avoir été pris au piége qu'il avait tendu.

Le bon Frère.

Un petit boutiquier, d'un village de l'Alsace, nommé Samuel Weill, mourut de la petite vérole, laissant une femme enceinte et deux jeunes enfants. Le frère du défunt était employé dans un des grands magasins de Paris. Dès qu'il apprit la triste nouvelle, il renonça à l'emploi avantageux qu'il occupait, s'installa au domicile de la veuve, et, comme son frère le faisait d'habitude, il prit sur le dos la balle de colporteur et courut les villages voisins, s'efforçant de vendre le plus possible et de rapporter tous les soirs à sa belle-sœur le plus d'argent qu'il pourrait. « Je travaillerai pour vous, dit-il à la veuve; je remplacerai celui qui vous faisait vivre par son travail; je vous aiderai à élever vos enfants jusqu'à ce qu'ils soient assez grands et assez forts pour subvenir à leurs propres besoins et aux vôtres. »

Mais ces promesses ne devaient pas se réaliser. Le bon et généreux frère fut bientôt atteint lui-même de la maladie régnante, et il succomba à son tour.

La pauvre veuve ne fut pourtant pas abandonnée; ses coreligionnaires prirent l'engagement d'aller chacun à leur tour colporter pendant une journée, dans les villages environnants, les marchandises de la pauvre veuve, et ils tinrent cet engagement jusqu'à ce que les enfants fussent en état de faire cette besogne.

Reconnaissez, mes enfants, que les coreligionnaires de Samuel Weill ont bien compris et pratiqué ce beau précepte de notre Torah : Aime ton prochain comme toi-même. Mais, admirez surtout la grandeur d'âme de ce frère qui sacrifia ses propres intérêts à ceux de sa belle-sœur et de ses neveux, et qui ne craignit pas même d'exposer sa vie pour venir à leur secours.

Les Envieux punis.

L'empereur Adrien, pendant son séjour en Palestine, se promena un jour dans la campagne qui avoisinait Tibériade. Il vit un vieillard qui plantait des figuiers. Tu es donc bien malheureux, lui dit-il, que tu es obligé de travailler encore? As-tu donc mené pendant ta jeunesse une vie oisive, et n'as-tu pas su te ramasser quelque chose pour tes vieux jours? — Sire, répondit le vieillard, j'ai tra-

vaillé quand j'étais jeune, mais j'aime encore à m'occuper maintenant. — Mais quel âge as-tu donc ? — J'ai cent ans. — Et espères-tu jouir encore du fruit de ton travail ! En ce cas tu te prépares d'amères déceptions. — Sire, Dieu peut me laisser vivre encore assez pour goûter moi-même les figues que porteront ces jeunes arbres. Mais, si telle n'est pas la volonté du Tout-Puissant, je ne regretterai cependant pas les peines que je me donne aujourd'hui ; mes enfants en profiteront comme moi j'ai profité du travail de mon père. — Tu as de bons sentiments, brave vieillard, et tu mérites mon estime. Aussi, je veux que tu viennes me rendre visite si tu as le bonheur de voir les arbres que tu plantes aujourd'hui se charger de figues. »

Quelques années se passèrent ; le vieillard vivait toujours ; les jeunes figuiers avaient grandi et ils portaient de magnifiques fruits. « Il est temps, dit le vieillard, que je demande à être présenté à l'empereur. Il se met en route portant un panier qu'il avait rempli de ses plus belles figues. On l'introduisit auprès d'Adrien qui lui demanda : « D'où viens-tu vieillard et que me veux-tu ? »

— « Sire, répondit-il, je suis ce vieillard que vous avez rencontré un jour plantant des figuiers ; vous m'avez ordonné de paraître devant vous aussitôt que les arbres porteraient des fruits. Je me conforme aux

jourd'hui à cet ordre et j'ose vous supplier d'accepter une partie de ces fruits. J'ai choisi les plus beaux, ceux qui m'ont paru les plus dignes de vous être offerts. »

Adrien appela un de ses officiers. « Donnez un siége à ce vieillard, dit-il, puis prenez son panier, videz-le et mettez de l'or à la place de ce qu'il contient. »

Puis il congédia le vieillard, et quand ses officiers lui exprimèrent l'étonnement que leur causait sa conduite et lui demandèrent : « Comment fais-tu tant d'honneur à un vieil israëlite, » il répondit : « Pourquoi ne l'honorerais-je, puisque Dieu lui-même l'honore et le protége. »

L'heureux vieillard avait une voisine méchante et envieuse. Dès qu'elle apprit ce qui était arrivé, elle dit à son mari : « As-tu entendu parler du bonheur de notre vieux voisin. Il a eu un panier plein d'or pour un panier de figues. Va donc cueillir aussi des fruits et porte-les à l'empereur. » Le mari suivit le conseil de sa femme. Il se dirigea vers la résidence impériale. Arrivé à la porte, il dit : « J'ai entendu dire que Sa Majesté aime beaucoup les figues, je lui en ai porté de magnifiques. »

A ces mots, les officiers éclatèrent de rire et l'empereur, qu'on avertit de la visite qui lui arrivait, ordonna qu'on attachât l'homme à un arbre et qu'on

lui lançât ses figues à la tête l'une après l'autre. Il revint à la maison tout meurtri.

« Oh! le beau conseil que tu m'as donné, s'écria-t-il en voyant sa femme courir à sa rencontre! — Quelle magnifique récompense j'ai eue! Et il raconta comment il avait été traité. — Il faut t'estimer encore heureux qu'il ne te soit rien arrivé de pire. Si les figues n'avaient pas été bien mûres; ou si ton panier avait contenu des grenades au lieu de figues, tu eusses souffert davantage. — Tu ne comptes donc pour rien, s'écrie le mari, mes meurtrissures; mon visage était tout en sang et il portera longtemps les traces de l'indigne traitement que j'ai souffert. Ce n'est pas tout; mon aventure sera connue et je serai un objet de la risée publique. Voilà où m'a conduit ta détestable manie d'être jalouse du bien d'autrui! Ah! je ne sais ce qui me retient de te châtier à ton tour comme tu le mérites. » Et le mari irrité, continua à exhaler sa colère. La femme ne demeura pas en reste; la dispute s'échauffa, et ils en vinrent aux coups.

Et tout cela parce que la femme était envieuse.

Une Créance recouvrée.

Un négociant de Saxe, M. S..., dont les affaires prospéraient, mais qui avait une nombreuse famille

à élever, six garçons et une fille, songea un jour à réclamer une forte créance qui lui était due depuis longtemps par un marchand de Hambourg. Il se rend donc en personne à Hambourg, et s'y fait indiquer la demeure de son débiteur. On le conduit dans un quartier pauvre, devant une maison de chétive apparence. Une femme misérablement vêtue vient lui ouvrir, et il aperçoit dans une petite chambre des enfants pâles, étiolés et vêtus aussi pauvrement que la mère.

Il apprend que son débiteur après avoir perdu sa fortune par une suite de revers, est mort de chagrin, laissant ses enfants et sa veuve dans une grande misère.

« Il y a une année que nous l'avons perdu, ajoute la pauvre femme en pleurant. Pour moi, je pourrais tout supporter ; mais mes enfants, hélas ! que deviendront-ils sans instruction, sans appui et privés de la surveillance d'un père ? »

M. S... qui ne pense plus à la créance, adresse quelques paroles d'encouragement à cette malheureuse femme. Il l'engage à mettre sa confiance dans l'Éternel qui protége l'orphelin et la veuve. En parlant ainsi, il a pris une petite fille dans ses bras, et il s'aperçoit qu'elle a six petits frères. Ils sont sept, comme chez lui ! Les larmes lui viennent aux yeux. Sa visite se prolonge, il semble qu'il ne

peut sortir de cette demeure ; il a quelque chose dans le cœur et il ne sait comment le dire. Enfin, déjà près de la porte, il se retourne et dit à la veuve :

« Si... ne le prenez pas en mauvaise part, si vous pouviez vous séparer de vos enfants, je,.... oui, je les prendrais volontiers, mais je les veux tous. Laissez-les partir avec moi ! »

Les pleurs de la veuve redoublent. M. S... est connu pour un honnête homme ; mais se séparer de tous ses enfants !.... Le négociant presse, supplie ; on dirait qu'il sollicite un bienfait. La mère, ne voyant que le bien de ses enfants, finit par céder.

Aussitôt M. S... prépare tout pour le voyage et, au milieu des larmes et des bénédictions de la veuve, il part avec les orphelins.

Huit jours après, la voiture s'arrête devant sa maison. Madame S... s'élance, embrasse avec joie son mari, et lui demande en riant, s'il rapporte un trésor.

— Oui, un trésor, lui répond-il, et c'est toi qui en prendras soin.

— Et nous, papa ! s'écrièrent ses enfants, as-tu pensé à nous ?

— Oui, mes chéris, vous aurez chacun un joujou aussi gros que vous. »

On juge de l'étonnement de la famille, en voyant sortir de la voiture un, deux, trois, quatre, cinq,

six petits garçons et une petite fille. Ils furent les bien venus et, le soir même, ils étaient adoptés par tous comme s'ils étaient nés sous le même toit.

Rabbi Josué fils de Lévi.

Ou il faut être tolérant envers ceux qui n'ont pas les mêmes opinions religieuses que nous.

Dans le voisinage de R. Josué fils de Lévi, vivait un homme appartenant à la secte des Saducéens, secte qui rejetait la tradition et ne croyait pas non plus à l'immortalité de l'âme. Cet homme prenait souvent R. Josué à partie, et cherchait à ridiculiser les opinions religieuses de ce docteur de la loi. De la plaisanterie il allait souvent aux injures les plus grossières.. Les scènes se renouvelaient chaque fois que R. Josué et le Saducéen se rencontraient.

Le pieux rabbin supporta d'abord avec patience les plaisanteries et les injures de son voisin ; mais la persistance de celui-ci lassa sa douceur et il résolut d'invoquer l'assistance du Ciel et de demander à Dieu de prendre sa cause en main et de le délivrer de son persécuteur.

Il se recueillit donc et s'apprêta à adresser à Dieu une fervente prière. Mais peu à peu sa tête s'appe-

santit et le sommeil le gagna. Il ne put proférer une seule parole, il s'endormit.

Quand il se réveilla, il dit : « Le doux sommeil que Dieu vient de m'envoyer, est pour moi un salutaire avertissement. J'apprends par là que le croyant peut plaindre celui qu'il croit hérétique, que l'homme de bien peut gémir sur les égarements du coupable, mais qu'il ne faut jamais appeler sur ceux qui s'écartent de nos opinions, ou dont les actes diffèrent des nôtres, la punition céleste.

Le jeune Sadi.

Sadi poète oriental raconte qu'étant encore très-jeune, il lisait un soir le Coran (1), au milieu de sa famille. Ses frères s'endormirent et il dit à son père : « Regarde-les, ils dorment et moi je prie et médite sur notre religion. «

« Mon père ajoute le poëte, m'embrassa tendrement et me dit : « O mon cher Sadi ! ne vaudrait-il pas mieux que tu dormisses aussi, que d'être si vain de ce que tu fais ? »

(1) Livre qui renferme la doctrine et les lois religieuses des Mahométans.

La Propreté.

Rabbi Hillel sortit un jour de l'école où il enseignait la religion. Ses disciples le suivirent, voulant le reconduire jusque chez lui. Mais le docteur de la loi passa devant sa maison sans y entrer. « Maître, s'écrièrent ses élèves, vous voici arrivé à votre demeure, pourquoi donc poursuivez-vous votre chemin ? — Je vais accomplir un acte religieux. — Et lequel, demandèrent les disciples ? — Je vais au bain, répondit le maître. — Au bain, s'exclamèrent les jeunes gens, au bain, et vous parlez d'accomplir un acte religieux. — Oui, reprit le maître, Dieu nous commande d'avoir soin de notre corps et ces soins nous ne devons pas les négliger. Voyez-vous jamais couvertes de poussière, les statues qui ornent les places publiques et les péristyles des théâtres ? Non on les nettoie soigneusement, parce qu'elles sont l'image des princes. Notre corps qui est l'image du roi de la création, ne mérite-t-il pas les mêmes soins et le même honneur ? »

L'Avare.

« Malheureux que je suis ! dit un avare en se plaignant à son voisin ; on m'a dérobé cette nuit le

trésor que j'avais enfoui dans mon jardin et l'on a mis une maudite pierre à la place.

— « Le malheur n'est pas bien grand, répondit le voisin; tu ne te serais jamais servi de ton trésor; tu n'as donc qu'à t'imaginer que cette pierre est le trésor que tu as perdu, et tu n'en seras pas plus pauvre.

— « Je ne serai pas plus pauvre, cela est vrai, répliqua l'avare, mais un autre en sera plus riche; oui, un autre en sera plus riche; ah ! j'enrage. »

L'avare ne veut qu'amasser; mais il ne veut pas profiter de son argent; et il ne veut pas que d'autres en profitent.

Le chemin de la Vie.

Un docteur de la loi, parcourut un jour les rues de Sephoris en s'écriant : « Qui veut vivre? qui veut vivre? »

En un instant une foule avide de l'entendre se pressa autour de lui, « Nous voulons tous vivre, lui cria-t-on de tous les côtés. Que faut-il faire pour cela? — Il faut, répondit le rabbin, il faut suivre le conseil du Psalmiste. Voici ce qu'il dit : Quel est l'homme qui désire vivre et passer ses jours dans le bonheur : qu'il préserve sa langue du mal et ses lèvres des paroles trompeuses, qu'il s'éloi-

gne du mal et pratique le bien, qu'il aime et qu'il recherche la paix (1). »

L'amour de la paix.

Parmi les conseils que le roi David, l'auteur des Psaumes, nous donne, et qui sont destinés à nous assurer une vie longue et heureuse, se trouve celui par lequel il nous engage à aimer la paix. Nos docteurs aussi nous donnent un précepte semblable : soyez disciples d'Aron qui aimait et recherchait la paix (2).

Aron, nous raconte le Talmud, cherchait à rencontrer ceux qui étaient divisés. Il parcourait journellement le camp d'Israël, et quand il apprenait que deux hommes avaient eu des contestations, il prenait aussitôt ses mesures pour opérer entre ces deux hommes une réconciliation sincère et durable. Il allait chez l'offensé et lui disait : « Ah! si tu savais combien celui dont tu as à te plaindre regrette sa conduite, certes tu ne lui en voudrais plus et tu lui pardonnerais. Il allait ensuite trouver l'offenseur et lui disait : « Tu as été injuste, mais celui que tu as blessé par ta manière d'agir, est

(1) Ps. 34, x. 13.
(2) *Aboth*, ch. I, m. 12

prêt à t'accorder le pardon, pour peu que tu le sollicites.

Ces pieuses démarches manquaient rarement leur effet.

Quand les adversaires se rencontraient, ils se tendaient amicalement la main ; le passé était oublié.

La mort de Juda Machabée.

Le roi de Syrie, voulant venger les défaites successives de ses généraux envoya contre Juda une armée beaucoup plus nombreuse que toutes celles qui avaient précédemment envahi le sol de la Palestine. Juda était alors dans un village non loin de Jérusalem ; il n'avait avec lui que deux mille hommes. Mais ceux-ci furent si effrayés, pour la plupart, du grand nombre des ennemis qu'ils avaient à combattre, que douze cents d'entre eux abandonnèrent leur chef. Il ne resta avec Juda que huit cents braves disposés à vendre chèrement leur vie. L'héroïque général des israélites résolut cependant d'accepter le combat.

En vain ses amis lui représentèrent qu'il fallait céder aux circonstances ; qu'il valait mieux se retirer et ne revenir au combat qu'après avoir rassemblé de nouvelles forces. Juda leur répondit : « Dieu me garde d'être jamais aussi malheureux

que le soleil me voie tourner le dos à mes ennemis. Non, je ne ternirai pas par une fuite honteuse, l'éclat de tant de victoires que j'ai remportées. Mais, j'attendrai les armes à la main et en combattant généreusement tout ce qu'il plaira à Dieu de m'envoyer. »

Le combat s'engagea; il fut long et opiniâtre. Juda fit des prodiges de valeur. Déjà il avait enfoncé et mis en fuite l'aile droite de l'ennemi, quand l'aile gauche des Syriens fondit sur la petite troupe israélite et l'enveloppa. La valeur dut céder au nombre. Juda tomba accablé de lassitude et percé de blessures. Ses frères retirèrent son corps de la mêlée et le transportèrent à Modin où il fut enterré avec grande pompe. Et tous les israélites pleurèrent ce grand homme qui avait si vaillamment combattu pour son pays, et ils célébrèrent son deuil pendant trente jours.

La mort d'Éléazar.

Un frère de Juda, se signala aussi par son admirable dévouement pendant les luttes glorieuses que les israélites soutinrent contre les Syriens.

L'armée ennemie était campée devant Bethsour, ville forte située dans le midi de la Judée. Celui des

fils de Matathias qui avait alors le commandement suprême, Juda Machabée, accourut à Bethsour pour attaquer les ennemis au milieu desquels se trouvait le roi de Syrie lui-même. Le combat fut long et meurtrier.

Les Syriens avaient un grand nombre d'éléphants sur chacun desquels s'élevait une tour pleine d'archers. Éléazar, voyant que parmi les éléphants il y en avait un plus superbement enharnaché que les autres, crut qu'il portait le roi; et dès ce moment il conçut un plan à la réalisation duquel il sacrifia sa vie. « Il faut, se dit-il, faire périr le roi; sa mort jettera le trouble et le désordre dans l'armée ennemie, et la victoire sera à Israël. »

Il se fit donc jour à travers les nombreux hommes de guerre qui environnaient l'éléphant, se glissa sous le ventre de l'animal et le perça de son épée. L'éléphant tomba et écrasa de son poids le magnanime Eléazar.

Son dévouement n'eut pas le résultat qu'il en attendait; l'armée syrienne triompha; mais il n'en mérite pas moins notre admiration, et sa gloire reste entière.

Chers petits lecteurs, vous conserverez le souvenir des deux fils de Matathias dont je viens de vous

raconter le glorieux trépas, et vous placerez leurs noms dans votre mémoire à côté de tous les noms illustres qu'on vous apprend à révérer. Et quand on vous parlera des grands héros qui se dévouèrent à leur patrie, vous citerez avec orgueil, Juda et Eléazar qui ne craignirent pas de s'exposer à une mort certaine pour assurer le triomphe d'Israel.

La mort d'Aron.

LÉGENDE

Quand l'Eternel dit à Moïse : « Va, parle à ton frère Aron, et dis-lui qu'il monte sur la montagne de Hor et que là il soit réuni à ses ancêtres, » Moïse fut saisi d'une vive douleur. Toute la nuit il ne put fermer l'œil, il se roula sur sa couche en pleurant et en sanglotant. A l'aube du jour, il se rendit sous la tente d'Aron.

Celui-ci, tout surpris, demanda à son frère la cause de sa visite matinale. « J'ai trouvé, répondit celui-ci, dans la Torah, différents passages qui me paraissent obscurs. Toute la nuit mon intelligence travaillait à les expliquer ; je n'ai pu dormir un instant, et je viens te demander si tu comprends mieux que moi les passages dont je te parle. »

Ils ouvrirent donc la loi. Arrivés au récit de la

chute d'Adam, Moïse s'écria: « O Adam, c'est toi qui as apporté la mort sur la terre. — Qu'importe, dit Aron, que nous mourions, puisque la mort conduit à une vie nouvelle. »

Ils poursuivirent leur lecture et en vinrent à l'histoire d'Abraham. Ils y lurent les paroles suivantes que Dieu avait adressées à Abraham: « Et toi tu rejoindras paisiblement tes ancêtres. — Mon frère, demanda Moïse, que répondrais-tu, si dans une époque sans doute encore éloignée, Dieu te disait comme au patriarche: tu vas rejoindre tes ancêtres. — Je ne répondrais, dit Aron que par ces mots: Dieu est juste. — Et si aujourd'hui même demanda encore Moïse, Dieu t'annonçait que tu dois être réuni à tes pères, que répondrais-tu? — Je répondrais encore, dit Aron, par ces mots: Dieu est juste, que sa volonté soit faite. — Puisque tu es si courageux et si résigné, reprit Moïse, je puis sans crainte, te communiquer les ordres du Très-Haut. Aron, mon frère, suis-moi donc sur la montagne de Hor, car c'est aujourd'hui même que Dieu doit mettre fin à ton existence terrestre.»

Aron appela alors son fils Eléazar, et tous deux, ils se dirigèrent avec Moïse vers la montagne de Hor. Aron montait doucement, résigné comme un agneau. Et Dieu dit à ses anges: « Vous avez admiré autrefois Isaac allant docilement avec son père

sur le mont Moria et s'étendant lui-même sur l'autel où il devait être immolé ; admirez aujourd'hui Aron qui suit sans résistance un frère plus jeune que lui quoiqu'il sache que c'est à la mort que son frère le mène. »

Sur le mont Hor, ils trouvèrent une caverne dans laquelle ils entrèrent. Moïse et Éléazar dépouillèrent Aron de ses vêtements sacerdotaux. Un lugubre silence régnait dans la caverne. Moïse et Eléazar n'osaient parler de crainte de trahir leur douleur, et Aron qui s'était étendu sur un lit de mousse semblait sommeiller doucement. Un nuage vint envelopper le corps d'Aron.

Tout à coup Moïse demanda : « Frère que sens-tu ? — Je sens le nuage qui m'entoure, » répondit Aron. Une seconde fois, Moïse demanda : « Frère que sens-tu ? — J'éprouve, répondit Aron, une sensation douloureuse. » Une troisième fois, Moïse demanda : « Frère que sens-tu ? » Et l'âme d'Aron qui s'était déjà envolée de sa prison terrestre répondit : « Je nage dans les délices ineffables, je regrette de n'avoir pu les goûter plus tôt. »

Moïse et Eléazar ensevelirent alors les restes inanimés du grand pontife d'Israël ; puis ils descendirent de la montagne : « Ah ! puissé-je mourir un jour comme est mort ton père, dit Moïse à Eléazar. »

Ce que vous venez de lire, mes jeunes amis, n'est

pas un récit historique; c'est une légende. Mais cette légende nous montre qu'Aron était calme et sans crainte devant la mort, qu'il était plein de foi en Dieu et en l'immortalité de l'âme. Efforcez-vous aussi d'avoir cette foi; soyez vertueux comme le fut Aron, et alors, vous non plus, vous ne craindrez pas la mort.

La Vigne en fleurs.

Samuel, le juge d'Israël, visita un jour l'école des prophètes qu'il avait fondée, à Gibon, et il fut heureux de voir que les jeunes gens qu'il y avait réunis, faisaient de rapides progrès dans la sagesse, dans l'art de tirer des sons mélodieux de la lyre et dans celui du chant.

Il y avait là, le jeune Adoniah, fils de Milcha. Il plaisait beaucoup à Samuel, car il était beau de visage et dans sa voix, la grâce se mêlait à la force. Mais son cœur était plein d'orgueil et de présomption, parce qu'il l'emportait sur les autres en sagesse et en aptitude pour les arts. Il se croyait plus sage que les Sept sages; son attitude devant ses maîtres était hautaine. Ses discours montraient combien il était vain et fier.

Le juge d'Israël eut pitié du jeune Adoniah; il

l'aimait plus que les autres, parce qu'il était de belle stature et qu'il était rempli d'esprit. « Dieu, dit-il, a désigné ce jeune homme pour être prophète en Israël, mais lui-même met obstacle aux desseins de l'Éternel. » Et il conduisit Adoniah dans les montagnes, et entra avec lui dans une vigne située non loin de Ramah.

C'était au temps où la vigne fleurissait.

Alors Samuel éleva la voix et dit : « Adoniah ! que vois-tu ? » et Adoniah répondit : « Je vois une vigne en fleurs, et elle exhale une odeur agréable qui se répand au loin. — Approche-toi, dit encore Samuel, et regarde la fleur de la vigne. » Et Adoniah s'approcha, et il dit : « C'est une toute petite fleur bien délicate, et d'une apparence bien modeste. — Et pourtant, reprit Samuel, cette petite fleur, produit un fruit divin qui réjouit le cœur de l'homme et renouvelle ses forces. Adoniah, tu viens de voir la vigne au moment de sa floraison ; souviens-toi de ce que tu viens de voir, maintenant que tu es dans la fleur de ta jeunesse. »

Et Adoniah, fils de Milcha, prit à cœur les paroles de Samuel, et à partir de ce jour, il devint modeste et doux. Aussi, tout le monde aima Adoniah, et quand on parla de lui, on dit : « L'esprit de Dieu est descendu sur le jeune homme. » Adoniah alla toujours croissant en sagesse et en

grâce, et comme Amos, le pasteur de Tekoah, et Isaïe, le fils d'Amos, il devint célèbre en Israël.

Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu.

Un jeune homme, fils d'un peintre célèbre, et peintre lui-même, travaillait secrètement à un tableau de sa composition qu'il ne comptait montrer à son père que lorsqu'il serait fini. Mais celui-ci découvrit ce projet, et s'étant rendu dans l'atelier de son fils pendant son absence, il donna au tableau quelques touches qui produisirent un très-bon effet. Le jeune peintre, étant revenu à sa toile, s'applaudit de son talent et redoubla d'ardeur au travail.

Quelques jours après, nouvelle absence du fils et nouvelle visite du père. Il donne encore quelques coups de pinceau, adoucit quelques traits, en renforce d'autres et se retire, comme la première fois, sans être vu.

« Il faut avouer, dit le jeune homme en revenant dans son atelier, et en regardant son tableau, qu'hier j'étais bien en train ! Je ne sais si mon père travaillerait mieux. »

Plusieurs fois, pendant la composition du tableau, le père renouvela ses visites, et le jeune

artiste, admirait de plus en plus le succès de son œuvre.

Enfin, le tableau étant achevé, le père se glisse encore dans l'atelier, et d'une main de maître, il met partout un fini qui donne à l'œuvre un mérite réel.

Le lendemain, dès son réveil, le jeune peintre court au tableau, il l'admire et se dit avec orgueil : « Voilà pourtant mon ouvrage ! »

Bientôt, flatté par ses amis, fier de la perfection qu'il pense avoir donnée à son premier tableau, il s'imagine qu'il n'a plus besoin des avis de son père, qu'il doit ses progrès, non aux leçons de cet habile peintre, mais à son propre génie, qu'il est enfin devenu son rival, et même son supérieur.

Il fallut que le père, qui se reprochait de l'avoir laissé dans l'erreur, lui apprît à quel pinceau il devait le succès qui l'avait enivré. L'humiliation du jeune homme fut aussi grande qu'elle était méritée.

Combien de gens doivent ici se reconnaître.

Loin de faire hommage à Dieu de leurs talents et de leurs succès, ils s'en font honneur à eux-mêmes et se complaisent dans leur sot orgueil. Ah ! quand nous paraîtrons un jour devant le souverain Juge, les illusions de notre vanité se dissiperont comme un rêve, et nous verrons que la

gloire de toutes ces choses n'appartient qu'à lui seul.

Bel exemple de modestie.

Pendant que le célèbre peintre Horace Vernet dirigeait l'école de Rome, le roi Charles X, désirant lui donner un témoignage exceptionnel d'estime, eut la pensée de le créer baron. Un ami intime du peintre eut la commission de le sonder à ce sujet. « Pour un peintre, répondit Horace, le nom de Vernet me semble parfaitement bien sans titre honorifique; mais si Sa Majesté, comme vous me l'assurez, est disposée à m'accorder ce qui me ferait le plus grand plaisir, dites lui que je la prie d'accorder la distinction de la Légion d'honneur à M. Dumont, sculpteur, l'un de nos pensionnaires qui vient d'exécuter un groupe du plus grand mérite. »

Ce n'est pas seulement sous Charles X qu'Horace Vernet refusa d'être baron, mais pendant le règne de Louis-Philippe, et depuis l'avènement de Napoléon III au trône impérial, il resta insensible aux ouvertures qui lui furent faites pour la pairie et le sénat. « Pair! sénateur! disait-il, à quoi bon! ce n'est pas mon affaire! »

La Langue.

« Apporte-moi ce que tu trouveras de meilleur à la boucherie, dit un jour Rabbi-Simon à Tobie son esclave. » Et celui-ci apporta une langue.

« Apporte-moi ce que tu trouveras de plus mauvais à la boucherie, dit-il une autre fois à son esclave ; » et celui-ci lui apporta encore une langue.

« Qu'est-ce ceci ? » demanda le maître. Et Tobie répondit : « La langue est à la fois ce qu'il y a de meilleur et de plus mauvais. Quand on s'en sert pour le bien, il n'y a rien qui la surpasse en qualité ; mais quand on l'emploie pour médire de son prochain, pour calomnier ses semblables, elle est ce qu'il y a de plus mauvais. »

« La vie et la mort, a dit le Sage, sont au pouvoir de la langue (1). »

L'Arabe affamé.

Un Arabe s'égara dans le désert. Pendant deux jours, il ne trouva rien à manger, et il fut en danger de mourir de faim.

(1) Proverbes 18, v, 20.

Il aperçut enfin une citerne et tout près de là, il vit avec joie un petit sac de cuir. « Dieu soit loué, s'écria-t-il, en le ramassant. Il y a sans doute là dedans des noix ou des dattes. Comme je vais me restaurer ! »

Tout heureux de cette douce espérance, il ouvrit le sac ; mais quand il en vit le contenu, il ne put retenir une exclamation douloureuse. « Hélas ! dit-il, il n'y a que des perles. »

Cette petite historiette vous prouve, mes jeunes amis, qu'il y a des circonstances dans la vie où les richesses ne sont d'aucun secours.

L'Élève reconnaissant.

Elischa, connu sous le nom d'Acher, était un célèbre docteur en Israël. Mais bientôt il devint infidèle aux doctrines qu'il avait enseignées. Il nia l'immortalité de l'âme, nia la providence, et chercha même à détourner les jeunes gens de l'étude de la loi.

Ses collègues et ses anciens élèves cessèrent toutes relations avec lui. Un seul de ses disciples, R. Meir, quoique ne partageant pas ses nouvelles idées, lui resta fidèle. Il ne cessa pas de le voir, de recourir à ses conseils et à ses lumières. Souvent

aussi il chercha à le ramener aux saines doctrines, et à la vertu, dont Elischa s'était écarté aussi.

En vain les amis de R. Meir blamèrent sa conduite, R. Meir n'en persista pas moins dans son affection pour son maître. Il se rendit avec hâte auprès de lui quand il apprit qu'il était mourant, et là il fit une dernière tentative pour réconcilier Elischa avec le Dieu devant lequel il allait paraître, et cette tentative ne resta pas infructueuse.

Un bon Cœur.

Un docteur de la loi demanda un jour à ses disciples : « Quel est le bien auquel l'homme doit attacher le plus de prix ? » L'un répondit : « Ce que nous devons rechercher le plus, c'est la modération. — Un autre dit : Le bien le plus précieux c'est un ami véritable. — Un bon voisin, dit un troisième, est un avantage considérable. — Ce qui vaut mieux encore, dit un quatrième, c'est de prévoir les conséquences de nos actes. » Mais comme le maître ne parut pas satisfait de ces diverses réponses, un autre disciple dit : « Le bien le plus désirable, c'est un bon cœur. »

Et le maître lui dit : « Tu as raison, ô mon fils,

car celui qui a un bon cœur possède tous les biens et toutes les qualités qui contribuent à notre bonheur. Il est satisfait de son sort, fait le bien et s'attire ainsi l'estime des hommes et les faveurs de Dieu. »

Les Pêches.

Un laboureur rapporta un jour de la ville cinq pêches, les plus belles qu'on pût voir. C'était pour la première fois que ses enfants voyaient ce fruit. Aussi regardèrent-ils avec admiration et joie ces belles pommes aux couleurs rouges et recouvertes d'un tendre duvet.

Le père leur distribua les pêches, il en donna une à chaque enfant; la mère reçut la cinquième.

Le soir, quand les enfants furent réunis dans leur petite chambre à coucher, le père demanda : « Eh bien! mes enfants, comment avez-vous trouvé les belles pommes que je vous ai apportées?

— Délicieuses, cher père, dit l'aîné. C'est un beau fruit, si doux et ayant cependant un petit goût aigre très-agréable. J'ai soigneusement conservé le noyau; je veux qu'il me produise un arbre plus tard.

— Très-bien, dit le père, cela s'appelle penser

avec prévoyance à l'avenir, comme il convient à un laboureur.

— Moi, s'écria le plus jeune, j'ai mangé la mienne, j'en ai jeté le noyau, et même ma mère m'a encore donné la moitié de la sienne. C'était si bon ! cela fondait dans la bouche.

— Toi, dit le père, tu n'as sans doute pas agi avec prudence, mais tu as fait comme les enfants. Tu as d'ailleurs le temps d'être prudent. »

Le second fils prit alors la parole. « Le noyau, dit-il, que mon jeune frère a jeté, je l'ai ramassé et je l'ai cassé. Il contenait une amande aussi douce qu'une noix. Quant à ma pêche, je l'ai vendue, et j'ai retiré de cette vente assez d'argent pour acheter une douzaine de pêches quand je viendrai à la ville. »

Le père hocha la tête et dit : «Tu as agi avec prudence, mais ce n'est pas ainsi qu'agissent ordinairement les enfants. Dieu te préserve de devenir jamais marchand.

— Et toi, Edmond? demanda le père. Edmond répondit naïvement : J'ai apporté ma pêche au fils de notre voisin, au pauvre petit Georges qui est malade. Il n'a pas voulu l'accepter; mais, moi, je l'ai posée sur son lit et j'ai pris la fuite.

— Savez-vous, demanda le père, qui a fait le meilleur usage de sa pêche? Alors, ils s'écrièrent

tous : « C'est notre frère Edmond. » Mais Edmond garda le silence, et sa mère l'embrassa les larmes aux yeux.

Le jeune Salomon.

Un roi dit un jour à un de ses fidèles serviteurs : Demande-moi ce qui peut te faire plaisir; choisis ce qui te paraît le plus précieux dans ce que je possède, je te l'accorderai. Alors le favori du roi dit en lui-même. « Que demanderai-je? des richesses? des honneurs? Je les aurai, sans doute, mais ce sont des biens que la volonté royale pourra m'enlever aussi facilement qu'elle me les accorde. Je demanderai la fille du roi. Par elle, j'aurai non-seulement des dignités, de l'argent et de l'or, mais je m'assurerai aussi l'amitié de mon royal maître, et ma félicité sera durable. »

C'est ainsi qu'agit le jeune Salomon. Dieu lui dit : « Choisis ce qui te convient le mieux et demande-le moi, je te l'accorderai. » Et le jeune prince ne demanda ni richesses, ni gloire, ni une longue vie, mais il répondit : « Éternel, je te dedemande ta fille, la divine sagesse. »

La nuit de nouvel an du malheureux.

Une nuit de nouvelle année, un vieillard était à sa fenêtre et il contemplait d'un regard de long désespoir le ciel immobile, éternellement brillant, et puis la blanche terre, pure et paisible, sur laquelle, en ce moment, la douleur et l'insomnie ne tourmentaient personne autant que lui, car il était près du sépulcre; ses cheveux étaient blanchis de la neige de la vieillesse, la verdeur de la jeunesse avait passé, et, de toute sa riche vie, il n'emportait rien que des erreurs, des péchés, des maladies, un corps brisé, une âme dévastée, un cœur rongé de poison et une vieillesse pleine de repentir. Maintenant les beaux jours de sa jeunesse se dressaient comme des spectres autour de lui, et le reportaient à la belle matinée pendant laquelle son père le conduisit au point de la vie où les chemins se séparent, et où l'un, lumineux sentier de la vertu, mène vers un vaste pays, tranquille, brillant de clarté, couvert de moissons, habité par des anges; ou l'autre, étroit et obscur sentier du vice, va à gauche, dans une noire caverne d'où le poison tombe goutte à goutte et toute remplie de serpents et d'étouffantes vapeurs.

Hélas! les serpents pendaient à son cœur, et les

gouttes de poison à sa langue et il savait maintenant où il était.

Hors de lui et animé d'un inexprimable sentiment de haine pour lui-même, il cria vers le ciel : Rends-moi ma jeunesse, ô mon père, replace-moi au point où les deux chemins se séparent, pour que je fasse un autre choix.

Mais il y avait longtemps que son père et sa jeunesse n'étaient plus.

Il vit des feux follets danser sur des marais et s'éteindre, et il dit : ce sont mes jours de folie. Il vit une étoile se détacher du ciel et, dans sa chute, briller et se dissiper sur la terre. « C'est moi, » s'écria-t-il, le cœur saignant ; et le remords, comme un serpent, enfonça ses dents plus avant dans ses blessures.

Tout à coup, il lui sembla entendre les cantiques par lesquels on salue la nouvelle année et il pensa aux doux moments où lui aussi saluait joyeusement l'arrivée d'une autre année. Il pensa aussi à ses amis qui, plus heureux et meilleurs que lui, étaient maintenant pères d'heureux enfants et comblés des bénédictions des hommes qu'ils instruisaient à être vertueux par leurs exemples, et il dit : « Ah ! si je l'avais voulu, je pourrais, moi aussi, m'endormir aujourd'hui sans pleurer. Oui, je pourrais être heureux, chers parents, si j'avais

rempli les vœux que vous faisiez pour moi à chaque nouvelle année, si j'avais suivi vos leçons. Et des larmes brûlantes s'échappèrent de ses yeux il murmura encore : Oh ! que ma jeunesse revienne, qu'elle revienne.

Et elle revint, car tout cela n'avait été qu'un songe...; il était encore jeune, ses erreurs seules étaient réelles ; mais il remercia Dieu d'être encore jeune, de pouvoir se détourner des sentiers fangeux du vice et revenir au brillant chemin qui conduit au pays des pures moissons.

Comme lui, reviens, jeune lecteur, si tu t'es égaré. Si, plus tard, plein de douleur, tu t'écriais : reviens, belle jeunesse, elle ne reviendrait plus.

Rabbi Nechunia.

Rabbi Nechunia était très-vieux. Un jour ses disciples lui demandèrent : « O ! maître vénéré, dis-nous, qu'as-tu fait pour mériter les faveurs dont Dieu te comble, en t'accordant une vie si longue et si heureuse. »

Le maître répondit : « Je n'ai jamais cherché à m'élever en abaissant mes prochains; je ne me suis jamais mis au lit sans pardonner les offenses qu'on m'avait faites dans la journée; enfin, j'ai

fait un bon usage des richesses que Dieu m'a confiées, elles ont souvent servi au soulagement de mes frères malheureux. »

La première des vertus que je viens de vous indiquer, je l'ai apprise d'un de mes collègues. Il revenait un soir des champs, la pioche sur l'épaule. Un de ses amis le rencontra et voulut lui prendre la pioche des mains, afin de la porter lui-même. Mais mon collègue ne le laissa pas faire. «Est-ce ton habitude, lui demanda-t-il, de traverser les rues portant un instrument de travail? — Non, dit l'autre. — Eh bien, s'il en est ainsi, je ne souffrirai pas que tu t'abaisses aux yeux de tes amis et connaissances, pour m'honorer. »

La seconde des vertus dont je vous ai entretenus, je l'ai apprise de mon ami, Mar Sutra. Tous les soirs, avant de se livrer au sommeil, il récitait cette belle prière : « Mon Dieu ! pardonne à tous ceux qui m'ont offensé. »

La troisième vertu, celle qui consiste à faire un bon usage de la fortune, c'est Job qui me l'a enseignée.

Quand ses ouvriers travaillaient pour lui, il leur donnait non-seulement le salaire convenu, mais il leur faisait encore de petits dons afin de les encourager au travail.

La vengeance de l'honnête homme.

C'était par une froide journée d'hiver.

Semnon, le vieux pêcheur, sortait de la forêt dépouillée de ses feuilles; il avait sur les épaules une charge de bois. Il cheminait péniblement sur le sentier couvert de neige et, passant devant la maison du garde-forestier, il s'apprêta à enjamber le pont et à traverser la rivière qui le séparait de sa cabane.

Arrête, vieillard, s'écria le garde, et il s'élança comme un furieux de sa demeure. Où as-tu pris ce bois? il ne t'appartient pas, tu me l'as volé.

Semnon fut saisi de frayeur. Garde, balbutia-t-il, en tremblant, je ne l'ai pas volé.

Ithamar. — Ne me mens pas, vieillard. Hier, j'ai coupé du bois; il est là-bas, dans la forêt. C'est de celui-la que tu as pris. Rends-le moi.

Semnon. — Non, garde, je l'ai ramassé, branche par branche, loyalement et en tout honneur.

Ithamar. — Tu mens, vieille tête grise; rends-le moi.

Semnon. — Mais regardez donc; ce ne sont que de petites branches sèches que j'ai ramassées et que j'ai trouvées étendues sur la neige, sous les arbres.

Ithamar. — Tu l'as volé; qu'ai-je à faire de tes mensonges? A ces mots, il arracha avec violence, au vieillard, la charge de bois qu'il portait et la jeta dans le torrent. Voilà qui met fin à notre dispute, dit-il, d'un ton moqueur, et il s'élança comme un fou furieux dans sa maison. Semnon le regarda s'éloigner avec douleur et, les yeux mouillés de larmes, il partit en se traînant péniblement.

Au bout de quelques jours la température devint plus douce. La glace se rompit. La rivière en charria les morceaux qui s'entassèrent avec un formidable craquement devant les piliers du pont. Ce choc brisa les glaçons et de nouveaux morceaux se détachèrent qui formèrent de grands amas et gonflèrent les eaux de l'impétueux torrent.

Chalinau, le fils d'Ithamar, revenait en ce moment de la ville, et il voulut traverser le pont. Mais il recula, en tremblant de frayeur, lorsqu'il vit cette scène d'horreur. Semnon, qui travaillait non loin de là à confectionner un bateau, engagea le jeune homme à ne pas risquer sa vie. Ithamar vit que son fils s'entretenait avec le pêcheur. Viens vite, lui cria-t-il avec hauteur, ce pont ne cassera pas, Dieu sait, si tu restes là-bas, à quoi te conduira ce vieux querelleur. Allons, viens.

Chalinau obéit, en courant, aux ordres de son père. Des chocs répétés ébranlaient le pont. Le

jeune homme chancela. Un nouveau choc le jeta à terre. Enfin un dernier choc brisa les fondements du pont qui tomba entraînant le jeune garçon. Sur l'autre bord, le malheureux père s'agitait comme un fou, et, de ce côté de la rivivre, Semnon gémissait et se lamentait.

L'enfant, cependant, pleurait et criait, demandait du secours. Il était serré contre une poutre, presque écrasé par la glace et le torrent l'entraînait.

Inconsolable du malheur qui venait de lui survenir, le garde courait sur la rive, frappant le sol du pied, criant et se tordant les mains de désespoir. Pouvait-il espérer que le pêcheur sauverait son infortuné fils. . . . . . .

Cependant, Semnon, le vieillard aux cheveux blancs, sauta avec courage dans sa barque et la dirigea hardiment à travers les glaçons et les débris du pont. Il saisit l'enfant au milieu du tourbillon qui l'entraînait et le ramena heureusement à terre auprès de son père. « Je te rends ton fils dit-il doucement et d'un ton qui eût apprivoisé des loups ; vois, il est sain et sauf et se ressent seulement un peu de la frayeur qu'il a éprouvée. »

Ithamar n'osait lever les yeux, il demeura longtemps confus et silencieux. Enfin, ne pouvant contenir son émotion, et versant malgré lui un torrent de larmes, il s'écria : « Pardonne-moi, loyal

vieillard, pardonne-moi la dureté que je t'ai témoignée. — Qu'ai-je à te pardonner, dit Semnon, est-ce que je ne viens pas de me venger de toi ?

ITHAMAR. — Ainsi, ta vengeance consiste à faire le bien. O! Dieu, est-ce de cette manière que se venge l'honnête homme ? »

Les Navigateurs.

APOLOGUE.

Des hommes qui avaient séjourné longtemps en pays étranger, prirent la mer pour se rendre encore une fois dans leur patrie. Mais le vent leur fut contraire. Le vaisseau ne put arriver à sa destination, mais il fut balloté par les vagues ; jeté tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il ne parvint même pas à atteindre une île où les passagers auraient pu descendre et attendre des vents plus favorables.

Le vaisseau était abondamment pourvu de provisions et les voyageurs ne manquèrent de rien. Mais la vie monotone qu'ils menaient leur devint bientôt à charge et leur désir de revoir les lieux qui les avaient vu naître devint plus vif et plus ardent. Enfin, les vents se calmèrent et ils abordèrent dans une île. De magnifiques arbres cou-

verts de fruits délicieux croissaient dans cette île ; de jolies fleurs y répandaient un parfum exquis et des oiseaux aux brillantes couleurs y faisaient entendre des chants mélodieux. Du pont du vaisseau les passagers purent voir les arbres, aspirer l'odeur agréable des fleurs, et entendre les accents harmonieux des habitants de l'air.

Le capitaine du vaisseau fit jeter l'ancre et annonça à tous les passagers qu'on s'arrêterait un peu de temps dans ces lieux enchantés.

Quelques-uns des voyageurs ne descendirent pas à terre, car ils se dirent : Dans quelques heures peut souffler un vent favorable, le capitaine fera alors lever l'ancre, et si nous nous éloignons il pourra partir avant que nous ne l'ayons rejoint.

D'autres descendirent mais ils ne pénétrèrent pas dans l'île ; ils se promenèrent quelques temps sur le bord de la mer, cueillirent quelques-uns des fruits que l'île offrait ; puis ils rentrèrent dans le vaisseau où ils retrouvèrent les places qu'ils avaient occupées d'abord.

Il y en eût parmi les passagers qui, moins prudents que ceux dont nous venons de parler, s'enfoncèrent plus avant dans l'île afin de mieux jouir des délices qu'elle offrait. Ceux-ci durent courir bien fort quand le signal du départ fut donné afin d'arriver encore à temps.

D'autres plus imprudents encore explorèrent l'île en tous sens, mangeant des excellents fruits qui pendaient aux arbres, cueillant les charmantes fleurs qui s'offraient à leurs regards; chantant et dansant. Ils se livrèrent sans prévoyance aux plaisirs de l'heure présente. Mais tout à coup le canon fit entendre sa voix au loin. C'était le signal du départ. Ah, bah! dirent-ils, nous avons bien le temps, le capitaine ne partira pas sans nous. D'ailleurs, les préparatifs de départ exigent un peu de temps. Une heure s'écoula encore et un second coup de canon retentit; nous pouvons encore rester, dirent-ils; nous ne sommes pas si loin du rivage; il est certain que les voiles ne sont pas encore déployées. Ils attendirent encore une heure. Le signal fut donné alors pour la troisième fois. Oh! pour le coup, s'écrièrent-ils, c'est sérieux. Ils coururent en toute hâte vers le rivage; de loin déjà, ils aperçurent le vaisseau qui s'éloignait. Ils précipitèrent leur course, s'élancèrent dans la mer et regagnèrent mais avec peine et au prix de fatigues inouïes, le navire qui devait les emporter vers la patrie.

Malgré l'arrivée de ces derniers, le capitaine reconnut bientôt qu'il lui manquait des passagers. En effet, plusieurs d'entre eux étaient restés dans l'île. Le charme de ces lieux avait agi si puissamment sur leur âme qu'ils ne pensèrent plus au dé-

part. Le canon gronda en vain, ils ne firent pas même attention au signal qu'il leur donnait, mais ils restèrent étendus sous les arbres et mangèrent et burent sans souci du lendemain. Ils s'imaginaient sans doute qu'il en serait toujours ainsi.

Mais bientôt l'hiver arriva, les fleurs se fanèrent, les fruits tombèrent et pourrirent, les arbres se dépouillèrent de leurs feuilles. Alors les imprudents eurent faim mais ils ne trouvèrent rien pour l'apaiser; ils eurent froid, mais ne purent s'abriter nulle part, et tous, ils périrent misérablement.

Notre vie, mes frères, ressemble à la mer orageuse dont il est question dans cet apologue; les plaisirs des sens, l'amour de l'argent, les satisfactions de l'orgueil, sont l'île enchantée. Le devoir, c'est le vaisseau qui doit nous conduire à notre destination.

Il y en a parmi nous qui résistent à toutes les tentations, qui ne goûtent aucun fruit défendu, qui conservent leur âme pure et sans tâche.

Il y en a d'autres qui pèchent mais qui s'empressent de reconnaître leurs fautes et de se purifier par la pénitence dans leur jeunesse.

Tous ceux qui pèchent ne reviennent pas à Dieu immédiatement après qu'ils ont entendu les sévères avertissements de leur conscience. Il y en a qui attendent que la vieillesse arrive; alors, quand ils

ne peuvent plus se livrer à leurs passions, ils songent à Dieu, et se jettent dans ses bras. Ceux-là encore sont accueillis par le père miséricordieux que nous avons au ciel. D'autres même vont plus loin ; ils ne renoncent à leurs égarements qu'au moment même de leur mort, et Dieu est tellement bon qu'il les reçoit encore, si leur repentir est sincère.

Mais il y a aussi des pécheurs endurcis que rien n'améliore, et qui meurent sans s'être réconciliés avec Dieu. Ceux-là n'échapperont pas aux conséquences funestes de leur aveuglement volontaire, ils expieront leurs fautes.

La valeur du temps.

Le roi Alfred, qui monta sur le trône d'Angleterre en 871, et qui, comme Charlemagne, mérita par sa grandeur d'âme, et par la sagesse avec laquelle il gouverna, le titre de grand, savait économiser prudemment le temps, car il était convaincu qu'un moment perdu ne peut plus être regagné.

Il voulut donc diviser chaque jour en portions égales afin d'accorder un certain espace de temps à chacune de ses diverses occupations.

Ce n'était pas chose facile, car les horloges étaient alors presque inconnues en Europe; et elles l'étaient tout à fait en Angleterre. A la vérité,

quand il faisait beau, on pouvait en quelque sorte mesurer la fuite du temps par le cours du soleil, mais la nuit, et les jours où le soleil était caché par les nuages, il n'y avait aucun moyen de connaître les heures.

Le roi, après avoir beaucoup réfléchi et tenté divers essais, fit fabriquer six chandelles de cire de même longueur et d'égale grosseur. Les chandelles étaient allumées l'une après l'autre et brûlaient depuis la douzième heure du jour, jusqu'au lendemain à midi. Sur chaque chandelle, le roi avait fait douze marques. Ainsi il connut assez exactement la marche du temps, car quand une chandelle s'éteignait, c'était le signal qu'il s'était écoulé quatre heures, soit la sixième partie du jour et de la nuit. Et chaque marque de la chandelle indiquait un laps de temps de vingt minutes.

Par ce moyen, Alfred obtint ce qu'il désirait, et les améliorations qui eurent lieu sous son règne montrèrent que le roi et le peuple savaient apprécier la valeur du temps.

Le Schema.

ÉPISODE DE LA BATAILLE DE SADOWA.

Un soldat israélite de l'armée prussienne a raconté ainsi qu'il suit une aventure qui lui est arrivée à la bataille de Sadowa.

« Après que la bataille eut commencé à tourner » au désavantage de l'ennemi, une portion de nos » troupes fut poussée en avant, ce qui me plaça à » l'avant-garde. Peu de temps après, une batterie » autrichienne prit une bonne position sur une » hauteur et dirigea sur nous ses feux si terribles. » Afin de nous protéger autant que possible contre » la grêle de balles qui pleuvaient sur nous, nous » avons érigé à la hâte une barricade à l'aide des » cadavres qui nous entouraient composés tant de » Prussiens que d'Autrichiens, puis nous avons vi» goureusement répliqué. Comme nous nous trou» vions derrière ce rempart depuis dix minutes » environ, il me sembla entendre une voix qui » provenait du monceau de cadavres ; j'écoute » avec attention et je remarque que mon oreille ne » m'avait pas trompé, malgré le bruit formidable » qui nous entourait. En même temps, je remar» que que les mots prononcés, à faible voix sont » *Schema Israël*, récités avec une grande ferveur. » Ma pensée et mon action furent simultanées. Je » laisse mon arme pour faire une brèche dans le » rempart.

» Après bien des recherches, pendant lesquelles » je fus exposé à un feu continu. Je parvins à tirer » le malheureux dont j'avais entendu le cri, du » milieu des corps ruisselants de sang. C'était un

» Autrichien; je le pris sur mes épaules, et le
» transportai à l'hôpital de Nachod. Le chirurgien
» déclara que la blessure était dangereuse, mais
» non mortelle; et immédiatement il le pansa. Le
» blessé perdit connaissance et il était étendu
» comme un mort. Lorsque plus tard il reprit ses
» sens et qu'il me reconnut, il me présenta la main
» gauche, car il ne pouvait mouvoir la droite. Ce
» que dit son regard, ce qu'exprima la pression de
» sa main, ce que je ressentis en ce moment, il me
» serait impossible de le décrire. Ses yeux fine-
» ment découpés étaient remplis de larmes de joie;
» les miens à leur tour, ne purent se contenir, et
» je n'étais pas honteux de ces pleurs. Je me sen-
» tais heureux, et plus content que maint général
» après une victoire décisive.

» Vers le soir, l'ennemi que j'avais sauvé me dit
» qu'il se nommait Michel Weissweiller, et qu'il
» exerçait la profession de cordonnier. Il avait été
» atteint à la poitrine tout à fait au commencement
» de l'engagement, et il était étendu depuis ce mo-
» ment, sans connaissance, sur le terrain. Il ne put
» me dire combien de temps il était resté dans cette
» position. Cependant lorsqu'il reprit l'usage de ses
» sens, il se rendit compte de son état dangereux,
» et il fut effrayé à l'idée de se voir enterré encore
» vivant. Par suite de sa blessure et de ses grandes

» pertes de sang, il était trop anéanti pour s'aider
» lui-même. En voyant arriver la masse de boulets,
» il s'attendait à chaque instant à être tué, et il lui
» paraissait terrible de terminer son existence si
» jeune, d'une manière aussi effroyable et loin de
» tous ceux qui lui sont chers. Il se préparait à la
» mort, priait, et réunissant toutes ses forces, se
» mit à crier le *Schema Israël* aussi haut qu'il put.
» Cette prière l'a sauvé,

La consolation dans l'infortune.

Un pauvre derviche alla en pèlerinage à la Mecque. Il dut faire le chemin pieds nus, car il n'avait pas de quoi acheter des sandales. Le sable brûlant du désert blessait ses pieds et le faisait souffrir horriblement. Il se plaignit de la rigueur de son sort et accusa la Providence d'injustice parce qu'elle ne lui avait pas accordé ce qu'elle accorde aux animaux des champs : le pouvoir de marcher sur le sable sans éprouver aucune douleur.

Quand, enfin, il atteignit la ville de Kafa, il vit assis, à la porte de la principale mosquée, un pauvre homme auquel on avait coupé les deux pieds. Ce spectacle le rendit sage. Mes murmures, contre la Providence, dit-il, ont été un acte de témérité. Par quoi ai-je mérité d'être plus heureux

que ce misérable qui ne peut que ramper d'un endroit à l'autre, comme un ver.

Après avoir parlé ainsi, il entra dans la mosquée, s'agenouilla, et demanda pardon à Dieu d'avoir murmuré contre sa divine volonté, puis il continua son pèlerinage.

La marche rendit ses pieds plus durs, et il vint à la Mecque, sans s'être aperçu de nouveau qu'il avait cheminé pieds nus sur le sable brûlant.

La Pomme.

A la cour du roi Hérode vivait un homme très-riche. Le roi l'avait nommé son intendant. Il semblait jouir de ses richesses et de ses honneurs, car ses habits étaient de fin lin et de pourpre, et ses jours s'écoulaient dans le luxe et le plaisir.

Un ami de jeunesse vint un jour d'un pays éloigné pour lui rendre visite, car il ne l'avait pas vu depuis des années. L'intendant royal donna un grand repas en l'honneur de son ami et y invita beaucoup de monde.

La table fut somptueusement servie. Des mets délicieux furent apportés dans des plats d'argent et d'or, et des vases précieux contenaient du vin et des parfums.

Et l'intendant était assis au haut de la table. Il

était de belle humeur et avait à ses côtés son ami. Celui qui était venu de si loin pour le voir, dit à l'intendant du roi Hérode : « Certes, je n'ai pas vu dans le pays que j'habite autant de splendeur et de magnificence que j'en vois dans ta maison. Tu es sans aucun doute le plus heureux des hommes. »

Mais l'intendant du roi, ne répondit pas ; il prit une pomme sur un plat d'or. La pomme était grande et belle, elle avait les brillantes couleurs de la pourpre. « Tu vois, cette pomme, dit-il, elle reposait sur un plat d'or et a une très-belle apparence, et il donna la pomme à son ami de jeunesse. Celui-ci la coupa par le milieu, et, voici, un ver se trouvait dans l'intérieur. L'ami regarda alors l'intendant, mais celui-ci baissa la tête et soupira.

Les apparences sont souvent trompeuses, mes amis, et ceux que nous croyons heureux parce qu'ils sont riches, parce qu'ils peuvent se procurer tous les plaisirs qu'ils désirent, ne le sont pas toujours. Ils ont quelquefois des peines que nous ne connaissons pas et qui leur rongent le cœur.

Praskovia.

Un habitant de Saint-Pétersbourg, nommé Lopoulof avait offensé le czar. Celui-ci lui fit sentir le poids de sa colère, il l'exila en Sibérie avec sa

femme et son enfant (une petite fille nommée Praskovia.

Dans ce pays désert ils vécurent très-malheureux. Praskovia cependant grandissait; elle était très-bonne et aimait ses parents par dessus toutes choses.

Un jour, elle avait alors quinze ans, elle remarqua que son père était très-abattu et que sa mère pleurait. « Chers parents, dit-elle, qu'avez-vous donc qui vous afflige, dites-le moi; peut-être pourrai-je calmer votre chagrin.

— Oh ! mon cher enfant, répondit la mère, nous demeurions autrefois à Saint-Pétersbourg, nous y étions riches et heureux. Mais le czar s'est irrité contre nous, et ils nous force à rester dans ce pays où nous vivons dans la solitude et la pauvreté.

— Chère mère, reprit Praskovia, permets-moi d'aller trouver le czar. Je veux lui dire que mon père est innocent ; je veux lui dire combien tu es malheureuse; je veux le supplier de vous laisser retourner à Saint-Pétersbourg. Le czar doit être bon, il ne repoussera pas mon humble requête.

Les parents de Praskovia ne voulurent pas la laisser mettre son projet à exécution. Mais elle ne cessa de les implorer, et ils durent enfin lui permettre de partir quoiqu'ils craignissent qu'il ne lui arrivât malheur en route.

La bonne jeune fille eut bientôt pris ses dispositions de voyage. Le chemin était excessivement long ; elle n'avait personne pour l'accompagner, elle était sans argent, mais elle pria Dieu de la protéger, et elle partit à pied, après avoir fait de tendres adieux à ses parents bien-aimés.

Son voyage n'était pas terminé, quand l'hiver arriva, un de ces hivers rigoureux comme il y en a en Russie. La neige était profonde et les vents glacés soufflaient avec violence. Praskovia n'avait que de légers vêtements et elle souffrit beaucoup du froid.

Heureusement des hommes vinrent à passer avec un traîneau et ils la firent monter sur leur véhicule. Mais le froid augmenta de jour en jour, et Praskovia n'eût pu l'endurer si un de ses compagnons de voyage ne lui avait donné un manteau en peau de mouton. Elle poursuivit donc sa route avec rapidité et sans souffrir du froid.

Mais ses compagnons durent au jour l'abandonner dans un village qu'ils traversèrent, car elle était devenue malade. Des laboureurs charitables la soignèrent et l'aidèrent à se rétablir. Dès qu'elle fut remise de sa maladie, elle reprit la route.

Un an s'était écoulé, quand Praskovia arriva à Saint-Pétersbourg. Elle se dirigea tout droit vers le palais du czar et demanda à parler à la czarine.

La souveraine la reçut gracieusement, écouta sa requête et l'introduisit auprès du czar.

Celui-ci écouta avec attendrissement et admiration le récit du voyage de Praskovia, il promit à la courageuse enfant de faire cesser l'exil de son père et il lui donna une bourse remplie d'or.

Le czar ne tarda pas à remplir sa promesse. Il fit savoir au père de Praskovia qu'il pouvait revenir dans la capitale. Comment décrire la joie de Lapoulof et de sa femme quand ils reçurent cette heureuse nouvelle. Mais il serait encore plus difficile de décrire leur bonheur quand ils revinrent à Saint-Pétersbourg et quand ils pressèrent dans leurs bras, la fille dévouée à laquelle ils devaient d'avoir pu revenir dans leur patrie.

La Sincérité.

Rab Saphra se promenait un jour avec plusieurs de ses disciples. A quelque distance de la ville, ils rencontrèrent un habitant d'une ville voisine qui était renommé pour sa piété et son austérité et que pour ce motif, tout le monde respectait et honorait. Celui-ci crut que R. Saphra était venu au devant de lui pour lui donner un témoignage de sa vénération. « Sois béni, mon fils, dit-il, toi qui as interrompu tes études pour me faire honneur. »

Mais Rabbi Saphra avoua au vieillard qu'il ne méritait pas ses témoignages de reconnaissance et ses bénédictions, qu'il n'espérait pas le rencontrer et qu'il s'était arraché à ses occupations simplement pour prendre l'air. Les disciples remarquèrent que le vieillard paraissait mortifié de cet aveu, et ils dirent à R. Saphra : « Maître, pourquoi as-tu humilié ce bon vieillard, ne pouvais-tu lui laisser croire que tu étais venu à sa rencontre ? — Non, répondit le maître, il ne m'était pas permis d'accepter des remerciements que je n'avais pas mérités. Quand on veut être sincère, il ne faut pas seulement ne rien dire qui ne soit pas vrai, mais il ne faut pas non plus laisser croire quelque chose qui serait contraire à la vérité. »

Henri.

Henri était un garçon de quinze ans, qui prenait souvent d'excellentes résolutions, mais il ne les exécutait pas ; il commettait des fautes dont il se repentait immédiatement après s'en être rendu coupable ; il chérissait son père et son maître, mais il aimait encore mieux ses plaisirs ; il aurait volontiers sacrifié sa vie pour celui qui l'avait mis au monde et celui qui l'instruisait, mais il ne leur sacrifiait pas un de ses caprices, et ses égarements

arrachaient des larmes amères à ceux qu'il aimait comme à lui-même.

C'est ainsi qu'il passait sa vie à pécher et à se repentir,

Cependant le temps approchait où Henri devait aller à l'université et puis compléter son éducation par les voyages. Le comte son père ne vit pas arriver sans inquiétude l'époque où il se séparerait de son fils. Il craignait de l'exposer tout seul aux séductions du monde dans lesquelles, pensait-il, Henri se jetterait à corps perdu quand il n'aurait plus auprès de lui personne pour le retenir; quand il n'entendrait plus une voix amie lui donner de salutaires avertissements.

Le comte était tendre, doux et pieux, mais faible, avait perdu une femme qu'il chérissait et le souvenir de cette perte minait lentement sa santé. Enfin, il devint malade le jour même qui était l'anniversaire de sa naissance. La maladie faisait de rapides et effrayants progrès; et l'inquiétude et l'agitation d'Henri devinrent si vives, qu'il ne put tenir en place.

Il sortit de la chambre où était le malade et courut vers un petit bosquet situé à l'extrémité du jardin. Là se trouvaient le caveau dans lequel reposaient les dépouilles mortelles de sa mère, et celui que son père avait fait construire pour y être dé-

posé un jour. Henri debout devant les restes de sa mère fit le vœu solennel de commencer la lutte avec ses emportements et sa soif ardente des plaisirs.

L'anniversaire de la naissance de son père semblait lui dire : « Dans quelques jours peut-être, celui que tu aimes et qui t'aime si tendrement sera peut-être réuni à ta mère ; mais par ta faute il quittera cette terre affligé et désespéré ; il rejoindra celle qui t'a porté dans son sein et mis au monde, mais il ne pourra pas lui dire que tu es devenu meilleur.

Et cette pensée arracha à Henri un torrent de larmes. Mais, malheureux Henri, à quoi servent ton émotion et tes larmes si tu ne t'améliores pas ?

Au bout de quelques jours, le père se releva et il pressa son fils repentant contre sa poitrine avec une fiévreuse émotion. Henri fut ivre de joie en recevant le baiser paternel et en voyant son père bien portant. Il devint plus vif qu'auparavant, il but et sa vivacité augmenta encore. Son maître qui cherchait à réparer par sa sévérité la faiblesse du père, combattit le débordement. Mais Henri s'emporta et désobéit ; comme le maître répétait impérieusement ses ordres, Henri égaré par la colère, leva la main contre celui qui dirigeait son éducation et le blessa ainsi dans son honneur et son affection.

Cette révolte de Henri vint frapper comme une flèche le cœur du comte; la blessure fut si profonde que le malheureux père retomba malade.

Je ne vous décrirai pas, chers enfants, le chagrin d'Henri ; il était coupable, mais soyez indulgents pour lui, car vous aussi, sans doute, vous avez déjà affligé vos parents. Quel enfant, en effet, pourrait se tenir devant le lit de mort de ceux qui lui ont donné l'existence sans se sentir pressé de leur dire : « O chers parents, j'ai certainement abrégé votre vie, sinon de plusieurs années, mais de quelques semaines ou du moins de quelques jours. Ah ! les douleurs que je veux calmer, c'est moi qui les ai causées, et si les yeux bien aimés qui voudraient voir encore la lumière du jour vont se fermer, c'est par ma faute. Mais les mortels insensés pèchent hardiment parce qu'ils ne prévoient pas les funestes conséquences de leurs actes ; ils lâchent la bride à leurs sauvages passions sans songer qu'elles ravageront tout.

Henri se tenait au chevet de son père, mais quand toute espérance de rétablissement fut perdue, il ne put plus supporter la vue du mourant et il s'enfuit dans une chambre voisine. Il se tenait là, à genoux, pendant que son père luttait avec la mort; il n'osait penser à ce qui allait arriver. Il craignait à chaque instant d'entendre

retentir dans la maison ce cri funèbre : il est mort.

Enfin, il dut se présenter pour recevoir les adieux du malade et son pardon. Son père lui rendit son amour mais non sa confiance. « Améliore-toi, mon fils, lui dit-il, mais ne fais aucune promesse. »

On l'entraîna après cette scène déchirante et on le déposa sur un lit dans la chambre voisine. Abîmé dans sa douleur, il semblait avoir perdu le sentiment de son existence, quand, tout à coup, il entendit une voix qu'il reconnut bien. C'était la voix de son vieux maître qui avait été aussi le maître de son père. Le vieillard donnait sa bénédiction au comte et il lui disait : « Endors-toi en paix ! ô mortel vertueux ! ô ! mon fidèle et bien-aimé disciple. Tu as exécuté toutes les bonnes résolutions que tu avais prises ; tu t'es vaincu toi-même, tu as fait le bien. Que le souvenir de tes bonnes œuvres te rende la mort douce. Espère encore en cette dernière heure pour ton malheureux Henri. »

Le malade n'avait plus de forces. Il ne reconnut même pas celui qui lui parlait. Il lui sembla entendre la voix de son fils, et il balbutia : « Henri, je ne te vois pas, mais je t'entends ; mets ta main sur mon cœur et jure-moi que tu deviendras meilleur. »

En entendant ces mots, Henri qui avait entr'ouvert la porte de la chambre, se précipita vers le lit.

Mais il s'arrêta sur un signe du maître qui posa sa main sur le cœur du comte et qui dit à Henri : « Je ferai le serment en votre nom. « Mais le cœur du comte avait cessé de battre, et le précepteur s'écria en s'adressant à Henri : « Va-t-en, malheureux, ton père est mort sans espérance. »

Henri s'enfuit loin du château. Comment aurait-il pu être témoin du deuil qu'il avait causé lui-même. Il promit cependant à son maître de revenir. Il voulut, avant de partir, revoir le lieu où reposait sa mère et où on allait porter les restes de son père. Il arriva en pleurant et d'un pas chancelant dans le bosquet, mais il n'eut pas le courage de s'arrêter devant le caveau prêt à recevoir le corps de son père. Il s'agenouilla devant le caveau où était couchée sa mère ; celle-là, du moins, il ne l'avait pas tuée !

Il appuya sa tête brûlante sur le marbre, mais il ne put pleurer ni faire aucune promesse. Bientôt il se leva et partit.

Partout, sur sa route, s'offrirent à lui des images qui lui rappelaient la perte qu'il venait de faire et les fautes dont il s'était rendu coupable. Il vit des enfants qui revenaient de l'école chargés de livres et de couronnes, accompagnés de leurs parents heureux et fiers, et il se dit que lui n'avait jamais donné de satisfaction à son père. Il entendit les sons

des cloches, et il se dit : maintenant sonne au château la cloche qui appelle à l'enterrement de mon père. Il vit des fossés le long de la route, et ils lui rappelèrent la fosse dans laquelle on allait descendre le comte.

Il ne resta que cinq jours dans la ville voisine. Le désir de revoir son vieux professeur, le meilleur ami de son père, le désir surtout de lui montrer qu'il avait changé de sentiments, ce désir devint si vif qu'il ne put lui résister.

On honore plus ceux qui ne sont plus en séchant les larmes d'autrui qu'en répandant soi-même de stériles larmes, et nos bonnes actions sont le plus beau monument que nous puissions leur élever.

Il faisait presque nuit quand il arriva à la petite porte du parc dont il avait emporté la clef. Il voulait, avant d'entrer dans le château, aller prier sur la tombe de celui qu'il pleurait. Il s'agenouilla auprès du caveau et, entourant de ses deux bras une des colonnes de marbre, il versa des pleurs abondants. Je suis seul et abandonné, dit-il en lui-même, je n'ai plus de père qui vienne me dire, maintenant, le cœur ému de pitié : « Mon fils, tu es assez puni, j'accueille ton repentir. »

L'obscurité, le bruit que faisait le vent en agitant les feuilles, rendaient cette scène plus lugubre et plus désolée. Enfin, Henri aperçut la lune entre

les cimes des arbres. La douce lumière que projetait l'astre de la nuit semblait lui donner à entendre que le calme renaîtrait un jour dans son esprit. Il pensa alors à la promesse qu'il voulait faire à son père et que la mort ne permit pas au comte d'entendre, et il dit : « O père ! cette promesse que j'étais prêt à te faire, je te la renouvelle en ce moment. Vois, père chéri, vois, du haut du ciel, ton pauvre enfant prosterné dans la poussière et te jurant qu'il sera désormais vertueux. Oui, âme bien-aimée, je changerai ; accueille mon repentir. Ah ! que ne peux-tu me montrer que tu as entendu mon serment. »

Il s'arrêta : il lui sembla percevoir un bruit léger semblable à celui que ferait un homme écartant des branches d'arbre. Et, en effet, les branches de sapin s'écartèrent et laissèrent passer une forme humaine. C'était son père qui lui dit : « J'ai tout entendu et j'espère en toi. »

Le comte était bien vivant. Ce que Henri et son précepteur avaient pris pour la mort n'était qu'une léthargie dont le comte s'était réveillé quelques heures après le départ de son fils, et depuis ce moment il alla mieux.

Et maintenant, chers petits lecteurs, laissez-moi vous adresser cette seule question. Avez-vous réalisé toutes les espérances que vos parents avaient fon-

dées sur vous? Si cela n'est pas, hâtez-vous de donner satisfaction à ceux qui vous aiment; car si vous ne le faites pas, il viendra un moment où vous ne pourrez pas vous consoler et où vous vous écrierez : Nous étions ce que nos bons parents aimaient le mieux; mais ils sont morts désespérant de nous, et le dernier chagrin qu'ils ont ressenti, c'est nous qui le leur avons causé.

Halberstamm.

Le riche négociant Halberstamm ayant su qu'un de ses honnêtes voisins était près de sa ruine par suite de mauvaises affaires, l'invita à entrer chez lui, et, l'entraînant dans son cabinet où régnait une demi-obscurité, il tira de sa caisse un petit rouleau qu'il lui remit d'une main tremblante en disant : « Vous êtes gêné en ce moment, recevez un petit don, vous le rendrez aux pauvres quand vos affaires seront en meilleur état. » Le voisin se retire. Arrivé chez lui, il s'aperçoit que le rouleau contient cinquante ducats. Il retourne de suite chez Halberstamm et le trouve encore près de sa caisse triste et pensif. — Ne vous affligez pas, monsieur Halberstamm, vous avez certainement découvert votre erreur : au lieu d'argent vous m'avez donné de l'or; je vous le rapporte, voici le rouleau.

« C'est vous, mon ami, s'écria le négociant avec joie. Oh! si vous saviez combien je vous suis obligé de votre retour précipité! Si vous saviez de quels embarras fâcheux vous tirez ma conscience! — Ecoutez, je ne me suis point trompé, mais je suis tombé dans un péché de faiblesse : au moment où j'ai appris votre fâcheuse position, le cœur touché de votre infortune, j'avais fait vœu de vous remettre cent ducats ; mais, en ouvrant la caisse, une mauvaise pensée m'a suggéré de réduire ce don de moitié. A peine fûtes-vous sorti que ma conscience se troubla. Oh! je suis heureux de votre présence! Je puis réparer la faute que j'ai manqué de commettre. Voici le second rouleau que je vous destinais. Acceptez-le, cher ami, cela vous appartient, et réparez les pertes que vous avez subies. Maintenant mon vœu est accompli. »

Un Jugement impartial.

Dans la riante campagne de Battessée, située sur les rives de la Tamise, non loin de Londres, vivaient, il y a environ trois cents ans, une veuve aveugle nommée Annice Collie, et sa petite fille Dorothée, qui n'avait plus ni père ni mère. Elles avaient connu de meilleurs jours, car le père de la

petite Dorothée avait été jardinier de la bonne reine Catherine, la première femme de Henri VIII. Mais quand Henri se sépara, par le divorce, de l'excellente reine Catherine, pour épouser Anne de Boleyn, les serviteurs de la première furent tous renvoyés.

Ce fut un rude coup pour la famille de Dorothée, mais de plus cruelles infortunes l'attendaient. Le frère de la jeune fille fut tué par la chute d'une vieille muraille, et sa mort causa tant de douleur au père et à la mère qu'ils ne lui survécurent pas longtemps.

La pauvre petite Dorothée, encore enfant, resta seule, sans moyens d'existence, avec sa grand'mère aveugle et infirme. Ne sachant que faire, elle se procura quelques fleurs et quelques fruits et vint les vendre à Londres, afin de gagner quelques pennys. Cela dura quelque temps. La jeune fille parcourait tous les jours les rues de la capitale; mais elle n'était pas seule, elle était accompagnée d'un magnifique chien nommé Constant, qui lui avait été donné tout jeune par la reine Catherine et qu'elle aimait beaucoup.

Tout l'été le commerce de la dévouée jeune fille prospérait; elle gagnait assez pour sa nourriture et celle de sa grand'mère; mais l'hiver arriva, il n'y avait plus de fleurs; les fruits étaient rares et

chers; pour comble de malheur, la vieille femme tomba malade et la détresse de ces deux malheureuses devint très-grande. Dorothée aurait volontiers supporté sa propre misère, mais quand elle vit les souffrances de la vieille Annice, elle n'eut pas la force de les supporter, et avec des larmes dans la voix elle lui dit : « Chère grand'mère, la résolution en est prise, je vendrai mon bon Constant. Un serviteur de la duchesse de Suffolk m'en a offert, il y a quelques temps, une pièce de 12 fr. : il l'aura. — Mais, pourras-tu te séparer de ton favori, que tu as reçu en cadeau de la bonne reine Catherine? — Ah! grand'mère, cela me brisera le cœur, mais, puis-je donc vous voir manquer de pain? »

La bonne petite fille partit donc, accompagnée de Constant, pour aller chez la duchesse de Suffolk. Mais peu après elle revint, criant et sanglotant comme si son cœur voulait se briser; car elle avait rencontré un voleur en chemin, et celui-ci s'était emparé du chien, prétendant qu'il lui appartenait, et il avait menacé la jeune fille de la faire jeter en prison, si elle osait le suivre.

C'était une terrible épreuve pour la pauvre Dorothée. Elle n'eut plus d'autre ressource que d'aller demander l'aumône aux personnes charitables, et quoique cela lui parût fort humiliant, elle résolut néanmoins de se soumettre à cette nécessité, afin

de procurer quelques secours à sa grand'mère vieille et aveugle.

Elle alla donc de porte en porte, racontant simplement et sans artifice de langage, son histoire, et demanda assistance.

Quelques personnes qui avaient bon cœur la secoururent, mais d'autres ne pensant qu'à satisfaire leurs propres désirs et ne se souciant pas du sort d'autrui, restèrent sourds à ses prières; quelques-uns mêmes lui firent de durs reproches de ce qu'elle ne travaillait pas pour gagner sa nourriture. Dans cette affligeante situation, Constant lui manquait. Souvent ses caresses et sa fidélité l'eussent un peu consolée de la froideur et de l'indifférence du monde.

On était au plus fort de l'hiver. La pauvre petite créature avait imploré la charité publique depuis le matin jusqu'au soir, sans avoir reçu un seul penny. Accablée de chagrin, défaillant de faim, presque engourdie par le froid, elle perdit tout courage : et elle tomba sur le sol d'où elle ne se serait probablement pas relevée, sans une circonstance providentielle.

Elle se sentit subitement tirée par le bras; elle se retourna avec peine, et vit un chien qui gambadait autour d'elle. C'était son cher Constant. Il lui léchait les mains et le visage, et lui faisait

toutes sortes de caresses. La surprise et la joie la rappelèrent à la vie ; et prenant le fidèle animal dans ses bras, elle dit : « Je puis me traîner maintenant jusque chez moi, puisque je t'ai retrouvé, ô mon petit chien bien-aimé.

— Votre chien, coquine, s'écria un laquais, sachez que ce chien appartient à lady More, la femme du Lord Chancelier, et il arracha Constant des bras de la pauvre enfant. — Mais je vous assure, monsieur, dit Dorothée, je vous assure que ce chien est à moi ; il m'a été donné quand il était tout jeune encore, par la reine Catherine, qui était très-bonne pour moi. — Ho, ho, reprit le laquais, en éclatant de rire, vous avez bien l'air d'une favorite de reine. Je vois qu'un mensonge ne vous étouffe pas. » A ces mots, il partit. La malheureuse jeune fille, souffrant de la faim et du froid, et accablée de lassitude, le suivit cependant, quoique ses jambes pussent à peine la porter.

En arrivant à l'hôtel où le laquais se disposait à entrer, elle supplia cet homme de la laisser parler à la maîtresse de la maison. « Je la convaincrai, dit-elle, que le chien est à moi. » Mais l'homme galonné la pria poliment de passer son chemin ; puis il lui ferma la porte au nez et la laissa désespérée dans la rue. Dorothée s'assit en pleurant sur une borne, déterminée à attendre qu'elle pût voir

quelqu'un de la famille. Bientôt, en effet, elle entendit le bruit d'une voiture.

Les portes furent ouvertes, et les laquais accoururent, criant : « Place, place pour la voiture du Lord Chancelier. » Toute la famille vint à la rencontre du grand seigneur, et personne ne fit attention à la pauvre Dorothée qui se tenait près de la porte, mais sir Thomas, le chancelier, en apercevant la jeune fille, adressa des reproches à ses gens. « Pourquoi laissez-vous là cette pauvre petite créature, demanda-t-il, ne voyez-vous pas qu'elle meurt presque de froid et de faim ? »

Encouragée par ces bonnes paroles, Dorothée s'avança et dit : « A la vérité, monseigneur, j'ai faim et froid, mais je ne suis pas venue ici pour demander l'aumône ; je suis venue pour réclamer mon chien qu'un de vos serviteurs m'a enlevé.

— Comment, effrontée, vagabonde, dit l'orgueilleuse lady More, qui était sortie, comment osez-vous me réclamer en face, un chien qui est à moi. » Dorothée n'avait pas assez de courage pour répondre à lady More, mais elle s'adressa à sir Thomas : « Je vous assure, monseigneur, que ce chien est à moi ; il m'a été volé, il y a environ trois mois.

— Entendez-vous, madame, dit sir Thomas ; vous savez qu'il n'y a pas plus longtemps que vous

possédez cet animal. — Oui, répliqua sa seigneurie, mais vous savez qu'il m'a été donné par un des conseillers du roi, M. Rich, qui l'a acheté devant sa porte. — Et qui sait, reprit sir Thomas, où l'a pris celui qui l'a vendu à M. Rich ? — Mais, dit lady More, la petite ne peut pas prouver que ce chien lui ait jamais appartenu ; elle ne peut établir les droits qu'elle prétend avoir sur lui.

— Cela se trouve bien, dit sir Thomas, puisque je suis chancelier et premier juge du royaume, c'est mon devoir de faire rendre justice. Je vais tâcher de rendre un jugement équitable. Je pense pouvoir appeler un témoin dont la déposition sera décisive dans cette affaire. » Ayant dit cela, il appela un domestique et lui donna ordre d'amener le chien. Quand celui-ci fut là, sir Thomas le prit sur ses genoux et dit : « Vous, madame, vous dites que ce chien est à vous, et qu'il s'appelle Sultan. Cette jeune fille prétend qu'il est à elle, et qu'il répond au nom de Constant, placez-vous donc, vous madame, et vous aussi, jeune fille, aux deux extrémités de ce vestibule, et appelez le chien. »

Il fut ainsi fait. Lady More commença à crier : « Sultan ! Sultan ! venez auprès de votre maîtresse, venez, mon beau Sultan ! » Le chien agita la queue mais ne bougea pas de sa place. Dorothée, à son tour appela : « Constant ! Constant ! » s'écria-t-elle ;

aussitôt le chien bondit des genoux du chancelier, s'élança vers sa jeune maîtresse et témoigna la joie la plus vive et la plus passionnée.

« L'affaire est claire, dit le chancelier, le chien a reconnu sa maîtresse; il mérite le nom qu'il porte. Jeune fille, prenez votre chien, » ajouta-t-il.

Lady More cependant, s'adressa à Dorothée : « Écoutez, ma belle, lui dit-elle, vendez-moi votre chien, je vous en donnerai un bon prix. — Non, répondit Dorothée, je ne peux pas me séparer de mon chien Constant. — Mais, dit la dame, je vous en donnerai une pièce d'or. — Ah ! madame, répliqua Dorothée, ne me tentez pas par votre or; la détresse de ma grand'mère pauvre et aveugle, me forcerait à accepter votre offre. — Oh ! dit sa seigneurie, vous avez une grand'mère, eh bien, je vous donnerai pour elle une bonne couverture chaude et des bons vêtements d'hiver; me donnerez-vous votre chien en retour ? »

Dorothée fondit en larmes, et en sanglotant elle répondit : « Oui, madame. »

— Excellente enfant, dit sir Thomas. Tu as fait un noble sacrifice à ton devoir; je veux te trouver un meilleur emploi de ton temps que celui d'aller mendier pour nourrir ta grand'mère; veux-tu venir vivre avec ma fille? Tu seras sa petite servante. Que penses-tu de ma proposition ? — Je l'accepte

rais avec joie, avec bonheur, répondit Dorothée, s'il ne fallait pas me séparer de ma grand'mère.

— A Dieu ne plaise que je vous sépare de votre mère, reprit sir Thomas, en essuyant une larme; ma maison est assez grande pour vous deux, et la vieille dame passera le reste de ses jours agréablement. »

Sir Thomas tint parole; la petite famille redevint heureuse, et la bonne et dévouée Dorothée put se rendre le flatteur témoignage que par sa conduite vertueuse, elle avait préservé sa vieille parente d'une fin misérable, et qu'elle lui avait procuré l'aisance et le confortable si nécessaires à la vieillesse.

La Couronne royale.

Un jeune prince demanda à son père, de le distinguer de la foule, et de lui donner des insignes qui pussent le faire reconnaître par tout le monde comme le fils du roi. Le roi lui dit: « Revêts-toi de mon manteau de pourpre, mets ma couronne sur ta tête, et tous sauront que tu es mon fils. »

C'est ainsi que Dieu dit aux hommes: « Observez mes commandements, remplissez les devoirs que je vous impose; efforcez-vous d'acquérir les

qualités que vous me reconnaissez; soyez bons, comme je suis bon; indulgents comme moi, justes comme je suis juste; alors on reconnaîtra que vous êtes mes enfants.

Ne commencez rien avant d'avoir réfléchi aux conséquences de votre acte.

Un shah de Tartarie, visitant sa principauté avec les grands de sa cour, rencontra un derviche qui criait à haute voix : « A celui qui me donnera une pièce d'or, je donnerai un bon conseil. » Le shah ordonna que la somme lui fût comptée, et le derviche dit alors : « N'entreprends rien, avant d'avoir bien réfléchi aux conséquences de ton acte. » Les courtisans en entendant cette sentence banale sourirent, et ils dirent en ricanant : « Le derviche a été bien payé pour son conseil. »

Mais le roi fut si satisfait des paroles du derviche, qu'il les fit écrire en lettres d'or sur les murs de plusieurs salons de son palais, et graver sur toute sa vaisselle.

Peu de temps après, le chirurgien du shah fut gagné par les ennemis de son royal maître, et chargé par les conspirateurs de le tuer avec une lancette empoisonnée, quand il devrait le saigner. Un jour donc, quand le bras du roi était déjà lié

pour l'opération, et que la fatale lancette se trouvait déjà entre les mains du chirurgien, celui-ci lut sur le bassin ces mots : « N'entreprends rien avant d'avoir réfléchi aux suites que pourra avoir ton entreprise. » Aussitôt il tressaillit, et la lancette s'échappa de ses mains. Le roi remarqua son trouble et lui en demanda la raison. Le chirurgien se jeta alors aux genoux de son maître, avoua toute l'affaire. Le roi lui pardonna, mais il fit mettre à mort les conspirateurs.

Quand les courtisans vinrent féliciter le roi d'avoir échappé au danger qui le menaçait, il leur dit : « Vous avez eu tort de rire du conseil que le derviche m'a donné et de le trouver trop cher. On ne peut estimer assez haut un avis qui a sauvé la vie d'un roi. »

Le martyre de Rabbi Chanina.

Les Romains avaient défendu dans la Palestine, dont ils étaient les maîtres, l'étude de la loi religieuse, et ils avaient menacé de mort celui qui enfreindrait cette défense.

Cependant R. Chanina enseignait publiquement la religion israélite. Il fut jeté en prison sur les ordres des autorités romaines, et bientôt après, il fut condamné à périr par le feu.

On le conduisit au supplice, et avant de le faire monter sur le bûcher, on lui attacha sur la poitrine le rouleau de la loi; on lui mit aussi sur le cœur des éponges imbibées d'eau afin de rendre sa mort plus lente et plus terrible. Le pieux rabbin endura d'affreuses souffrances; pourtant il ne fit pas entendre une plainte.

Sa fille avait voulu l'accompagner et assister à ses derniers instants. Elle lui avait promis d'être calme et résignée. Mais quand elle vit les traits du vieillard se contracter de douleur, elle ne put s'empêcher de s'écrier : « Pauvre père, est-ce là la récompense de tes vertus? »

Mais l'illustre martyr répondit : « Je ne suis pas seul la proie des flammes, le saint livre de la loi partage mon sort. »

Les disciples de R. Chanina étaient tous autour du bûcher. Ils étaient venus là donner un témoignage de gratitude et d'affection à leur maître bien-aimé. Mais la cruelle agonie de R. Chanina les peinait. « Maître, lui crièrent-ils, hâte donc ton trépas; tu souffres trop longtemps.

— Mes enfants, répondit R. Chanina, c'est Dieu qui m'a donné la vie, c'est à lui à me la reprendre. Moi, je n'ai pas le droit d'avancer l'heure où je dois comparaître devant lui. »

Décateur.

En l'année 1803, un vaisseau américain du nom de *Philadelphia*, donnait la chasse à un navire monté par des corsaires, et le poursuivit jusque dans le port de Tripoli. Mais là le vaisseau américain donna contre un rocher et il devint ainsi la proie des pirates de Tripoli.

Un jeune officier de marine nommé Décateur, prit la courageuse résolution d'incendier le *Philadelphia*, afin que les Corsaires ne pussent se servir de ce vaisseau contre la flottille américaine.

Décateur prit un petit vaisseau qu'on appelait l'*Entreprise*. Quand la nuit fut venue, il s'y embarqua avec vingt matelots et fit voile vers la *Philadelphia*. Les pirates virent bien venir le petit bâtiment, mais ils croyaient que c'était un des leurs, ils ne supposaient pas qu'il y eût là du danger, et ils laissèrent approcher l'embarcation. Aussitôt Décateur et les siens sautèrent sur le pont. Les Corsaires pris à l'improviste se défendirent cependant avec énergie. Décateur fut bientôt désarmé et jeté à terre. Déjà un des pirates avait levé son sabre et s'apprêtait à percer le courageux officier, quand un matelot américain se précipita entre son chef et le corsaire. Décateur se releva d'un bond et combattit

comme un lion. Peu après, il mit lui-même le vaisseau en feu. Les flammes envahirent le navire avec une grande rapidité et l'incendie fut vu au loin. Les habitants de la ville virent avec surprise et douleur une prise si importante devenir la proie du feu, mais Décateur revint triomphant avec ses compatriotes.

Le moyen le plus sûr d'arriver à la vie éternelle.

Rabbi Josében Kisma était malade. Rabbi Chanina son ami, vint le visiter. Pendant qu'il était là le malade devint plus faible et on put facilement prévoir qu'il ne tarderait pas à rendre l'âme. Tout à coup Rabbi Chanina lui dit : « O maître et ami, peux-tu encore m'entendre? — Oui, répondit R. José. — Eh bien, dis-moi si je peux espérer d'être convié au banquet de la vie éternelle ?

— Mon fils, répliqua le mourant, pour répondre à ta question j'ai besoin de connaître quelques-unes de tes actions.

— Voici un de mes actes, dit R. Chanina. Un jour on me confia une somme assez importante que je devais distribuer en aumônes. Sans le savoir, je donnai plus que je n'avais reçu. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours que je m'aperçus de mon

erreur. Mais je ne réclamai pas à la communauté, l'argent que j'avais dépensé. Il a servi à faire le bien, me suis-je dit, je ne veux plus le recevoir et lui donner une autre destination. — O mon fils, s'écria R. José avec tendresse, si c'est ainsi que tu agis, je désire que mon sort dans l'autre vie, ressemble à celui qui t'est réservé. »

L'Avare puni.

Un marchand très avare, habitant une ville de la Turquie, perdit un jour une bourse contenant deux cents pièces d'or ; il fit connaître par le crieur public l'accident qui lui était arrivé, et offrit de partager la somme qu'il avait perdue avec celui qui trouverait la bourse et la lui rendrait. Un marin qui l'avait ramassée, vint trouver le crieur et lui dit que la bourse était en sa possession et qu'il était prêt à la rendre aux conditions indiquées.

Mais le propriétaire, quand il sut où était sa bourse, essaya de la reprendre sans rien perdre de son contenu. Il dit donc au marin : Si vous désirez obtenir la récompense promise, vous aurez à me rendre non-seulement deux cents pièces d'or, mais aussi une émeraude de grande valeur qui se trouvait dans la bourse. Mais le marin prétendit n'avoir

rien trouvé dans le sac que l'or et se refusa de se dessaisir de la bourse avant d'avoir reçu la récompense.

Le marchand alla donc se plaindre au cadi qui fit appeler le marin et lui demanda de quel droit il conservait la bourse qu'il avait trouvée. « Je ne l'ai pas rendue, répondit le marin, parce que le marchand avait promis de donner cent pièces d'or à celui qui la lui rapporterait, et qu'il refuse de tenir sa promesse, sous prétexte que la bourse contenait, outre l'argent, une émeraude de grande valeur. Cependant, je puis affirmer par serment que la bourse ne contenait que deux cents pièces d'or.

« Décrivez-nous votre émeraude, dit le cadi au marchand, et apprenez-nous comment elle est venue en votre possession. Le plaignant se rendit au désir du cadi, mais ses réponses embarrassées montraient sa déloyauté. Le cadi sachant à quoi s'en tenir, rendit le jugement suivant : Vous, marchand, dit-il, vous avez perdu une bourse contenant deux cents pièces d'or et une émeraude de prix ; le marin que voici a trouvé un sac qui ne contenait que de l'or. Le sac qui est entre ses mains n'est donc pas celui que vous avez perdu. Marin, continua le cadi, vous conserverez la bourse que vous avez trouvée. Seulement vous la laisserez in-

tacte pendant quarante jours. Passé ce délai, si personne ne vous adresse de réclamation, les deux cents pièces d'or seront à vous.

Corrige-toi toi-même avant de corriger les autres.

Le président d'un Beth-Din (tribunal) d'une petite ville de la Palestine, avait dans sa cour deux magnifiques arbres qui faisaient l'admiration de tous ceux qui les voyaient, mais qui avaient le tort très-grave de masquer complétement les fenêtres d'un voisin et qui lui dérobaient ainsi la clarté du jour.

Le voisin se plaignit, mais le chef de la justice n'eut aucun égard à sa plainte, et il refusa de sacrifier ses arbres. Le malheureux plaignant n'avait pas le moyen d'en appeler au tribunal suprême de Jérusalem, et il dut se résigner.

Cependant au bout de quelque temps, deux propriétaires d'un village voisin vinrent devant le tribunal. L'un se plaignait de ce que l'autre avait planté, il y a quelques années, juste devant ses fenêtres, deux arbres qui maintenant, étaient couverts d'un épais feuillage, et empêchaient la clarté de pénétrer dans la maison. Les juges délibérèrent et le président ordonna, en leur nom, au propriétaire des arbres, de les faire couper immé-

diatement. « Les arbres, à la vérité, se trouvent dans votre cour, dit-il, mais vous n'avez pas le droit de masquer le jour à votre voisin. »

Cet arrêt irrita le propriétaire condamné, et dans sa colère, il s'écria : « Mais avez-vous donc d'autres droits que moi? Dans votre cour aussi se trouvent deux arbres qui empêchent votre voisin de voir clair, et cependant, malgré ses plaintes répétées, ces arbres sont debout. Vous avez donc deux poids et deux mesures. »

Le président du Beth-Din, ne répliqua pas, mais il ne fut pas plutôt rentré chez lui, qu'il donna à son jardinier l'ordre de couper les arbres qui gênaient son voisin. « Quand on veut juger les autres avec justice, il faut se juger soi-même aussi, dit-il ; on ne peut corriger son voisin, quand soi-même on a des défauts. »

L'Orgueilleux corrigé.

Un bon roi, qui aimait ses sujets et dont le soin constant était de les rendre heureux, avait un fils, dont le caractère était tout opposé. Il méprisait tous ceux qui étaient au-dessous de lui, se considérait comme une créature d'un ordre supérieur, et pensait que ceux que le sort avait fait ses infé-

rieurs, étaient indignes de son estime, ou créés seulement pour être des esclaves de sa volonté.

Malheureusement son éducation fut confiée à des hommes qui n'avaient pas assez de courage pour corriger son caractère hautain et impétueux, et le roi son père, le vit arriver à l'âge mur, ayant des opinions et des habitudes qui, s'il venait à régner, devaient nécessairement changer ses sujets en ennemis, et faire de son trône un lit d'épines au lieu d'un lit de roses.

Enfin, le prince se maria et devint père ; et le roi, d'après le conseil d'un de ses serviteurs les plus dévoués, profita de cette circonstance pour donner à son fils une excellente leçon.

Le lendemain de la naissance du jeune prince, un enfant du peuple exactement habillé comme le petit-fils du roi, fut placé dans le berceau à côté de lui.

Le prince, à peine levé veut voir son petit garçon, mais quelle fut sa surprise en trouvant dans le berceau, deux enfants se ressemblant, au point qu'il ne put distinguer lequel était le sien. Il appela les serviteurs, et comme ils étaient aussi embarrassés que lui, il donna un libre cours à sa colère, jurant qu'ils seraient tous renvoyés et sévèrement châtiés.

Cependant le roi arriva sur ces entrefaites, et en

entendant les doléances du prince, il lui dit en souriant : « Comment pouvez-vous hésiter à reconnaître votre enfant ? Y en a-t-il un autre dans ce royaume qui soit d'un sang aussi noble ? Y en a-t-il un qui puisse lui ressembler à tel point que vous vous trompiez ? Où est donc cette supériorité de nature dont vous vous vantiez ? » Puis prenant le jeune prince dans ses bras, il dit : « Voici votre fils ; mais il m'eût été impossible de le reconnaître si on n'avait eu soin de lui attacher un petit ruban à la jambe. Sachez donc que la supériorité ne vient pas de la naissance, mais seulement d'une bonne conduite. »

Le prince, honteux et confus, avoua qu'il s'était fait une fausse idée de sa valeur et promit d'avoir de meilleurs sentiments.

Mais le roi craignant de le voir retomber dans ses anciennes erreurs, saisit une nouvelle occasion de l'instruire. Quelque temps après l'événement que nous venons de raconter le prince fut pris d'une légère indisposition, et le médecin lui ordonna de se faire saigner. Un page du prince avait eu besoin d'une saignée le même jour. Le roi ordonna donc que le sang provenant du prince et du jeune page fût conservé dans deux bassins différents.

Quelques heures après, le roi fit chercher le

médecin, et ayant fait apporter les deux bassins, il pria le docteur d'examiner le sang qui se trouvait dans les deux bassins et de dire quel était le plus pur. Le médecin, après examen, indiqua du doigt un des bassins, et dit : « Le sang contenu dans celui-ci est beaucoup plus pur que le sang qui est dans l'autre. »

Le roi se tourna alors vers son fils qui était présent, et lui dit : « Ce sang est sorti des veines de votre page, et est, à ce qu'il paraît plus pur que le vôtre, sans doute, parce que celui à qui il a appartenu mène une vie plus régulière que vous et plus conforme aux lois de la nature. Vous voyez donc que par leur naissance tous les hommes sont égaux; ils n'acquièrent de supériorité l'un sur l'autre que par le degré de culture auquel est parvenu leur esprit et par les efforts qu'ils font pour se rendre utiles à l'humanité.

La morale du judaïsme.

MAXIMES EXTRAITES DU PENTATEUQUE.

Quand vous serez grands, vous entendrez plus d'une fois peut-être, dire autour de vous, qu'une autre religion enseigne au monde les préceptes de

morale qui règlent aujourd'hui les actions des hommes. On vous dira que la morale du judaïsme est beaucoup moins pure et moins élevée que celle des croyances qui sont sorties de son sein.

Il importe que vous puissiez réfuter ces assertions inexactes, et pour cela, j'ai cru bien faire en vous donnant ici des maximes extraites de l'Écriture sainte et du Talmud. Elles auront le double avantage de vous faire apprécier comme elle le mérite, la religion dans laquelle vous êtes nés, et de vous fournir de précieuses indications sur ce que vous aurez à faire pour plaire à Dieu et aux hommes.

Tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir.

Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

Que chacun de vous craigne son père et sa mère.

Vous ne commettrez ni vol ni dénégation et vous ne mentirez pas l'un à l'autre.

Vous ne jurerez pas faussement.

Vous ne maudirez pas le sourd, et vous ne placerez pas d'obstacles devant l'aveugle.

Vous ne commettrez pas d'iniquités dans le jugement, vous ne favoriserez pas le pauvre et vous n'aurez pas égard au riche; mais vous jugerez votre prochain avec justice.

Vous n'irez pas médisant au milieu de votre peuple.

Vous ne haïrez pas votre frère dans votre cœur.

Vous ne vous vengerez pas et vous ne garderez pas rancune.

Vous n'aurez pas recours aux enchanteurs et aux magiciens.

Vous vous lèverez devant la vieillesse, et vous honorerez la face du vieillard.

L'étranger sera pour vous comme l'habitant du pays; vous l'aimerez comme vous-mêmes.

Que le salaire du journalier ne reste pas par devers vous jusqu'au lendemain.

Quand vous moissonnerez votre récolte, vous laisserez la moisson inachevée au bout de votre champ, et vous ne ramènerez point la glanure de votre champ. Vous ne grapillerez point dans votre vigne et vous ne recueillerez pas les grains épars, mais vous les abandonnerez aux pauvres et à l'étranger.

Honorez votre père et votre mère, afin que vos jours se prolongent.

Ne convoitez point la maison de votre prochain ni rien de ce qui lui appartient.

Si vous prêtez de l'argent au pauvre, ne soyez pas à son égard comme des créanciers, n'exigez point d'intérêt de lui.

Si vous avez, comme gage, le manteau de votre prochain, au soleil couchant, rendez-le lui, car c'est là sa seule couverture.

N'outragez point l'autorité et ne maudissez pas le chef du peuple.

Soyez saints, car moi l'Éternel, votre Dieu, je suis saint.

N'accueillez point un rapport mensonger; ne soyez pas complices d'un méchant en servant de témoins à l'iniquité.

Ne suivez pas la multitude pour mal faire.

Si vous trouvez le bœuf de votre ennemi ou son âne égaré, rendez-le lui.

Si vous voyez l'âne de votre ennemi succomber sous sa charge, gardez-vous de l'abandonner, aidez-lui au contraire à le décharger.

Fuyez la parole du mensonge.

Maudit sera celui qui méprise son père et sa mère.

Vous craindrez l'Éternel votre Dieu, et vous vous attacherez à lui.

Vous ferez ce qui est juste et bon aux yeux de l'Eternel votre Dieu, afin que vous soyez heureux.

Vous saurez que l'Éternel votre Dieu vous corrige comme un père corrige son fils.

Gardez-vous d'oublier l'Éternel votre Dieu.

Et maintenant, Israël, qu'est-ce que l'Éternel

ton Dieu te demande, si ce n'est que tu craignes l'Éternel ton Dieu, que tu serves l'Éternel ton Dieu, de tout ton cœur et de toute ton âme ; que tu observes ses commandements et ses préceptes que je t'enseigne aujourd'hui pour ton bien.

Vous êtes les enfants de l'Éternel votre Dieu, ne vous faites aucune incision et ne vous rasez pas les yeux pour un mort.

Quand vous verrez le bœuf de votre frère ou sa brebis égarés, vous les rendrez à votre frère, et c'est ainsi que vous ferez pour tout ce qu'un de de vos frères aura perdu.

Vous n'aurez point dans votre sac deux pierres à peser, une grande et une petite; il n'y aura point dans votre maison deux sortes d'épha, un grand et un petit, mais vous aurez des pierres à peser entières et justes, vous aurez des éphas entières et justes, car quiconque fait cette iniquité, est en abomination à l'Éternel votre Dieu.

La morale du judaïsme.

MAXIMES EXTRAITES DES PROPHÈTES.

Observez la justice et pratiquez la charité.

Romps ton pain avec celui qui est affamé; les pauvres affligés amène-les dans ta maison. Quand

tu vois quelqu'un qui n'a pas de vêtements couvre-le, ne te cache point à ceux qui sont ta chair. Alors tu prieras et tu seras exaucé.

L'Éternel aime la justice et hait l'extorsion.

Si vous voulez que je demeure avec vous, dit l'Éternel, améliorez-vous, pratiquez la justice, n'opprimez pas l'étranger, la veuve et l'orphelin.

Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse, que le fort ne se vante pas de sa force, que le riche ne soit pas fier de sa richesse. Mais que celui qui veut se glorifier, dit l'Éternel, se glorifie d'avoir de l'intelligence, de me connaître, de savoir que moi, l'Éternel, je pratique la charité, la justice, l'équité sur la terre, car c'est à cela que je prends plaisir, dit l'Éternel.

Béni soit l'homme qui met sa confiance en l'Éternel, il sera comme un arbre planté aux bords de l'eau, qui étend ses racines le long d'une eau courante; qui ne sent pas la chaleur quand elle vient, et dont le feuillage est toujours verdoyant; qui ne souffre pas au temps de la sécheresse et ne cesse pas de porter des fruits.

Celui qui acquiert des richesses injustement est comme une perdrix qui couve ce qu'elle n'a point pondu; il sera forcé de les abandonner au milieu de ses jours, et à la fin, il se trouvera avoir agi comme un insensé.

La personne qui aura péché mourra; le père ne portera pas la peine du crime de son fils; le fils ne portera pas la peine de l'iniquité du père; le juste jouira des fruits de sa justice; l'impie expiera son impiété.

Rejetez tous vos péchés, et faites-vous un nouveau cœur et un nouvel esprit.

C'est la charité que je désire, dit l'Éternel, et non les sacrifices.

Recherchez l'Éternel et vous vivrez.

Recherchez le bien et non le mal.

Haïssez le mal et aimez le bien.

Il t'a été dit, ô homme, ce qui est bien et ce que l'Éternel te demande, c'est que tu pratiques la justice, que tu exerces la charité, et que tu marches avec humilité devant l'Éternel ton Dieu.

Recherchez la justice, recherchez l'humilité.

Jugez équitablement et exercez la charité et la miséricorde l'un envers l'autre; n'opprimez pas la veuve, l'orphelin et l'étranger, et ne méditez pas le mal l'un contre l'autre.

Parlez avec vérité l'un à l'autre; et n'aimez pas les faux serments.

N'avons-nous pas tous un même père, un même Dieu ne nous a-t-il pas tous créés?

La morale du judaïsme (*suite*).

MAXIMES EXTRAITES DES PSAUMES ET DES PROVERBES.

Heureux celui qui ne marche point suivant les conseils des méchants, et qui ne s'arrête pas dans le chemin des pêcheurs, et ne s'asseoit point dans l'assemblée des moqueurs, mais qui prend son plaisir dans la loi de l'Éternel, et la médite jour et nuit.

Qui montera sur la montagne de l'Éternel, qui demeurera dans le lieu de sa sainteté ? C'est celui qui a les mains pures et le cœur net, qui n'est pas porté à la fausseté et qui ne jure pas pour tromper.

Beaucoup de souffrances attaquent le méchant, mais la miséricorde divine entoure celui qui a confiance en l'Éternel.

Venez, enfants, écoutez-moi. Je vous enseignerai la crainte de l'Éternel. Quel est l'homme qui désire vivre, qui aime à vivre longtemps pour jouir du bonheur ; qu'il garde sa langue du mal et ses lèvres des paroles trompeuses, qu'il se détourne du mal et fasse le bien ; qu'il aime et poursuive la paix.

L'Éternel est près de ceux qui ont le cœur brisé, et il secourt ceux qui ont l'esprit abattu.

Ne t'irrite point à cause des gens méchants, et ne sois pas jaloux de ceux qui s'adonnent à la perversité, car ils seront soudainement coupés comme le foin, et ils se faneront comme l'herbe verte.

Éloigne-toi du mal et fais le bien, et tu demeureras éternellement, car l'Éternel aime la droiture et il n'abandonne pas ses bien-aimés.

Heureux celui qui s'applique avec intelligence aux besoins du pauvre, au jour du malheur Dieu le sauvera.

Ne soyez pas vains quand les richesses augmentent; n'y attachez pas votre cœur.

Vous qui aimez l'Éternel haïssez le mal.

Comme le père a pitié de ses enfants, ainsi l'Éternel est miséricordieux envers ceux qui le craignent.

Heureux l'homme qui craint Dieu et qui aime beaucoup ses commandements.

Par quel moyen le jeune homme rendra-t-il pure sa voie? c'est en observant ce que tu as ordonné.

Si l'Éternel ne bénit pas la maison, c'est en vain que le maçon travaille, c'est en vain que la sentinelle veille si Dieu ne garde pas la cité.

Quand tu mangeras du travail de tes mains, tu prospéreras et tu seras heureux.

Qu'il est beau! qu'il est agréable! quand les frères demeurent unis ensemble.

Dieu est bon pour tous et sa miséricorde s'étend sur toutes ses œuvres.

La crainte de l'Eternel est le commencement de la science.

Mon fils, écoute l'instruction de ton père et n'abandonne point l'enseignement de ta mère.

Mon fils si les pécheurs veulent t'attirer, n'y consens pas. S'ils disent : viens avec nous, ne va pas avec eux retire ton pied de leur sentier.

Confie-toi en l'Eternel de tout ton cœur et ne te fie pas à ta prudence.

Que la miséricorde et la vertu ne t'abandonnent point, lie-les à ton cou et écris-les sur la table de ton cœur.

Honore l'Eternel de ton bien.

Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse, car elle est plus précieuse que les perles et toutes les choses de prix ne la valent pas.

Ne dis pas à ton prochain, va et reviens demain, quand tu as de quoi le satisfaire.

Ne te détourne point ni à droite ni à gauche; retire ton pied du mal.

Paresseux, va vers la fourmi regarde ses voies et deviens sage. Elle n'a ni chef, ni prévôt, ni dominateur ; et pourtant elle prépare en été sa nourriture, et elle ramasse pendant la moisson de quoi manger.

Paresseux jusques à quand resteras-tu couché? Quand te lèveras-tu de ton lit? Encore un peu de sommeil, un peu d'assoupissement; plie encore un peu les mains pour être couché, et la pauvreté viendra comme un voyageur et la famine comme un homme armé.

Dieu hait six choses, et il y en a une septième qui lui est en abomination. Les yeux hautains, une langue trompeuse, les mains qui répandent le sang innocent, un cœur qui forme de mauvais desseins, les pieds qui courent avec empressement au mal, et celui qui sème des querelles entre les frères.

Craindre l'Éternel, c'est haïr le mal. Je hais l'orgueil et l'arrogance, la mauvaise conduite et la bouche trompeuse.

L'enfant sage réjouit son père, mais l'enfant insensé est le chagrin de sa mère.

La paressse appauvrit, mais l'activité enrichit.

La mémoire du juste sera bénie, mais le nom des méchants sera en mauvaise odeur.

Où il y a beaucoup de paroles, il ne manque pas d'y avoir du péché; mais celui qui retient ses lèvres est prudent.

La ville se réjouit du bien des justes, et il y a un chant de triomphe quand les impies périssent.

Celui qui méprise son prochain est dépourvu de sens.

Celui qui ne gouverne pas sa maison avec ordre aura le vent pour héritage.

Le juste a des égards pour sa bête ; mais l'homme impie est cruel et sans entrailles.

La pauvreté et l'ignominie arriveront à celui qui rejette l'instruction; mais celui qui profite de la réprimande sera honoré.

L'homme emporté fait des folies.

Celui qui est lent à se mettre en colère est d'un grand sens.

Peu, avec la crainte de l'Eternel, vaut mieux qu'un grand trésor où il y a du trouble.

Peu, avec justice, vaut mieux que de grands revenus sans droit.

Celui qui se réjouit du mal d'autrui ne demeurera point impuni.

Le vin est moqueur et quiconque y fait excès n'est pas sage.

Faire ce qui est juste et droit est une chose que l'Eternel aime mieux que des sacrifices.

Quand ton ennemi sera tombé ne te réjouis point, et quand il sera renversé, que ton cœur ne soit pas rempli d'allégresse.

Si celui qui te hait a faim, donne-lui à manger du pain, et s'il a soif, donne-lui à boire de l'eau.

Qu'un étranger te loue et non pas ta propre bouche ; que ce soit un autre et non pas tes lèvres.

La prière même de celui qui détourne son oreille pour ne pas écouter la loi est en abomination.

Celui qui conduit les hommes droits dans un mauvais chemin, tombera dans la fosse qu'il aura creusée.

L'homme qui flatte son prochain lui tend un piége.

La morale du Judaïsme (*Suite*)

MAXIMES EXTRAITES DES LIVRES DE JOB ET DE L'ECCLÉSIASTE

L'Eternel a donné, l'Eternel a repris, que le nom de l'Eternel soit béni.

Nous acceptons le bien de la part de Dieu, ne devons-nous pas aussi, accepter le mal?

Si j'avais dédaigné le droit de mon serviteur et de ma servante, quand ils étaient en contestation avec moi, qu'eussé-je fait quand le Dieu fort se serait levé, et s'il m'avait demandé compte que lui aurais-je répondu?

Il est beau à l'homme de porter le joug de la loi dès sa naissance.

Ne te hâte point de parler, et que ton cœur ne s'empresse de prononcer aucune parole devant Dieu, car Dieu est au ciel et toi tu es sur la terre, que tes paroles soient donc peu nombreuses.

Celui qui aime l'argent n'est jamais rassasié d'argent.

Une bonne renommée vaut mieux que l'huile odoriférante.

Il vaut mieux aller dans la maison de deuil que dans la maison du festin puisque la mort est le terme auquel arrive tout homme, et là le vivant prendra à cœur.

Il n'y a pas de juste sur la terre qui fasse constamment le bien et ne pèche jamais.

Crains Dieu et observe ses commandements, car c'est là toute la loi.

La morale du Judaïsme (*Suite*)

MAXIMES EXTRAITES DE LA MISCHNA ET DU TALMUD

Le monde futur ne ressemble pas à celui-ci; dans le monde futur, il n'y a ni boire ni manger, ni commerce, ni haine, ni jalousie; mais les justes sont assis entourés d'une brillante auréole et contemplent la majesté divine.

Ce monde ressemble à un vestibule placé devant le monde futur; préparez-vous vous-mêmes dans le vestibule afin d'être admis dans le palais.

Celui qui travaille la veille du sabbat, mangera

le jour du sabbat; mais celui qui reste oisif avant le sabbat n'aura rien quand le jour du repos sera arrivé.

(Celui qui travaille à son salut en ce monde jouira dans l'autre des félicités éternelles.)

Ce monde ressemble à une auberge sur la route; c'est l'autre qui est notre vraie résidence.

Tout vient de Dieu excepté la crainte de Dieu.

A celui qui veut se souiller par le péché le chemin est ouvert; mais la grâce divine vient en aide à celui qui veut se sanctifier par la vertu.

L'homme ne doit jouir de rien en ce monde sans en rendre grâce à Dieu.

Nourris-toi et habille-toi pendant les jours de fête comme les jours ordinaires, plutôt que de recourir à la charité.

Ne soyez pas à l'égard de Dieu comme des esclaves qui servent leur maître en vue d'obtenir une récompense mais soyez comme des serviteurs qui servent leur maître sans aucun espoir de salaire.

Sache qu'il est au-dessus de toi, un œil qui voit tout, une oreille qui entend tout, un livre où toutes tes actions sont inscrites.

Considérez trois choses et vous ne pécherez pas: sachez d'où vous venez, où vous allez, et devant qui vous rendrez compte de vos actes.

Accomplissez la volonté de Dieu comme si

c'était votre volonté, effacez votre volonté devant celle de Dieu.

N'ayez pas foi en vous-mêmes jusqu'au moment de votre mort.

Il vaut mieux être parmi les opprimés que parmi les oppresseurs.

Ce n'est pas l'étude qui est l'essentiel mais l'action.

Celui qui possède la science religieuse et ne craint pas Dieu ressemble à quelqu'un qui a les clefs de certaines chambres d'une maison dont la porte extérieure est fermée sans qu'il puisse l'ouvrir.

Une seule inspiration de repentir vaut mieux que cent coups de flagellation.

Celui qui dit, je pécherai et je ferai pénitence; puis je pècherai encore et je ferai encore pénitence, celui-là n'arrivera jamais à faire pénitence.

Celui qui dit je pècherai et le jour du kipour m'amènera le pardon ; pour celui-là le kipour n'amènera point de pardon.

Les péchés commis à l'égard de Dieu, le kipour peut nous les faire pardonner, si nous nous en repentons sincèrement, mais pour les torts que nous commettons à l'égard du prochain nous ne pouvons en espérer le pardon, que si nous avons donné satisfaction à notre prochain.

Les bras de la miséricorde divine sont étendus

en tout temps pour accueillir les pécheurs repentants.

Nous sommes tenus de bénir Dieu quand il nous arrive un malheur, comme nous le bénissons quand il nous arrive un bien.

L'homme doit toujours s'habituer à dire : Ce que Dieu fait est bien fait, car qui sait ce qui contribue véritablement au bonheur ou au malheur de l'homme. Quelquefois nous croyons que le bien qui nous arrive est réellement un bien et il se peut que ce soit un mal ; le contraire est vrai aussi : nous nous trouvons parfois dans une très grande détresse, et il se peut que ce soit pour notre bien.

Suis Dieu, dit la loi : Comment le mortel peut-il suivre Dieu ? Il peut le suivre en imitant ses vertus.

Malheureux l'homme qui se croit perdu ; malheureux aussi celui qui se croit parfait !

Les véritables et plus beaux monuments des hommes de bien sont leurs bonnes œuvres.

Vos propres actions vous rendront agréables aux hommes, ou vous feront mépriser d'eux.

Que votre maison soit ouverte au large et que les pauvres en soient les habitués.

Celui qui fait l'aumône en secret est plus grand que Moïse.

Celui qui calomnie commet un péché qui crie vers le ciel.

Orne-toi toi-même de belles actions avant de chercher à en orner les autres.

Il y a trois couronnes, celle de la loi; celle des pontifes et celle de la royauté; mais la couronne que nous met sur la tête une bonne renommée surpasse toutes les autres.

L'orgueilleux commet le péché d'idolâtrie.

La loi religieuse nous ordonne de traiter les domestiques comme nous-mêmes, de les nourrir, et de les coucher aussi bien que nous-mêmes.

Celui qui soutient le pauvre par des prêts a plus de mérite que celui qui donne l'aumône.

Celui-là donne peu qui donne beaucoup, mais de mauvais cœur; celui-là donne beaucoup qui ne donne que peu mais d'un air aimable.

Celui qui est loyal dans les transactions commerciales est bien vu par tout le monde, et il a autant de mérite que s'il accomplissait toute la loi.

La Morale du Judaïsme (*Suite*).

MAXIMES TIRÉES DE LA MISCHNA ET DU TALMUD (*Suite*).

Celui qui est entretenu par d'autres, fût-ce même par son père et sa mère, ou ses enfants, n'éprouvera jamais l'ineffable contentement de celui qui vit de son travail.

La charité nous prescrit de soulager les pauvres, de visiter les malades, de rendre les derniers devoirs aux morts. Et ces prescriptions s'appliquent non-seulement à nos coreligionnaires, mais à tous les hommes.

Les justes de toutes les religions, ont part au salut éternel.

Il est défendu de tromper qui que ce soit, fût-ce même un idolâtre.

La colère rend le sage insensé et fait déchoir le prophète de sa dignité.

La passion qu'on a l'habitude de satisfaire a toujours faim. Celle à laquelle on résiste, ne demande plus rien.

Ce n'est pas la fonction qui honore l'homme, c'est l'homme qui honore la fonction.

Le silence convient aux sages, à plus forte raison aux insensés.

Si les vieillards vous disent : démolissez, et les jeunes gens : bâtissez, démolissez et ne bâtissez pas, car la démolition des anciens est une construction et la construction des jeunes gens est une démolition.

Quand on commet deux fois le même péché, on croit que c'est chose permise.

La punition du menteur est de n'être pas cru lors même qu'il dit la vérité.

Ne jugez pas votre prochain avant de vous être trouvés dans la même situation que lui.

Le travail honore celui qui s'y livre.

La famine peut régner sept ans ; elle ne frappe jamais à la porte de l'homme laborieux.

Celui qui visite ses champs chaque jour, trouve chaque jour une pièce de monnaie.

Nous devons plus de respect et de vénération à nos maîtres qu'à nos parents, car ceux-ci ne nous donnent que la vie terrestre, tandis que les premiers nous font arriver à la vie éternelle.

Celui qui étudie et qui abandonne ensuite ses études ressemble à quelqu'un qui sème et qui ne récolte pas.

Ce qu'on apprend dans la jeunesse ressemble à des caractères tracés sur du papier neuf ; ce qu'on apprend dans la vieillesse ressemble à des caractères tracés sur du vieux papier.

L'ignorant ne sait pas se garder du péché.

L'ignorant ne peut être véritablement pieux.

Si quelqu'un vous dit : Je me suis donné de la peine, mais je ne suis parvenu à rien, ne le croyez pas ; si quelqu'un vous dit : Je suis parvenu sans aucune peine, ne le croyez pas davantage. Mais si quelqu'un vous dit : Je me suis donné de la peine et j'ai réussi, vous pouvez ajouter foi à ses paroles.

Celui qui sacrifie ses penchants et ses passions à

la religion a offert au Seigneur l'holocauste qui lui est le plus agréable.

On ne fait de progrès que dans les études auxquelles on s'adonne avec plaisir.

L'humilité est la vertu la plus sublime.

Qui est riche? C'est celui qui est content de son sort.

Accueillez tout le monde avec bienveillance.

Aimez ceux qui vous avertissent de vos fautes plus que ceux qui vous louent constamment.

Aimez et honorez tous les hommes.

Éloignez-vous de tout ce qui peut vous amener à pécher.

L'étude de la religion est plus agréable à Dieu que tous les sacrifices.

L'homme vertueux est par la noblesse de son âme au-dessus des anges les plus élevés.

Heureux l'homme qui domine le péché et ne se laisse pas dominer par lui.

Heureux l'homme qui quitte ce monde emportant une bonne réputation.

Si tu rencontres l'esprit du mal, conduis-le dans les écoles où l'on étudie la religion (1).

L'homme doit toujours agir avec intelligence et

(1) Pour combattre avec succès vos mauvaises passions, étudiez vos devoirs

poussé par la crainte de Dieu. Il doit être doux en paroles, affable envers ses parents, ses amis et tout le monde. En agissant ainsi il sera aimé de Dieu et estimé des hommes.

Les savants sont ordinairement les bienvenus dans la société, tandis que les ignorants n'y sont admis qu'avec répugnance.

L'homme ne doit pas étudier dans l'intention d'être réputé un savant, mais uniquement par amour pour Dieu, c'est-à-dire pour connaître ses devoirs, pour être à même de les pratiquer et pour montrer ainsi à Dieu qu'il l'aime véritablement.



CONTES POUR L'ENFANCE

Jacob Lisenfeld

Le deuxième samedi du mois de février 1835, c'était grande fête dans la communauté de Neuviller (1). Le fils du ministre officiant, le jeune Jacob Lisenfeld célébrait sa majorité religieuse. Il avait récité le matin, avec une rare perfection, la Siderah, et l'après-midi, à table, où s'était réunie toute la communauté, il prononça un beau discours allemand entremêlé de nombreuses citations de l'Ecriture sainte. De cordiales poignées de main, de chaudes félicitations montrèrent au jeune orateur que son discours avait fait fait sensation. Aussi la figure du père rayonnait de joie, et la mère ne cessait d'admirer son fils. —Il faut faire un rabbin de Jacob, dit un des invités, il prêchera bien. — Nous le désirerions, répondirent M. et Mme Lisenfeld, mais notre fils ne paraît pas avoir les mêmes idées que nous.

Jacob, en effet, ne partageait pas les vues de son père et de sa mère, et il ne se livrait qu'avec

(1) Village du Bas-Rhin.

répugnance à l'étude de l'hébreu qu'on lui avait fait entreprendre.

Quand la prière du soir fut récitée, et après le départ des invités, M. Lisenfeld, dit à son fils : « Écoute, Jacob, te voilà arrivé à l'âge où ordinairement on fait choix d'une carrière. Mon désir, comme celui de ta mère, serait de te voir devenir rabbin. C'est un rêve que nous caressons depuis que tu es au monde. Mais j'ai cru m'apercevoir que tu n'as qu'un goût médiocre pour les études sacrées. Je veux donc que tu t'expliques franchement avec moi ce soir, afin que je sache à quoi m'en tenir. — Tu ne t'es pas trompé, père, répondit Jacob, je ne me sens pas de vocation pour la profession à laquelle tu veux que je me destine ; je n'aime pas d'étudier jusqu'à vingt-cinq ans, je préfère être employé dans un magasin, comme le sont plusieurs de mes amis. Tâche de me placer chez un négociant de Strasbourg, et je me conduirai de manière à ne mériter que des éloges. — Qu'il soit fait comme tu le désires, reprit le père, puissé-je ne jamais regretter d'avoir cédé à tes vœux !

Huit jours après la conversation à laquelle nous venons de vous faire assister, chers petits lecteurs, Jacob entrait dans un des plus grands magasins de Strasbourg pour y faire son apprentissage de commis.

Il resta là environ sept ans, puis il partit pour Mulhouse, où un ami de son père lui avait procuré un excellent emploi auprès d'un négociant très-estimé et faisant de nombreuses affaires.

C'est là qu'il fut remarqué un jour par un fabricant de Thann, qui lui offrit dans sa maison la place de premier commis. Jacob accepta avec empressement la proposition, et quelques jours après il était installé à Thann.

Ce changement de position était avantageux, non-seulement pour Jacob, mais aussi pour ses parents. Depuis longtemps M. Lisenfeld recevait de son fils, une petite pension qui, jointe à son traitement, lui permettait de vivre moins économiquement que par le passé. Mais dès son arrivée à Thann, Jacob augmenta la rente qu'il faisait à ses parents, de sorte que M. Lisenfeld put se démettre de ses fonctions de Hazan et de Schochet, qui étaient devenues pénibles pour lui à cause de son grand âge. Jacob se montra à Thann ce qu'il avait été à Strasbourg, exact et empressé à remplir ses devoirs. Son patron vit qu'il pouvait avoir pleine et entière confiance en lui, et il n'hésita pas à lui laisser la direction de la maison, et à se faire remplacer par lui daus tout ce qui concernait les affaires. M. Trautmann (c'est ainsi que se nommait le fabricant), que son état de maladie empêchait de surveiller activement ses in-

térêts, n'eut pas à se repentir d'avoir choisi Jacob pour son premier commis. La fabrique prospérait sous la direction de son jeune employé, comme elle avait prospéré naguère sous la sienne propre, et M. Trautmann disait à qui voulait l'entendre qu'il avait trouvé la perle des commis. Souvent il exprimait sa satisfaction à Jacob lui-même. — C'est dommage que vous soyez Juif, ajouta-t-il une fois en riant, si vous aviez la même religion que moi, je vous donnerais volontiers ma fille en mariage et je vous abandonnerais ma fabrique.

C'était en plaisantant que M. Trautmann avait parlé de la sorte, et nullement pour inspirer à Jacob le désir de se faire baptiser. Quoique bon catholique lui-même, il ne pensait pas faire une œuvre méritoire en engageant son commis à rompre avec la croyance de ses pères. Mais il avait chez lui une cousine excessivement dévote et qui rêvait depuis longtemps aux moyens d'amener Jacob à un changement de religion. Quand elle vit donc que M. Trautmann éprouvait pour Jacob une vive affection, quand elle l'eut entendu lui dire qu'il regrettait de ne pouvoir se l'attacher par des liens de famille, elle résolut de mettre les circonstances à profit.

Elle se promenait un jour avec M. Trautmann dans le jardin. « Vous avez un excellent commis, mon cousin, lui dit-elle, mais c'est fâcheux qu'il soit juif ;

s'il était chrétien, cela ferait un mari tout trouvé pour votre Suzanne, et le jour de leur mariage je leur donnerais ce que je possède comme cadeau de noce. — Je suis persuadé, répondit M. Trautmann, que Jacob saurait rendre ma fille heureuse, mais il ne faut pas songer à ce mariage. Il y a entre Suzanne et mon commis un obstacle insurmontable. — Un obstacle insurmontable ? — Sans doute, Jacob est Juif. — Et qui vous dit qu'il restera ce qu'il est ? Je suis sûre, moi, qu'il ne demanderait pas mieux que de devenir catholique. Lui avez-vous jamais parlé des avantages qui résulteraient pour lui de sa conversion ? — Non, je m'en serais bien gardé. Je ne voudrais pousser personne à changer de religion. Je ne suis pas assez instruit pour montrer la supériorité de ma croyance sur les autres, et il me répugnerait d'avoir recours à d'autres moyens qu'à la discussion. Vous ne me trouverez jamais disposé à dire à Jacob : Devenez catholique, et pour récompenser votre complaisance, je vous donnerai ma fille et ma fortune. — Vous avez d'étranges scrupules, mon cousin ; qu'importent les moyens si le but est louable. L'essentiel est d'arracher une âme à l'erreur et de la gagner à la vérité. D'ailleurs, je suis persuadée que votre commis ne partage pas vos répugnances, et qu'il ne trouvera pas si détestables les moyens que je veux

employer pour lui faire quitter la foi dans laquelle il a été élevé. La main d'une des plus riches héritières de Thann, une des meilleures fabriques de la ville pour dot, et la fortune de la cousine Ursule par-dessus le marché : il y a là de quoi tenter un Saint, à plus forte raison un pauvre Juif qui n'a que sa place pour toute richesse. Laissez-moi faire, mon cousin, puisque vous n'êtes pas assez fervent pour entreprendre la conversion de Jacob, je m'en charge; et je vous promets qu'avant un mois j'aurai réussi. Je vous demande seulement de ne pas me mettre des bâtons dans les roues, et de ne pas compromettre le succès de l'œuvre pieuse à laquelle je vais consacrer mes efforts. Si vous m'empêchez de réussir, ma fortune, au lieu de devenir l'héritage de Suzanne, pourra bien passer en d'autres mains.

M. Trautmann ne dit rien; mais son silence pouvait être interprêté comme un assentiment aux projets de la vieille fille; elle le considéra du moins comme tel, et dès le lendemain elle se mit à l'œuvre.

C'était un dimanche. Les bureaux de M. Trautmann étaient déserts; Jacob seul y était. Mlle Ursule vint l'y rejoindre. Je vais vous tenir compagnie pour quelques instants, dit-elle en entrant et en faisant un gracieux salut, cela ne vous dérange pas, monsieur Jacob? — Du tout, répondit le jeune homme qui était très-surpris de la visite de Mlle Ursule

de son langage. C'était la première fois, en effet, que la vieille demoiselle se montrait si aimable à son égard. Jusque-là elle lui avait témoigné peu de sympathie. Mon cousin vous aime beaucoup, dit Mlle Ursule après s'être assise à côté de Jacob, et vous méritez certainement l'affection qu'il ressent pour vous, vous avez su gagner l'amitié de tout le monde. Mais, ajouta-t-elle en s'arrêtant et en soupirant, nous vous aimerions beaucoup mieux si vous étiez de la même religion que nous. — Les hommes ne peuvent-ils donc pas s'estimer et s'aimer tout en n'adorant pas Dieu de la même manière? demanda Jacob. Pour moi continua-t-il, je ne fais aucune différence entre les honnêtes gens, je les estime tous, qu'ils soient chrétiens ou juifs, et je crois, comme la religion Israélite me l'enseigne, que Dieu recevra un jour dans son sein tous ceux qui ont vécu ici-bas conformément à sa volonté, n'importe la croyance à laquelle ils ont appartenu durant leur existence terrestre. — Vous croyez cela, vous? Vous êtes de votre siècle. Les doctrines perverses qui nous dominent aujourd'hui vous ont gagné aussi. Mais vous êtes dans l'erreur, il n'y a qu'une religion qui soit bonne, c'est la mienne; les autres n'ont pas de valeur, et ceux qui les suivent seront irrévocablement damnés. Ah! c'est justement ce qui me fait de la peine pour vous.

Je souffre à l'idée que, vous aussi, malgré les bonnes qualités qui vous distinguent, vous deviendrez la proie de l'enfer, et c'est pour vous sauver de la damnation éternelle que je viens vous conjurer d'embrasser le catholicisme et de renoncer aux fausses doctrines dans lesquelles vos coreligionnaires persévèrent avec un si incorrigible entêtement. Écoutez, Jacob, je vous veux du bien, et je désire que vous soyez heureux dans ce monde et dans l'autre; faites vous baptiser, et alors mon cousin, vous donnera sa fille en mariage, et la fabrique où vous n'êtes que simple employé aujourd'hui deviendra votre propriété; ce n'est pas tout, je serai votre marraine au baptême, et une marraine n'est pas sans faire quelque chose pour son filleul. Le jour où vous mettrez l'anneau nuptial au doigt de Suzanne, un testament en bonne forme vous assurera tout ce que je possède, environ deux cent mille francs. Ce n'est pas à dédaigner, je suppose. Voyons, monsieur Jacob, que dites-vous de ma proposition? Jacob ne répondit pas. — Je comprends, reprit la vieille demoiselle, que vous ne puissiez pas consentir de suite à ce que je vous demande; je vous laisse donc le temps de réfléchir jusqu'à demain. La nuit porte conseil. Vous pèserez les avantages que je vous offre, mais pensez aux suites qu'aurait votre refus. Si mes paroles ne font pas impression

sur vous, je m'adresserai à des gens sur lesquels j'aurai plus d'influence; je dirai à mon cousin que je ne puis pas vivre plus longtemps sous le même toit qu'un Juif; je le mettrai en demeure de choisir entre moi ou son premier commis. Vous pensez bien que ce n'est pas moi qui quitterai la maison.

Après avoir parlé de la sorte, Mlle Ursule se retira, laissant Jacob tout abasourdi de ce qu'il venait d'entendre.

Il fut longtemps sans pouvoir sortir de la surprise mêlée de terreur où l'avait jeté l'étrange conversation qu'il venait d'avoir. « Sa religion est meilleure que la mienne, se dit-il enfin à lui-même, oui, elle le prétend : ah ! si je pouvais discuter avec elle, je lui montrerais bien que cela n'est pas. Je lui prouverais que le Judaïsme ne le cède à aucune autre croyance pour la simplicité de ses dogmes et la pureté de sa morale ; mais elle ne voudrait pas même accepter la discussion. Ce qu'elle veut, c'est que je renonce à la foi de mes pères, c'est que je cesse d'être Juif. Eh bien non, cela ne sera pas. Non, je n'abandonnerai pas le culte dans lequel vivent ceux que j'aime le plus au monde : mon vieux père et ma vieille mère. Non je ne renierai pas lâchement pour un peu d'or la sainte et noble cause pour laquelle des milliers de mes ancêtres ont souffert le martyre. Qu'elle garde

ses deux cent mille francs, mademoiselle Ursule, qu'elle les donne à celui qui épousera sa cousine Suzanne; pour moi, je ne veux pas de son argent. Et M. Trautmann peut céder sa fabrique à un autre, je ne l'achèterai pas au prix d'une abjuration. Il ne faut pas que je devienne riche, je ne demande qu'à gagner mon pain à la sueur de mon front. »

Il s'arrêta un instant. « Mais il faut que je vive, reprit-il, et que je fasse vivre mes parents, et pourtant, si je ne cède pas aux instances de mademoiselle Ursule, je perdrai mon emploi. Elle m'a menacé de me faire sortir d'ici, et elle est femme à réaliser ses menaces. Je serai chassé, honteusement chassé, et je perdrai à la fois ma place et mon honneur. On ne saura pas pourquoi je quitte la maison Trautmann, on suspectera donc ma probité et je ne serai plus reçu dans aucune maison de commerce. Que vais-je devenir, mon Dieu! et que deviendront mes pauvres parents? Ils n'ont que moi pour unique soutien et ils se trouveront enveloppés dans mon malheur. »

Jacob quitta son bureau dans un désordre d'idées incroyable. Il traversa la maison et sortit de la ville, espérant que l'air de la campagne, en rafraîchissant son front brûlant, calmerait aussi l'agitation de ses pensées. Il marcha ou plutôt il courut pendant plusieurs heures sans pouvoir

trouver la tranquillité d'âme qu'il cherchait. Le devoir et l'intérêt luttèrent ensemble dans l'esprit du malheureux... Tantôt, il était prêt à se rendre près de mademoiselle Ursule, et à lui dire : Je suis né juif et je resterai juif. Agissez comme il vous plaira; faites-moi chasser, privez-moi de mon pain, je supporterai courageusement toutes les souffrances pour l'amour de ma sainte religion. Tantôt aussi il s'effrayait des conséquences de sa détermination, et il avait peur de la misère qui l'attendait lui et ses parents.

Il revint donc à la maison harassé de fatigue et l'esprit malade. Mais, malgré sa lassitude, il ne put s'endormir. L'amour de la religion et la crainte de la pauvreté se combattaient au-dedans de lui. Enfin, cette dernière l'emporta et quand le lendemain, mademoiselle Ursule demanda à Jacob : Consentez-vous à ce que je vous ai proposé hier? Un « oui » fut la réponse du coupable jeune homme.

Tout se prépara pour l'abjuration du jeune Juif. Le curé fut prévenu et la cérémonie, que Mlle Ursule dans son impatience voulait fixer au dimanche suivant, fut, sur les vives instances de Jacob, remise à la quinzaine. Jacob voulait revoir encore ses parents; il voulait embrasser une dernière fois ceux dont il allait se séparer pour jamais. Il savait

bien que son père et sa mère, rigides observateurs de la loi de Moïse, ne lui pardonneraient pas son apostasie, et qu'en cessant d'être Juif, il cesserait d'exister pour eux.

On était au mois de septembre et Jacob arriva à Neuviller, la veille de Rosch-Haschana.

Il est impossible de décrire la joie qu'éprouvèrent M. et Mme Lisenfeld à la vue de leur fils. Mais celle de Jacob ne fut pas aussi complète. La pensée que, dans quelques jours, il serait maudit par ceux qui le serraient maintenant dans leurs bras, mêla une grande amertume à son bonheur, et fut cause qu'il ne répondit que froidement aux embrassements de ses parents. Mais ceux-ci ne s'en aperçurent pas dans la première effusion de leur tendresse.

Cependant le moment de se rendre au temple arriva. Jacob y alla avec son père, et partout sur son passage il eut à répondre aux salutations de bienvenue qu'on lui adressait. De tout côté on lui criait : *Schalom Alechem* (1) Jacob. L'affluence fut plus forte autour de lui à l'issue de l'office. Tous les membres de la communauté vinrent lui serrer la main après qu'il eut reçu la bénédiction pater-

(1) Que la paix soit avec vous, formule de salutation, quand on s'adresse à un étranger, ou à un ami qui revient de voyage.

nelle, et aux *Schalom Alechem* se joignirent des souhaits pour la nouvelle année. *Leschana Toba Tikateb* : Sois inscrit pour une bonne année : tel était le vœu qui sortait de toute les bouches. Quand Jacob rentra, il trouva sa mère qui l'attendait dans la pièce du rez-de-chaussée, qui servait en même temps de chambre à coucher et de salle à manger, et dans laquelle une lampe à sept becs répandait une abondante lumière. Elle était vêtue de blanc selon la coutume traditionnelle. Dès que son fils fut près d'elle, elle l'attira sur son cœur et, lui mettant les mains sur la tête, elle prononça d'abord la bénédiction habituelle ; « Que Dieu te fasse prospérer comme Ephraïm et Manassé. » Puis l'embrassant tendrement, elle ajouta : « Que Dieu te conserve à notre amour, non pas seulement pendant cette année qui s'ouvre, mais pendant de longues années ; qu'il te protége, toi qui es si bon pour tes parents, qu'il te récompense de ce que tu fais pour nous et qu'il réalise pour toi les promesses que notre sainte *Torah* fait à ceux qui honorent père et mère. »

Jacob ne put entendre ce langage sans un vif sentiment de honte ; les larmes lui vinrent aux yeux, mais il eut la force de les réprimer.

Cependant, quand il fut seul dans sa chambre, ses remords se réveillèrent. « Irai-je abandonner

pour jamais, dit-il, ces vieux parents qui m'aiment si tendrement, qui, en ce moment font des vœux pour mon bonheur et implorent pour moi le Dieu tout-puissant. Ah! s'ils savaient ce qui doit arriver, s'il pouvaient supposer que j'ai déjà trahi dans mon cœur la foi d'Israël, que j'ai déjà brisé le lien qui m'attache à eux, quelle douleur pourrait se comparer à la leur! Et cette douleur c'est moi qui la leur causerais, moi, fils ingrat et dénaturé! Non! mon bon père, non! mère bien aimée, je n'ai pas la force de me séparer de vous, de m'exposer à votre malédiction..... Mais j'ai promis, reprit-il tout à coup, en se frappant le front avec colère; je suis engagé, il n'est plus possible de reculer, il faut aller jusqu'au bout, arrive que pourra. »

Cependant l'image de sa mère, le couvrant de baisers et lui donnant sa bénédiction, vint se placer de nouveau au travers de sa résolution, et il retomba dans son indécision première. L'aspect de sa chambre, les souvenirs qu'elle réveillait en lui, ne firent qu'augmenter sa perplexité.

C'est dans cette chambre que s'était écoulée la plus grande partie de sa jeunesse; c'est là qu'il avait passé tant de joyeuses journées avec ses camarades. Sur des rayons étaient les prix qu'il avait reçus à l'école primaire catholique, car il n'y

avait pas d'école israélite à Neuviller. Les couronnes que son père et sa mère avaient posées sur son front, avec un si légitime orgueil, étaient encore accrochées au-dessus des rayons. Le Pentateuqne, dans lequel il avait étudié la Sidrah, était sur la commode où se trouvait aussi le discours qu'il avait prononcé le jour de sa confirmation religieuse (Bar-Mizva). Qui lui eût dit alors qu'un temps viendrait où il voudrait quitter la communauté d'Israël dans laquelle il était si fier de faire son entrée? Qui lui eût dit qu'un jour il mentirait à toutes les promesses contenues dans son discours? qu'il deviendrait infidèle à l'engagement d'être un israélite sincère, engagement qu'il avait pris devant toute la communauté? Qui lui eût dit qu'un jour il oublierait toutes les bontés que ses parents avient eues pour lui, bontés que, dans son allocution, il s'était plu à énumérer avec tant complaisance. «Non, je ne puis pas rompre avec tout mon passé, dit-il de nouveau. C'est impossible. Il le faut pourtant, reprit-il, au bout de quelques instants, ma parole est donnée, je ne puis plus la reprendre.»

Accablé de lassitude et brisé par les émotions qu'il avait ressenties, Jacob s'endormit et il ne se réveilla qn'assez tard le lendemain. Son père et sa mère étaient venus dans sa chambre, à la pointe du jour, pour l'engager à se rendre au temple avec

eux. Mais ils l'avaient trouvé profondément endormi et ils s'étaient retirés doucement sans le réveiller. Ce pauvre enfant est encore fatigué de son voyage, avait dit la mère, il ne faut pas troubler son sommeil, il viendra au temple un peu plus tard que nous.

Vers huit heures, en effet, Jacob arriva au temple. La prière de *Schachrit* touchait à sa fin, et quelques minutes après son arrivée, Jacob fut appelé à la Torah. Ce ne fut pas sans émotion qu'il s'approcha du rouleau sacré de cette loi, avec laquelle il était sur le point de rompre, quoiqu'il eût juré de lui rester fidèle. Son émotion grandit encore quand après la lecture de la Torah, retentirent au milieu du plus grand silence les sons solennels du *Schophar*. Ces sons lui rappelèrent que Dieu est notre juge et notre maître, et qu'il viendra pour tous les hommes un jour, où il leur demandera compte de leurs actes. Moi aussi, je serai appelé à comparaître devant le Seigneur, mais que lui dirai-je? Voilà ce que Jacob se demandait pendant qu'on récitait le Schemoné-Esré et les Pioutim (1) qui le suivent.

Il était encore plongé dans ces réflexions, quand le ministre-officiant entonna la prière qui com-

(1) Morceaux de poésie qui se trouvent dans les rituels des jours de fête

mence par ces mots : Unethane Tokef Kedouschat Hayom (1).

Jacob savait qu'à cette prière se rattache une légende, et il résolut de la lire pour chasser les pensées qui l'obsédaient. Il ouvrit donc son Machsor et lut le récit suivant rédigé en langue allemande et imprimé en caractères hébreux.

Dans la ville de Mayence (2) vivait un homme très-riche et très-considéré. Il s'appelait Rabbi Amnon. Ses vertus, plus encore que ses richesses, le firent rechercher par tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville. Il eut même accès à la cour du prince-archevêque et entra fort avant dans les grâces du prince. Les courtisans essayèrent souvent de convertir R. Amnon à la religion catholique, mais il répondit par des refus à leurs propositions. Cependant le prince lui-même vint joindre ses instances à celles qui avaient déjà été faites auprès de R. Amnon, et celui-ci, craignant sans doute de déplaire à son souverain s'il refusait tout nettement de céder à ses désirs, demanda trois jours de ré-

(1) Parlons de la sainteté du jour. Voir cette belle prière dans la traduction du Machsor de Durlacher, ou dans les *Prières d'un Cœur israélite* où elle se trouve imitée.

(2) Nous prions nos jeunes lecteurs de se rappeler que le récit suivant est celui que Jacob lut dans le *Machsor*, et qui se rattache à la prière de *Unethane Tokef*.

flexion. « Dans trois jours, dit-il, je ferai connaître à mon seigneur la décision que j'aurai prise. »

Mais il n'eut pas plutôt prononcé ces paroles qu'il les regretta amèrement. « Qu'ai-je fait, se dit-il à lui-même en sortant du palais? J'ai craint de déplaire à un homme et je n'ai pas eu peur de déplaire à Dieu. Est-ce que je ne sais donc pas que dans trois jours mes convictions n'auront pas changé, que je ne cesserai pas de croire à notre sainte *Torah*, que je serai un Juif aussi fervent qu'aujourd'hui? Pourquoi donc n'ai-je pas eu le courage de refuser tout de suite ce qu'on veut de moi? Pourquoi ai-je laissé supposer que je ne suis plus ce que j'étais, un Israélite convaincu de la vérité de ses croyances? Ah! j'ai bien mal agi, et je mérite que Dieu me punisse. »

Il rentra chez lui bien abattu, bien triste, alla s'enfermer dans sa chambre et refusa de prendre aucune nourriture. Ses nombreux amis vinrent le visiter, mais il ne prêta aucune attention à leurs discours. Enfin le jour, où il devait donner au prince la réponse que celui-ci attendait, arriva. R. Amnon avait pris sa résolution la veille. Je n'irai pas, s'était-il dit, et on verra bien que je ne consens pas à changer de religion.

Le prince fit mander R. Amnon dans la matinée. Mais celui-ci ne vint pas. Une seconde invitation

resta également sans effet. Qu'on amène Amnon de gré ou de force, s'écria le prince irrité. Cet ordre s'exécuta, et R. Amnon fut conduit au palais entre deux haies de soldats.

Il parut devant son souverain. — Pourquoi n'est-tu pas venu me faire connaître ta décision ? pourquoi as-tu manqué à tes promesses ? demanda le prince d'un ton sévère. — Je suis coupable, mon seigneur, répondit R. Amnon, je le sais. Je mérite un châtiment, et je suis prêt à le subir. Faites-moi arracher la langue qui vous a promis ce que je ne pouvais tenir. — C'est à moi, reprit le prince, qu'appartient le choix du châtiment. Gardes, qu'on emmène cet homme et qu'on lui fasse couper les doigts des pieds et des mains. On conduisit R. Amnon dans une pièce sombre et humide, située sous le palais et on le livra aux valets du bourreau. Il supporta sans faiblir l'atroce supplice que le prince avait ordonné. Quand la barbare opération fut terminée, on le coucha dans un cercueil ; à côté de lui, on déposa les doigts qu'on lui avait arrachés, et on le transporta dans sa demeure.

C'était deux jours avant Rosch-Haschana.

R. Amnon souffrait horriblement, mais il avait l'esprit plus calme que naguère, car il avait expié sa faiblesse d'un instant. Le premier jour de

Rosch-Haschana, il demanda qu'on le remît dans son cercueil et qu'on le transportât au temple. Il voulait être placé devant le Héchal, à côté de l'officiant. Celui-ci allait commencer la kédouscha, lorsque R. Amnon lui fit signe de s'arrêter, et il récita, au milieu de l'attention générale, la magnifique prière qui débute par ces mots: *Unethane Tokef*. Le pieux Rabbi y décrivait la sainteté du Rosch-Haschana qui nous rappelle que Dieu est notre juge et qu'il décide de notre sort, qui nous engage à prévenir la condamnation par un repentir sincère, par l'exercice de la charité, par de ferventes invocations adressées à Dieu. Quand cette prière fut terminée, R. Amnon rendit l'âme. Dieu l'avait rappelé à lui et avait mis fin à ses souffrances.

Jacob ne put rester au temple après cette lecture. Il avait besoin de donner un libre cours aux larmes qui le suffoquaient. Il sortit, courut dans sa chambre et, se jetant sur son lit, il pleura et sanglota. « J'ai péché s'écria-t-il, j'ai failli à mon devoir, je suis plus coupable que le pieux Rabbi dont je viens de lire la terrible histoire. Il n'avait pas encore consenti, lui, à devenir parjure à la foi de ses pères; il avait demandé du temps; mais moi, j'ai lâchement cédé, moi j'ai formellement promis de renoncer à ma croyance. En ce moment on s'occupe peut-être des préparatifs de mon abjuration. Eh bien ! qu'on

prépare tout, il manquera quelqu'un à la fête ; c'est celui qui doit en être le héros. »

Il parlait encore quand sa mère entra dans la chambre. Elle l'avait vu quitter le temple avec précipitation et, craignant qu'il ne fût indisposé, elle était sortie à son tour de la maison de prières. Elle avait rapidement franchi la porte de sa demeure que Jacob avait laissée ouverte et elle était venue jusqu'auprès de son fils. « Qu'as-tu, s'écria-t-elle effrayée, que signifie ce visage en pleurs ? — Ne m'interroge pas, ma mère, répondit Jacob, je t'en supplie ; ne me demande rien. La cause de mes larmes est un secret dont la révélation te porterait un coup trop terrible. — Tu as sans doute perdu ta place ? Eh bien, tu en trouveras une autre moins avantageuse peut-être, mais qui suffira toujours à te faire vivre. — Oh ! ce n'est pas cela qui m'a arraché les larmes dont tu vois les traces. J'aurais bien assez de courage pour supporter un accident de cette nature. — Que t'est-il donc arrivé, parle vite, s'écria la mère avec un ton d'angoisse inexprimable. — Me pardonneras-tu, ma bonne mère, me pardonneras-tu, si je t'avoue que j'ai commis une faute, une grande faute ? — Tu sais que le cœur d'une mère renferme des trésors d'indulgence. — Eh bien ! reprit Jacob, en hésitant entre chaque mot. J'ai manqué de me... séparer de vous..... à jamais ; j'ai

voulu.... me baptiser. — Toi, Jacob, tu as eu l'idée de changer de religion, s'écria le père qui entra et qui avait entendu au dehors les paroles de son fils, toi, tu as pu penser à renier la croyance dans laquelle vivent tes parents. Eh bien, moi aussi, je te renie, je te maudis....» Il ne put achever ce dernier mot. Mme Lisenfeld ne lui en laissa pas le temps. Elle s'élança vers lui et lui ferma la bouche avant que la parole fatale fût complétement prononcée. Et Jacob se précipita aux genoux de son père. «Ne me maudis pas, mon père, s'écria-t-il, et toi ma bonne mère, pardonne-moi! Ah, si vous saviez ce que j'ai souffert. Je n'avais que quelques heures pour prendre une détermination. On m'avait placé dans la cruelle alternative de renoncer à ma religion, où à l'espoir d'avoir jamais aucune place. La crainte d'être chassé, de ne plus trouver d'emploi et de vous plonger avec moi dans la misère, m'a fait consentir aux propositions qu'on m'avait fait. Mais le repentir entra dans mon cœur dès que j'eus donné ce fatal consentement, et il n'a fait que grandir depuis que je suis ici. La joie que vous a causée mon retour, vos douces caresses, les souvenirs des anciens jours, la fête que nous célébrons, et l'émouvante histoire de R. Amnon : tout cela a agi sur moi, et je suis sorti du temple pour pleurer ici en toute liberté sur ma faute, pour demander pardon à Dieu

de ma faiblesse, pour me fortifier par une fervente prière dans ma résolution de souffrir tout, plutôt que d'abandonner ma croyance. »

Jacob se tut après ces mots et baissa la tête. Il était devant ses parents comme l'accusé devant ses juges, attendant avec anxiété l'arrêt qui devait le condamner ou le renvoyer absous. — Je te pardonne, dit la mère, en faveur de tes larmes et de ton repentir, et puisse le Dieu clément et miséricordieux te pardonner comme nous, ajouta le père.

Le Rosch Haschana de l'année 1836, les prières de Moussaph furent récitées dans la petite communauté de Metzervisse, comme elles ne l'avaient jamais été de mémoire d'Israélite. Le Piout de *Unethane Tokef* fut surtout dit avec tant d'âme, que l'émotion gagna tous les fidèles, et que les larmes coulèrent de tous les yeux. Un homme d'un âge mûr et une femme se firent surtout remarquer par les larmes abondantes qu'ils versaient, c'étaient M. et Mme Lisenfeld, et celui qui officiait était leur fils.

Il avait voulu expier ses torts passés en acceptant cette humble position de Hazan de village. J'ai refusé, avait-il dit à ses parents, de me rendre à vos vœux et de devenir rabbin; maintenant je veux, pour me punir d'avoir pu céder un instant à de coupables suggestions, me consacrer au service

du culte. Père, tu m'apprendras ce qu'il faut pour être Hazan et schochet, et je chercherai une petite place dans un obscur village, où je passerai ma vie à me repentir et à faire un peu de bien en instruisant les enfants et en leur inculquant les principes de la religion (1).

En vain les parents de Jacob avaient essayé de le détourner de sa résolution, ils n'y étaient pas parvenus, et comme ils ne pouvaient blâmer le sentiment qui la lui dictait, ils avaient cessé toute opposition.

Jacob apprit donc, sous la direction de son père, ce qu'il avait besoin de savoir et, au bout de quatre mois, il fut nommé Hazan à Metzervisse.

De là il a passé dans un autre village où il est encore aujourd'hui, et où il s'est marié. Il instruit les enfants mieux que son prédécesseur, car il leur enseigne non-seulement la lecture hébraïque, mais aussi le *précis d'instruction religieuse* qu'il développe dans des entretiens appropriés à l'intelligence de ses élèves.

Il officie très-bien. Mais c'est surtout le Rosch Haschana qu'il faut l'entendre quand il récite la magnifique prière qui a exercé une influence

(1) Dans les petites communautés, les ministres officiants donnent aux enfants l'instruction religieuse.

si décisive sur sa vie. L'émotion que trahit son accent est vraie, les larmes qu'il a dans la voix ne sont pas feintes. Les fidèles constatent qu'il récite avec une rare perfection, mais ils croient que c'est un effet de l'art. Ses parents et sa femme savent seuls aux prix de quelle douloureuse expérience cette perfection a été acquise.

Léon Hartock

C'était le premier soir de Pâques, l'office venait de finir, et la synagogue de la petite ville de B..., si remplie de fidèles tout à l'heure, était encore une fois devenue vide et silencieuse. Un jeune homme seul y était resté. Il paraissait absorbé dans une profonde méditation, car il n'entendit pas le schamass (1) qui lui criait de loin que les portes allaient se fermer, et ce ne fut que lorsque ce dernier lui frappa sur l'épaule qu'il releva la tête. Ses yeux remplis de larmes, son *thalet* sur le haut duquel était posée une large bande noire, indiquaient qu'il venait de perdre récemment un être bien aimé. Mais son visage amaigri et sur lequel la souffrance avait imprimé des traces nombreuses, témoignait de douleurs déjà anciennes. Quel était

(1) Bedeau.

ce jeune homme pour qui la fête commençait si tristement? D'où provenaient les souffrances dont sa figure portait la marque? C'est ce que nous allons vous apprendre, chers petits lecteurs.

Il se nommait Léon Hartock et était le fils unique d'un riche négociant qui avait habité la ville même où il se trouvait en ce moment. Jusqu'à l'âge de seize ans, Léon était un fils obéissant et soumis. On le citait comme un des meilleurs élèves du collége et tous ceux qui le connaissaient s'accordaient à lui prédire un brillant avenir. Il aurait sans doute réalisé les espérances que ses parents et ses maîtres avaient fondées sur lui, s'il n'avait eu le malheur de se lier d'amitié avec des jeunes gens vicieux et corrompus qui prirent sur lui un ascendant fatal. Dès ce moment il cessa de travailler, il fréquenta les cafés et joua; il fit de fortes dépenses que son père fut obligé de solder. M. Hartock fut très-affligé de la conduite de son fils, mais comme Léon lui promit de s'améliorer, il lui pardonna. Il exigea toutefois de lui qu'il cessât toute relation avec ceux qui l'avaient entraîné au mal et, afin de pouvoir le surveiller de plus près, il renonça au désir qu'il avait eu jusqu'alors de faire embrasser à son fils une carrière libérale, et il résolut de l'employer dans la maison. Là, pensait-il, Léon serait constamment sous ses yeux, et il ne pour-

rait plus suivre les mauvais conseils de ses amis.

Mais les sages précautions de M. Hartock n'eurent pas le succès qu'il en attendait. Léon revit en secret ses anciens amis. Lui, si franc et si sincère autrefois, il eut recours à toutes sortes de mensonges et de ruses pour déjouer la surveillance de son père. Un petit cabaret, situé dans une des rues les plus écartées de la ville, servait de lieu de réunion aux jeunes débauchés que Léon fréquentait.

Pendant quelques mois tout alla bien. Le maître du cabaret faisait crédit et était très-aimable avec les habitués de son établissement. Mais un beau jour il présenta sa note, menaçant, si on ne le payait pas, d'aller en demander le montant à M. Hartock. «Vous aurez de l'argent dans deux jours, dit un de la bande. — Et où prendrons-nous cet argent, demanda Léon que la menace du cabaretier avait rendu soucieux. — Dans la caisse de ton père, répondit l'autre. Écoute Léon, ajouta-t-il, tu es enfant unique, tout ce que ton père possède t'appartiendra un jour. Tu peux donc sans crainte anticiper sur l'avenir et t'emprunter à toi-même deux ou trois cents francs, dont l'absence ne te gênera pas beaucoup au moment où tu entreras en jouissance de tes biens et qui te sont fort utiles en ce moment.»

C'était un vol qu'on proposait à Léon. Autrefois

il aurait repoussé avec indignation un pareil conseil. Mais nos docteurs l'ont dit depuis longtemps : une faute en entraîne une autre (1). Léon avait eu la faiblesse de se lier avec des jeunes gens vicieux, il avait désobéi à son père qui lui avait ordonné de rompre des liaisons aussi dangereuses; maintenant il entrait dans une voie plus mauvaise encore; il devenait plus criminel; il devenait voleur.

Ce ne fut pourtant pas sans de rudes et pénibles combats intérieurs qu'il se détermina à suivre le funeste avis qu'on lui avait donné. Voler lui semblait horrible! mais voir entre les mains de son père irrité le compte des dépenses qu'il avait faites avec ses amis, entendre des reproches, subir des réprimandes sévères, c'était une perspective effrayante à laquelle il n'osait songer. Un instant il eut l'idée de se jeter aux pieds de son père, de lui tout avouer, d'implorer son pardon et de racheter ensuite son triste passé par une conduite meilleure. Mais, un sentiment de fausse honte le retint. Toute la nuit se passa dans ces luttes, et le matin quand il descendit au bureau, il était encore indécis. Mais M. Hartock ayant envoyé son commis faire une course et étant sorti peu après, Léon se trouva seul dans le bureau, et le même soir le cabaretier était satisfait.

(1) Aboth. Ch. IV Mischna 2.

Si content d'avoir échappé au danger qui le menaçait, Léon se fût arrêté sur la pente fatale ou il glissait avec tant de rapidité, on aurait pu lui pardonner sa dernière faute, et son père, lors même qu'il l'eût découverte, la lui aurait certainement pardonnée aussi. Mais il continua son ancienne manière de vivre, et pour satisfaire ses désirs et ceux de ses amis, il eut souvent recours au moyen qui ne lui avait que trop bien réussi une première fois.

Cependant M. Hartock ne tarda pas à s'apercevoir des soustractions commises à son préjudice, et ses soupçons se portèrent non sur Léon, qu'il croyait revenu au bien et incapable d'ailleurs de se rendre coupable d'un vol, mais sur son unique employé dans lequel il avait eu jusqu'alors pleine confiance. Il l'interrogea, l'engagea à avouer ses torts, lui promettant qu'il ne le livrerait pas à la justice. Le pauvre homme ne put faire aucun aveu et protesta de son innocence. Mais M. Hartock, qui avait la conviction qu'aucun autre que son commis n'était l'auteur du vol dont il se plaignait, fut irrité de l'obstination avec laquelle celui-ci niait la faute qu'on lui reprochait et, cédant à un mouvement de colère, il le fit arrêter. Qui pourrait décrire l'anxiété de Léon pendant l'entretien de son père avec M. Benoît. (C'était le nom de l'employé), M. Benoît, sans doute, ne pouvait, pas plus qu'un

autre, savoir que lui, il était le coupable; Léon avait cette assurance. Mais n'était-il pas à craindre que les dénégations répétées de M. Benoît n'ébranlassent la conviction de M. Hartock, et que ses soupçons ne prissent une autre direction? N'avait-il pas à craindre qu'on prît des informations minutieuses sur sa conduite, qu'on découvrirait le cabaret, théâtre de ses débauches, et qu'on acquît ainsi de fortes présomptions qu'il était l'auteur du vol? Et, quand même il échapperait encore aux conséquences de sa faute, ne causait-il pas la perte d'un homme de bien? N'enlevait-il pas à une pauvre et honnête famille ses moyens de subsistance? Ne flétrissait-il pas injustement une réputation jusqu'alors sans tache? Oh! que n'aurait-il donné pour que son père rendît justice à M. Benoît et attribuât à une erreur de compte le déficit qu'il remarquait dans sa caisse. C'était cette dernière espérance qui le soutenait, mais elle fut cruellement déçue, et il ne tarda pas à apprendre l'arrestation de M. Benoît, et bientôt après sa mise en jugement.

C'était aux assises de M..... que M. Benoît fut jugé. Léon espérait pouvoir rester à B..., ce jour, mais il fut appelé à figurer comme témoin au procès. Le témoin était plus pâle que l'accusé, et, s'il eût dû faire sa déposition en entrant dans la

salle son émotion aurait pu donner à réfléchir aux juges. Mais il eut le temps de se remettre de l'impression terrible qu'il avait ressentie en voyant assis sur le banc des infâmes l'innocent qui souffrait à cause de lui, et il put déposer avec calme.

Mais ce calme ne fut pas de longue durée. Quand l'avocat-général, chargé de soutenir l'accusation, prononça son réquisitoire, quand il chercha à faire passer dans l'âme des jurés la conviction que M. Benoît seul pouvait être l'auteur du vol dont il était porté plainte, quand il demanda pour celui qui, disait-il, avait indignement trahi la confiance de son maître, un châtiment sévère qui servît d'exemple à tous ceux qui seraient tentés d'agir comme lui, Léon ne put maîtriser son trouble. Sa pâleur, la sueur qui inondait son visage firent croire à son père qu'il venait d'être saisi d'une indisposition subite, et il le fit sortir de la salle. « Tu es indisposé, mon enfant, dit M. Hartock, je vais te conduire à l'hôtel et tu prendras un peu de repos. — Ce n'est rien, répondit Léon, la chaleur qui règne dans la salle m'a incommodé. Je vais me promener un peu dans cette cour; l'air me remettra. » Au bout d'un quart-d'heure, Léon rentra dans la salle. L'avocat chargé de la défense de M. Benoît avait commencé son plaidoyer. Il montrait qu'il n'y avait aucune preuve, qu'il y avait tout au plus

des présomptions, et que ce n'est pas sur des présomptions qu'on condamne un homme dont le passé est irréprochable. Léon respira en entendant ce langage. Non, ils ne pourront pas le condamner se dit-il en lui-même, et je n'aurai pas à me reprocher d'avoir amené la perte d'un innocent. Il lui fallait cette espérance d'entendre prononcer l'acquittement de M. Benoît pour réprimer son impatience pendant le résumé des débats fait par le président et la délibération du jury. Celle-ci ne dura guère; au bout de cinq minutes retentit la sonnette qui annonçait le retour des jurés dans la salle. Léon partagé entre la crainte et l'espérance était blême. Les enfants de M. Benoît, présents à l'audience, ne pouvaient certes pas attendre, avec une angoisse plus grande que la sienne, la lecture de l'arrêt qui devait leur rendre leur père absous et réhabilité, ou l'arracher à leur bras, et imprimer à leur nom une flétrissure ineffaçable. Et, quand le chef du jury déclara M. Benoît non coupable, la joie de ses enfants n'était certainement pas plus vive que celle de Léon.

M. Hartock, lui aussi, prit part à cette joie, car il avait à peine dénoncé M. Benoît qu'il se repentit de sa demande et alla se désister de sa plainte. Mais, tout en lui donnant acte de son désistement, les magistrats ne purent s'empêcher de laisser un

libre cours à la justice. M. Hartock fut donc heureux tout le premier de l'acquittement de son commis. « Après tout, dit-il, je puis m'être trompé dans mes comptes. » Il alla donc demander pardon à M. Benoît de la précipitation avec laquelle il avait agi à son égard, et lui annonça, qu'en prévision de son acquittement il avait demandé et obtenu pour lui, chez un de ses amis, dans une ville éloignée, un emploi beaucoup plus lucratif que celui qu'il occupait naguère.

Après la douloureuse épreuve qu'il venait de traverser, Léon devait rompre pour jamais avec ses anciennes habitudes. Vous pensez sans doute qu'il le fit, mes chers petits lecteurs, mais il n'en est rien. Nous pouvons facilement triompher de nos passions quand nous cherchons à les vaincre au moment où elles s'éveillent en nous. Mais, quand nous avons été longtemps leurs esclaves dociles et soumis, il n'est plus si aisé de nous soustraire à leur joug. Alors la lutte devient bien rude et bien pénible, et, pour en sortir victorieux, il faut être doué d'une énergie très-grande. C'est cette énergie qui faisait défaut à Léon. Il songea bien un instant à s'améliorer, mais ses bonnes résolutions ne tinrent pas contre les conseils de ses amis; il fit de nouvelles dettes et, de nouveau aussi, il chercha à s'en acquitter en puisant dans la caisse de son père.

Mais les crimes, quelque précaution qu'on prenne pour les commettre, ne peuvent pas toujours rester cachés. Léon en fit l'expérience un jour. Il venait de glisser plusieurs rouleaux d'or dans sa poche et il allait refermer le tiroir où il l'avait pris, quand sa mère entra. « Léon, dit-elle d'un ton sévère, tu viens de commettre une mauvaise action, mais rends-moi l'argent dont tu t'es emparé et je consentirai encore à ne rien dire à ton père. — Tu te trompes, mère, répondit Léon, je n'ai rien pris. — N'essaie pas de nier, reprit madame Hartock, j'ai été témoin de ton vol. — Cela n'est pas, dit encore Léon tout en essayant de se diriger vers la porte. Mais madame Hartock se plaça résolument devant lui. — Tu ne sortiras pas d'ici, s'écria-t-elle, avant de m'avoir remis ce que tu as volé. » En ce moment Léon entendit la voix de son père. M. Hartock montait l'escalier du bureau. Encore un instant, il serait là, et Léon aurait à lui rendre compte de son crime. Cette pensée mit le trouble dans son esprit, et, égaré, hors de lui, il poussa rudement sa mère qui tomba en jetant un cri, et, traversant comme une flèche la salle à manger et la cuisine, il descendit l'escalier de service et sortit de la maison, et bientôt après de la ville.

Il courut jusqu'au soir et arriva harassé de fa-

tigue dans un village où il passa la nuit. Quelle nuit ! Le cri de douleur poussé par sa mère retentissait à ses oreilles. J'ai blessé ma mère, dit-il, je l'ai peut-être tuée, elle qui m'a tant aimé, qui ne vivait que pour moi ! Quel chemin j'ai parcouru depuis que j'ai eu le malheur d'écouter de perfides amis ! J'étais le modèle des jeunes gens : aujourd'hui je suis un infâme voleur, peut-être un parricide ! Il s'endormit pourtant, car il était accablé de lassitude, mais il eut un rêve effrayant. Il lui semblait voir la maison où il avait passé jusqu'alors sa vie. Une foule nombreuse stationnait à la porte. Au loin on entendait le roulement d'une voiture : c'était le corbillard. Au même moment la porte s'ouvrait et quatre hommes en sortaient portant un cercueil.

Bientôt cette vision s'évanouit, et une autre lui succéda. Il vit cloué à la maison de son père un écriteau noir sur lequel était gravé son nom, et au-dessous, en grosses lettres, ce mot : *Parricide*. Cette terrible épithète accolée à son nom lui arracha un cri qui le réveilla.

Mais la réalité n'était pas faite pour dissiper les sombres impressions que le rêve avait laissées dans son esprit. Qu'allait-il devenir ? Sa mère n'était-elle pas gravement blessée ? Sa criminelle action n'avait-elle pas fait du bruit dans la ville, et

n'allait-il pas être poursuivi par la justice? C'étaient là autant de questions auxquelles il ne pouvait trouver de réponse rassurante. Mais il fallait prendre un parti. Il se décida donc à continuer sa route. Il fit environ vingt lieues en prenant toujours les chemins les plus détournés et les moins fréquentés, car il craignait d'être arrêté et reconduit à B.... Ayant ainsi mis une distance assez grande entre lui et les lieux où s'était accompli son crime, il s'enhardit jusqu'à entrer dans une gare de chemin de fer, et il se mit dans un train qui partait pour Paris.

Léon n'avait jamais été à Paris, et pourtant il n'éprouva aucune de ces joyeuses émotions que ressentent d'ordinaire les voyageurs qui visitent pour la première fois la capitale de la France, quand ils sont encore dans cet heureux âge où l'on s'enthousiasme vite pour tout ce qui est grand et beau. Ni la foule qui se pressait dans les rues, ni les édifices grandioses qui s'offraient à ses regards, ni les magasins aux brillants étalages ne parvenaient à fixer son attention. Celui dont le cœur est déchiré par le remords, ou dont l'esprit est tourmenté par l'inquiétude, ne peut jouir de rien. Léon passait indifférent devant toutes les merveilles dont la seule idée faisait autrefois bondir son imagination. Que vais-je devenir? Voilà ce qu'il se demandait sans cesse.

Il se promenait depuis trois ou quatre jours dans Paris, quand, un matin, il vit plusieurs personnes rassemblées devant un mur auquel on venait d'apposer une grande affiche bariolée. Il s'approcha du groupe, et il put lire en gros caractère le mot : *Brésil*. C'était un appel adressé par une agence d'émigration aux gens hardis qui voudraient tenter la fortune au-delà des mers.

L'idée de s'expatrier n'était pas encore venue à Léon, mais l'annonce qu'il venait de lire la lui suggéra, et il ne mit aucun retard à lui donner suite. Il partit le jour même pour le Havre, et le surlendemain le vaisseau sur lequel il s'était embarqué mit à la voile.

A Rio-Janeiro, Léon rencontra des Israélites français. Le double lien qui unit ceux qui appartiennent à la même religion et qui ont une même patrie, devient plus fort encore en pays étranger. Les coreligionnaires dont Léon fit la connaissance à Rio-Janeiro, l'aidèrent de leurs conseils. Ils l'engagèrent à faire le commerce de bijouterie dans les provinces de l'intérieur, et ils se chargèrent de faire pour lui les premiers achats.

Deux ans se passèrent, le commerce de Léon prospérait, et il aurait été heureux, si l'homme pouvait l'être quand le souvenir d'une faute le poursuit. Mais il n'était pas au pouvoir de Léon d'oublier

le passé. L'inquiétude dans laquelle il se trouvait sur les suites de la situation dans laquelle il avait placé sa mère, la conviction que ses parents souffraient de ne pas savoir ce qu'il était devenu, ajoutaient encore à ses peines. Il fallait mettre un terme à ses souffrances, et il résolut d'écrire à son père. Sa lettre peignait en termes touchants son repentir, et les larmes dont le papier portait les traces, montraient que ce repentir était sincère, et pouvaient témoigner que Léon disait vrai en assurant son père du vif désir qu'il ressentait de revoir ceux qu'il osait encore, malgré ses fautes, appeler ses parents bien-aimés. Cinq mois après le départ de sa lettre, Léon reçut de son père une réponse qui, loin d'adoucir son chagrin ne fit que l'augmenter.

Sa mère était morte depuis quelques mois. Ce n'était pas des suites de la blessure qu'elle s'était faite en tombant, et en se heurtant la tête contre un meuble, car cette blessure avait été guérie rapidement. Mais le chagrin qu'elle ressentait de la conduite de Léon, sa poignante inquiétude sur le sort de celui qu'elle aimait encore malgré ses écarts, la douleur qu'elle éprouvait de ne rien apprendre de ce qui le concernait, avaient miné lentement sa santé et venaient de la conduire au tombeau. Son père lui-même, brisé par les douloureuses émotions qu'il

avait éprouvées, était souffrant. Telles étaient les tristes nouvelles qui parvenaient à Léon.

Nous n'essaierons pas de décrire ce qui se passa dans l'âme du malheureux jeune homme pendant qu'il lisait cette fatale lettre. Ceux qui ont eu à déplorer la perte d'êtres bien-aimés, ceux qui ont senti leur cœur se briser au moment où la mort vint leur arracher les objets de leur affection, ceux-là peuvent se faire une idée de ce que ressentit Léon.

Mais cette idée ne sera encore qu'imparfaite. Léon était seul sur une terre étrangère, sans parents, sans amis pour le consoler, pour adoucir sa douleur par les témoignages de leur sympathie. Il avait la conviction d'avoir contribué à la mort de celle qui l'avait mis au monde et qui l'avait élevé avec une si tendre sollicitude. La situation de son père lui inspirait aussi de sérieuses inquiétudes, et il craignait d'avoir bientôt à apprendre un nouveau malheur. Ah ! il avait espéré une autre réponse à sa lettre, et Dieu sait combien d'ardentes prières il lui adressa pour qu'il lui accordât la réalisation de ses espérances. Il avait espéré que sa mère, guérie depuis longtemps des suites de sa blessure, serait heureuse de recevoir de ses nouvelles, qu'elle intercèderait elle-même en sa faveur auprès de M. Hartock, qu'on lui écrirait que son repentir était agréé et qu'il pouvait revenir. Mais la lettre de son

père ne lui apportait que d'amères déceptions ; sa mère, il ne devait jamais plus la revoir, et M. Hartock lui-même, le reverrait-il? Hélas ! il ne lui avait pas dit de revenir, il n'avait pas deviné l'ardent désir de retour qui s'était emparé de son âme et qu'il n'avait pas osé exprimer nettement.

La douleur de Léon fut donc d'autant plus vive que ses espérances de bonheur avaient été grandes. «C'est donc vrai! s'écria-t-il, tu n'es plus, ma bonne mère, et c'est moi qui t'ai tuée par mon indigne conduite ! Pour prix de ta tendresse, je t'ai donné la mort, et c'est ainsi que j'ai témoigné la reconnaissance que je te devais ! Et le malheureux jeune homme se roulait à terre et sa douleur s'exhalait en longs gémissements. Et toi aussi, mon bon père, dit-il après quelques minutes de silence, et toi aussi, tu es peut-être mourant à cette heure, et tu es seul, abandonné aux soins de personnes étrangères, et tu maudis sans doute ton fils qui est au loin quand sa place serait à tes côtés. Ah ! ne me maudis pas, père, je viens, je hâterai ta guérison par ma présence et mes soins, et un jour, peut-être, ton cœur de père ne me jugera pas indigne du pardon.

La pensée qu'il avait des devoirs à remplir envers son père, et l'espoir qu'un jour celui-ci lui ouvrirait encore ses bras, rendirent à Léon un peu de calme et d'énergie. Il n'y avait pas d'Israélites dans la

petite ville qu'habitait Léon, et il ne put pas réciter le Kadisch, mais il déchira ses vêtements en signe de deuil, s'assit à terre pendant une heure et passa le reste de la journée en prières et en pieuses méditations. Dès le lendemain, il s'occupa de vendre ce qu'il possédait, et quelques jours après il était en route pour la France.

Il faisait nuit quand il arriva à B... Son cœur battait bien fort quand il sonna à la porte de cette maison où régnaient naguère le calme et le bonheur, et où il avait porté le deuil et la désolation. Une domestique qu'il ne connaissait point vint lui ouvrir. « Je voudrais voir M. Hartock, dit-il.—C'est impossible, répondit la servante, M. Hartock est malade, il ne reçoit personne. — Il faut pourtant que je le voie, insista Léon. — Attendez un moment, dit la jeune fille, je vais voir si l'on peut vous introduire auprès de M. Hartock. Au bout de quelques instants elle revint suivie d'une femme d'environ quarante ans. C'était elle qui avait élevé Léon, et, quoiqu'elle eût quitté la maison depuis quelques années déjà, elle le reconnut pourtant. — Grand Dieu ! s'écria-t-elle, c'est notre jeune maître. — Oui, c'est moi, Miriam, dit Léon, je vous en prie, conduisez-moi auprès de mon père. — Votre père dort en ce moment ; il ne faut pas troubler son sommeil ; et puis, l'émotion qu'il

ressentirait en se réveillant et en vous voyant à son chevet pourrait lui être fatale. Même quand il sera réveillé, il sera peut-être nécessaire encore de prendre quelques précautions pour lui annoncer votre arrivée. Le médecin va venir; il nous indiquera ce que nous avons à faire. »

Le médecin arriva, en effet, et il engagea Léon à ne pas provoquer une reconnaissance de la part de son père, l'état de faiblesse de M. Hartock rendant toute émotion dangereuse. « Je ne pourrai donc pas voir mon père, s'écria Léon, je serai ici, tout près de lui, à côté de la pièce où il repose, et il me sera défendu de contempler ses traits. Oh! je vous en supplie, monsieur, laissez-moi entrer dans sa chambre; je ne prononcerai pas une parole, je ne me permettrai pas un geste qui puissent me faire reconnaître. Ce que je demande, c'est qu'il me soit donné au moins de voir mon père, puisque ce bonheur même, je ne l'aurai pas longtemps, car votre air et vos paroles me disent assez qu'il est bien mal. Et il fondit en larmes en disant ces mots. — Calmez-vous, dit le docteur, votre père est malade; mais sa situation n'est pas désespérée. C'est pour ne pas l'empirer que je vous ai conseillé de ne rien faire pour être reconnu par M. Hartock. Mais je ne vous défends pas d'entrer dans sa chambre. Vous aurez seulement soin de vous tenir

éloigné de lui. Il lui arrivera peut-être de parler de vous, de désirer votre présence, alors vous pourrez vous montrer. »

Léon entra avec le médecin dans la chambre de M. Hartock. Il vit avec effroi les traits amaigris de son père. Oh! comme il doit souffrir, se dit-il à lui-même. Il s'assit aux pieds du lit et il demanda à Miriam un livre de prières. On lui apporta le rituel de sa mère. Il pria longtemps et avec ferveur, et ce ne fut que sur les vives instances de Miriam qu'il consentit à interrompre ses prières pour prendre un peu de nourriture. Miriam l'engagea aussi à aller se reposer, mais il ne voulut pas céder à ce désir, et malgré les fatigues d'un long voyage, il veilla près de son père.

La nuit fut assez tranquille. M. Hartock prenait les potions ordonnées par le médecin et qui lui étaient présentées par Miriam. Mais le lendemain la fièvre s'empara de lui et il délira. Le délire dura toute la journée, et Miriam à laquelle le médecin avait dit que les derniers instants de M. Hartock étaient venus, fit appeler les membres de la Hébra. Ils vinrent à la nuit tombante, et de la chambre de M. Hartock on put les entendre qui récitaient dans une pièce voisine les sublimes strophes des Psaumes.

Cependant la fièvre de M. Hartock se calma, et

à l'approche de la mort, il recouvra sa lucidité d'esprit. « Je suis bien faible, docteur, dit-il au médecin qui était assis à son chevet, et je sens que je suis près de ma fin; je mourrais pourtant sans regret si Dieu m'avait permis de revoir encore une fois mon fils. » Léon, sur un signe du médecin, s'était approché pendant que M. Hartock parlait... « Mais Dieu sait, continua le malade, où est maintenant ce malheurex enfant. — Il est ici, père, s'écria Léon en pleurant et en tombant à genoux devant le lit de M. Hartock. — Oh! que le Seigneur est bon, dit celui-ci, je désirais te revoir, mon fils, cependant je n'osais espérer l'accomplissement de mon désir. Mais viens, ajouta-t-il en faisant un effort pour se soulever, viens que je t'embrasse avant de mourir. — Non, père, répliqua vivement Léon, non, je suis encore trop indigne de cette faveur; quand tu m'auras pardonné, quand tu m'auras assuré que tu as oublié mon passé, alors seulement, j'oserai tendre mon front à tes lèvres. — Léon, reprit M. Hartock d'un ton solennel, au nom de ta pieuse mère qui t'a pardonné avant d'être appelée devant Dieu, et en mon propre nom, je te pardonne. » Léon sanglotait, et soudain il se leva et entourant de ses deux bras le cou de son père, il arrosa de ses larmes le visage du vieillard. Le médecin détacha doucement les bras de Léon et le

fit asseoir au bord du lit. M. Hartock, que cet entretien avait fatigué, se tut pendant quelques instants. « Léon, reprit-il bientôt, tu trouveras dans le tiroir de mon bureau un testament écrit de ma main, qui t'assure toute ma fortune, à la charge pour toi d'acquitter quelques legs que j'ai cru devoir faire... » Un nouveau silence succéda à ces paroles. » Donne-moi une Tefila (1)... Miriam, dit encore M. Hartock; mes affaires humaines sont réglées maintenant, je veux aussi me mettre en règle avec Dieu. » La Tefila fut apportée, et Léon, sur la demande de son père, l'ouvrit à la page où se trouve la Confession des péchés. Il récita et M. Hartock répéta après lui d'une voix ferme toutes les paroles de la Confession. Un profond silence régnait dans la chambre; dans la pièce voisine les membres de la Hebra avaient suspendu la récitation des Psaumes depuis que M. Hartock était réveillé, et on n'entendait que la respiration oppressée du malade. Tout à coup il appela Léon. « J'ai oublié, dit-il, de te donner ma bénédiction. » Léon baissa la tête, son père y posa les mains, et d'une voix qui devenait de plus en plus faible, il prononça les paroles suivantes : « Que l'Éternel te bénisse et te » garde, qu'il fasse luire sa face sur toi et te favo- » rise, qu'il tourne sa face vers toi et te donne la

(1) Rituel.

» paix. » Il s'affaissa après ces derniers mots. Les Membres de la Hébra, appelés par Miriam, entrèrent et commencèrent à réciter les prières des agonisants. Le médecin voulut arracher Léon à cette triste scène, mais celui-ci refusa de le suivre. Il déploya en ce pénible moment une fermeté dont lui-même ne se serait pas cru capable. Il récita avec la Hébra toutes les prières usitées en pareille circonstance, et quand le dernier souffle de son père s'exhala, il dit à haute voix ces paroles que l'Israélite récite quand il se couche et quand il se lève, et qu'il entend résonner encore à son oreille, quand son âme est prête à s'envoler vers l'éternel séjour! *Schema Israel*, *Adonay Elohenou*, *Adonay Ehad*. «Écoute Israël l'Eternel notre Dieu, l'Éternel est un; » et il ferma pieusement les yeux de celui que la Providence ne lui avait permis de revoir, que pour le lui faire perdre aussitôt.

C'était huit jours avant Pâque. Pendant la semaine de deuil la Hébra se réunit tous les jours dans la demeure de M. Hartock pour y réciter les prières, et le soir qui commençait la fête de Pâque, Léon vint pour la première fois au Temple. Nous avons vu quelle était sa tristesse, elle augmenta encore quand il rentra à la maison. Comme autrefois la salle à manger était brillamment éclairée. Les nappes d'une blancheur éclatante couvraient la

table au milieu de laquelle était posé le plat du *Seder*. Tout était préparé pour le banquet pascal, mais il y manquait les principaux convives. Léon ne put s'empêcher de comparer cette veillée de Pâque à celles qu'il avait vu célébrer naguère. Alors tout était joie dans la maison. La réunion était nombreuse et animée, car les domestiques et un pauvre étranger auquel on donnait l'hospitalité, se trouvaient à table avec les maîtres de la maison. Aujourd'hui une seule domestique et Miriam tenaient compagnie à Léon, et le souvenir de la perte récente qu'on venait d'éprouver planait sur la réunion et y faisait régner un morne silence, Léon essaya pourtant de réciter d'un ton ferme les prières de Pâque, mais plus d'une fois les pleurs étouffèrent sa voix.

Cependant la fête se termina et Léon eut à s'occuper de mettre un peu d'ordre dans ses affaires. Un autre motif encore le retenait à B... Il avait à se présenter devant le conseil de révision, car avant son arrivée on avait tiré au sort pour lui et il lui était échu un mauvais numéro. Il ne sera pas soldat disait-on autour de lui, il a les moyens de se faire exonérer, il n'y aura pas de mal si on le prend; mais lui, ne répondait pas, et quand le conseil l'eut déclaré propre au service militaire, il quitta B... sans dire à personne où il allait.

Le lendemain de son départ, le président de la Commission administrative du Temple ayant réuni la Communauté, donna lecture d'un acte par lequel Léon faisait don à la Communauté, de la maison de ses parents et de deux maisons contiguës pour y établir un hôpital-hospice et un orphelinat. Le bureau de bienfaisance de la ville reçut aussi une somme très-importante, qui selon le désir du donateur fut distribuée aux pauvres de tous les cultes. La domestique que Léon avait congédiée apprit qu'une somme destinée à lui servir de dot, était déposée pour elle chez le notaire.

Léon, après son départ de B..., passa dans l'endroit qu'habitait Miriam ; il voulait la remercier des soins dévoués dont elle avait entouré M. Hartock à ses derniers moments, et il lui laissa en se séparant d'elle un coupon de rente de 600 francs.

On s'entretint pendant quelques jours à B... de la générosité du jeune Hartock, puis on cessa de s'en occuper, et on n'entendit plus parler de lui.

Au mois de septembre 1859, on lisait dans un journal israélite les lignes suivantes :

« On nous écrit de Milan : Hier tous les Israélites
» habitant notre ville assistaient aux funérailles
» d'un soldat français, notre coreligionnaire, mort
» à l'hôpital des suites d'une blessure qu'il avait
» reçue à Solférino. D'après ce que nous a dit un

» de ses amis, israélite comme lui, et faisant partie
» du même régiment, il n'était entré au service
» dont sa fortune lui permettait de se dispenser,
» que pour racheter par son dévouement à une
» noble cause, les fautes de sa jeunesse. Il voulait
» contribuer, disait-il, à l'affranchissement d'une
» nation malheureuse, et il voulait surtout aider
» à délivrer ses coreligionnaires de l'oppression qui
» pesait sur eux dans toutes les parties de l'Italie qui
» n'étaient pas soumises au sceptre de Victor-Em-
» manuel. Pendant sa maladie, il a donné des mar-
» ques de la plus pieuse résignation, et en mourant,
» il a partagé ses biens entre différents établis-
» sements de charité de France. Les pauvres de
» notre ville se sont aussi ressenti de ses libéra-
» lités.

» Ce jeune martyr de l'indépendance italienne
» s'appelait Léon Hartock.»

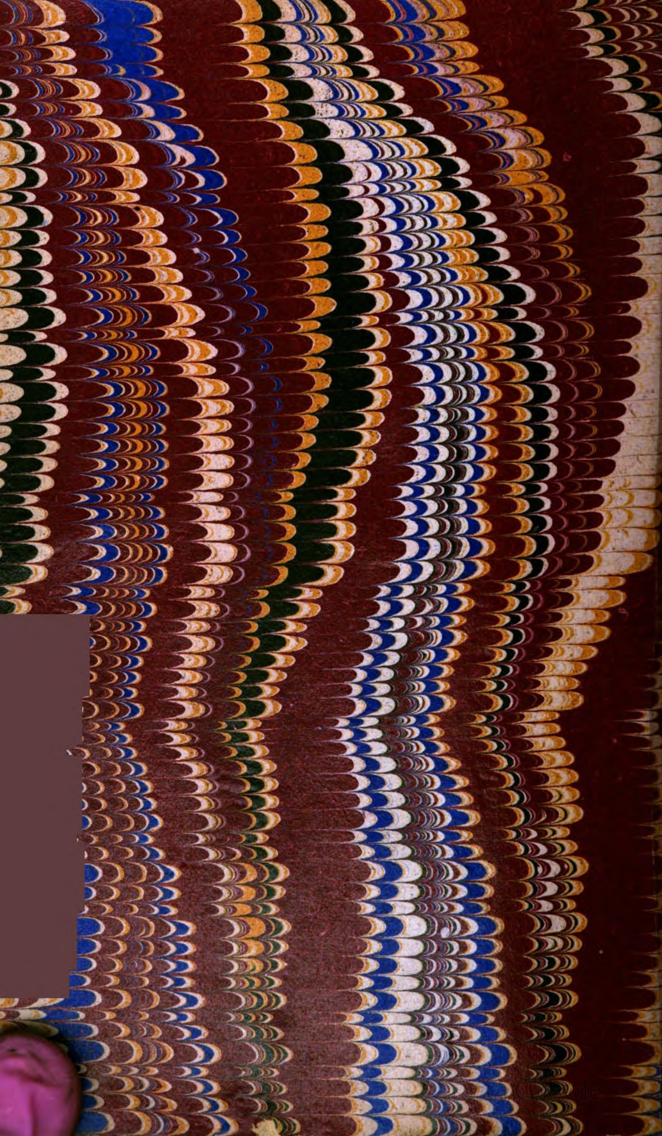
FIN

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — BLOT ET FILS AINÉ, IMPRIMEURS, RUE BLEUE, 7




HW 5H1W I


Digitized by Google

